

# Ma plus belle histoire



Mars 2014



Fédération  
des syndicats  
de l'enseignement (CSQ)

Enseigner, c'est s'engager de A à Z.



**CSQ**

Ma plus  
belle  
histoire

2014

SEMAINE QUÉBÉCOISE  
DES ADULTES EN  
FORMATION

 **Fédération  
des syndicats  
de l'enseignement (CSQ)**  
Enseigner, c'est s'engager de A à Z.

Centrale des syndicats  
du Québec



# Ma plus belle histoire

Recueil de textes publié par la Fédération des syndicats de l'enseignement  
et la Centrale des syndicats du Québec  
320, Saint-Joseph Est, bureau 100, Québec (Québec) G1K 9E7

## Coordination du projet

Alec Larose

## Comité de sélection

Johanne Auclair, Emmanuelle Béguineau,  
Nathalie-Patricia Bélanger, Jean-François Boivin,  
Jean-Louis Bray, Éric Carpentier,  
Madeleine Collin, Thérèse Cyr, Marcella Dubé,  
Simon Fréchette, Isabelle Gagnon,  
Maxime Garneau Lavoie, Guylaine Guèvremont,  
Annie-Claude Lachance, Jean-Marie Ladouceur,  
Fanny Lamache, Éric Laroche, Alec Larose, Ariane  
Leblanc-Vincent, Sylvie Lemieux, Annie Lepage,  
Frédéric Maltais, Mélanie Ruel, Paul St-Hilaire,  
Mylène Sauvageau, Mélissa Savard,  
Loriane Séguin, Marie-Claude Séguin,  
Monique Talbot, Sylvie Théberge,  
Élaine Thibodeau et Jonathan Vaillancourt,  
**ainsi que l'équipe de volontaires de l'AREQ  
(CSQ) – Association des retraitées et retraités  
de l'éducation et des autres services publics du  
Québec qui s'y sont investis sous la coordination  
dynamique de Jacques Boucher**: Claire Barry,  
Claire Bélanger, Solange Bélanger,  
Réjean Benoit, Louise Bergeron, Hélène Bleau  
Fortin, Paulyne C. Laplante, Michel Caron,  
Madeleine Daigle, Ginette Défoy,  
Nicole Gagnon, Claire Guay, Claire L'Italien,  
Denise Lachance, Jacqueline Lachance,  
Nycole Lamarche, Rita Lapointe,  
Marcelle Létourneau, Claudette Lortie,  
Claire Mercier, Johanne Mercier,  
Louis-Marie Pichette, Diane Prévost,  
Cécile Richard et Denise Turcotte-Gauthier

## Secrétariat

Madeleine Collin, avec la collaboration de  
Guylaine Guèvremont, Annie-Claude Lachance,  
Ariane Leblanc-Vincent, Mélissa Savard  
et Monique Talbot

## Relecture

Martine Lauzon et Susy Bélanger

## Diffusion

Alec Larose

## Impression

Marquis Imprimeur Inc.

## Tirage

5 500 exemplaires

## Dépôt légal

Bibliothèque nationale du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada  
ISBN 978-2-89061-121-4

FSE, CSQ, 2014

## ■ *Mot de l'équipe* ■

Quelle tâche ingrate de ne retenir qu'une petite cinquantaine de textes sur 521... et de devoir en écarter autant alors qu'ils nous ont profondément touchés. Tant d'histoires poignantes et envoûtantes, pleines d'espoir et de volonté. Que tous ceux et celles qui ont pris leur courage à deux mains pour partager ces mots sachent qu'ils ont été lus et appréciés et que, bien des fois, il a fallu trancher entre des récits tous aussi séduisants.

Chaque texte a d'abord été évalué par trois jurés. Les textes ayant franchi cette étape ont ensuite été relus par plusieurs évaluateurs pour la sélection finale. Une dernière phase a ensuite permis d'attribuer les prix. Merci de tout cœur à chacune et à chacun, aux enseignantes et enseignants qui les ont soutenus ainsi qu'à tous ceux et celles qui ont contribué au concours.



C'est avec une immense fierté que nous vous présentons, à nouveau cette année, le recueil de textes *Ma plus belle histoire*. Depuis maintenant onze ans, nous avons le privilège de constater le talent, le courage et la détermination des adultes en formation au Québec.

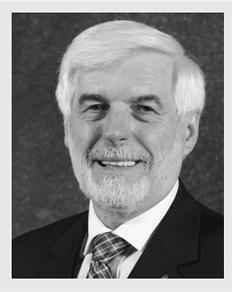
L'écriture est un exercice exigeant, et la qualité des textes que nous recevons année après année témoigne de la persévérance de leur auteur et du soutien exceptionnel offert dans nos centres par les enseignantes et enseignants qui les accompagnent. La plupart de ces histoires revêtent un caractère unique et démontrent la maturité et l'inspirante ambition dont font preuve les personnes inscrites à l'éducation des adultes.

En parcourant les pages du recueil, vous découvrirez des histoires touchantes, humaines et créatives. Toutes ces histoires sont à l'image de ces cinquante personnes qui, par l'écriture, nous démontrent leur volonté de prendre toute la place qui leur revient dans la société de demain. *Ma plus belle histoire*, c'est l'expression de ce désir d'être des citoyennes et citoyens à part entière, et la meilleure preuve est que cet espoir passe le plus souvent par les connaissances acquises à l'école.

À tous les adultes qui ont participé à *Ma plus belle histoire*, que votre texte ait été retenu dans le recueil ou non: félicitations! Le difficile exercice d'introspection et de création auquel vous vous êtes livrés est, pour nous, une source intarissable d'inspiration!

Josée Scalabrini, présidente  
Fédération des syndicats  
de l'enseignement (FSE-CSQ)

Louise Chabot, présidente  
Centrale des syndicats  
du Québec (CSQ)



Le concours *Ma plus belle histoire* a pris son envol il y a de cela onze ans. Onze ans que des membres bénévoles de l'Association des retraitées et retraités de l'éducation et des autres services publics du Québec, AREQ (CSQ), s'impliquent de manière soutenue dans cette activité d'écriture destinée aux étudiantes et étudiants adultes. Année après année, le succès de cette activité ne s'est jamais démenti. La raison en est fort simple: la fierté et le courage qu'elle procure à celles et ceux qui décident d'y prendre part.

*Ma plus belle histoire* fait s'entrecroiser le chemin de jeunes et de moins jeunes adultes et leur ouvre la voie vers de meilleurs lendemains. Il faut voir la volonté et la détermination de ces étudiantes et étudiants adultes qui, un jour, décident de reprendre la route de l'école pour parfaire leurs connaissances et ainsi retrouver à part entière leur parole citoyenne.

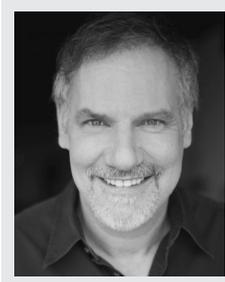
C'est pourquoi, depuis la création de ce concours d'écriture, l'AREQ croit à *Ma plus belle histoire* et elle est honorée de contribuer à son essor.

L'AREQ tient à féliciter les personnes participantes dont le texte a été récompensé.

A handwritten signature in black ink that reads "Pierre Paul Côté". The signature is written in a cursive, flowing style.

Pierre-Paul Côté, président  
Association des retraitées et retraités de l'éducation  
et des autres services publics du Québec – AREQ (CSQ)

## « Là où il n’y a pas de lutte, il n’y a pas de progrès. »



Rien ne me dérange plus que ces histoires de jeunes femmes qu’on a voulu tuer parce qu’elles voulaient étudier. Heureusement qu’on se dit : « Y’a pas de ça chez nous ! » Ça se passe dans des régions du monde où l’égalité des sexes n’existe pas, même en rêve. Mais comment ne pas être touché par l’histoire de Malala Yousafzai, cette jeune militante pakistanaise blessée d’une balle dans la tête pour son engagement en faveur de l’éducation au pays des talibans<sup>1</sup>. Elle s’en est sortie et fait preuve d’un immense courage en poursuivant son combat contre un régime dont on s’explique mal ici les motivations.

Que penser de ce mari jaloux au Bangladesh qui a coupé les doigts de sa femme d’un coup de hache parce qu’elle avait entrepris des études pour obtenir un diplôme... sans sa permission ! Déterminée, Hawa Akhter a dit qu’elle continuerait ses études, malgré l’horrible attentat. Comment ne pas être scandalisé par l’histoire de Rumana Monzur, étudiante en science politique à l’Université de la Colombie-Britannique, que son mari a rendue aveugle, alors qu’elle lui rendait visite au Bangladesh. Imaginez, parce qu’il ne pouvait pas supporter de la voir poursuivre des études supérieures, il lui a arraché le bout du nez et crevé les yeux devant leur fille de 5 ans ! L’entrevue radio sur laquelle je suis tombé révélait que la jeune femme avait décidé malgré tout d’apprendre le braille pour finir sa maîtrise...

La situation des femmes dans certains pays aujourd’hui peut rappeler celle des esclaves noirs au 19<sup>e</sup> siècle, à qui on interdisait d’apprendre les rudiments de la lecture. Il était en effet interdit d’apprendre à lire et à écrire aux esclaves, car on craignait que, si un esclave apprenait à lire, il puisse prendre des idées dans les livres. Il pourrait commencer à penser et prendrait conscience de sa triste condition et voudrait s’échapper pour être libre !

De toutes ces histoires d’affranchissement, celle de Frederick Douglass (1817-1895) est une des plus inspirantes. Mis au courant, par un heureux hasard, de ces interdictions d’apprendre, le jeune Frederick s’est juré d’apprendre autant qu’il le pourrait. En cirant des chaussures, il économise assez pour se procurer son premier livre, *The Columbian Orator*, à 12 ans.

1. *Moi, Malala, je lutte pour l’éducation et je résiste aux talibans.*

Ce livre l'inspirera pour toujours, et il deviendra un des plus grands orateurs abolitionnistes de son temps. Convaincu que l'éducation était une clé pour le progrès de ses semblables, il poursuivra sa lutte toute sa vie pour des législations justes et équitables, devenant même diplomate et conseiller de plusieurs présidents! Sa vie entière fut consacrée au combat pour l'égalité de tous: Noirs, femmes, indigènes et immigrés. Voici une citation tirée d'un de ses discours:

Toute l'histoire des progrès de la liberté humaine démontre que chacune des concessions qui ont été faites à ses nobles revendications a été conquise de haute lutte. Là où il n'y a pas de lutte, il n'y a pas de progrès. Ceux qui professent vouloir la liberté, mais refusent l'activisme, sont des gens qui veulent la récolte sans le labour de la terre, la pluie sans le tonnerre et les éclairs: ils voudraient l'océan, mais sans le terrible grondement de toutes ses eaux<sup>2</sup>.

Ces exemples peuvent vous paraître poussés à l'extrême, mais ils démontrent l'importance que peut représenter le fait d'apprendre à lire et à écrire dans l'histoire de certains gens et même de certains peuples. Cela nécessite parfois des efforts surhumains, mais c'est assurément lutter pour son progrès et celui des autres. Il y en a plusieurs de ces histoires de bravoure dans le bouquin que vous tenez entre vos mains. Et bien qu'elles soient souvent moins tragiques, j'ose espérer! elles n'en demeurent pas moins héroïques. Bravo à tous ceux et celles qui ont su profiter de notre concours cette année, ovation debout aux généreux bénévoles pour leur admirable dévouement! Sachez que votre persévérance et votre engagement seront une source d'inspiration dans toutes les écoles du Québec.

JiCi Lauzon, 13 février 2014

---

2. West India Emancipation Speech, mai 1857.

## Le prix Coup de pouce

Intitulé à juste titre Coup de pouce, le nom de ce prix destiné aux équipes enseignantes fait écho au Coup de cœur destiné à l'élève ayant soumis le meilleur texte. D'une valeur totale de 1 000\$, il vise à reconnaître et à encourager l'engagement, la créativité et les initiatives locales. Toute activité compte, qu'elle soit organisée par l'équipe, par son syndicat ou par différents partenaires.

Nous avons l'immense fierté de souligner le dynamisme et le travail exceptionnel accompli par :

**l'équipe enseignante des centres de formation professionnelle et d'éducation des adultes (C.S. de Sorel-Tracy), à Sorel-Tracy, avec le soutien du Syndicat de l'enseignement du Bas-Richelieu**

**l'équipe enseignante du centre St-Joseph (C.S. des Hauts-Bois-de-l'Outaouais), à Gracefield, et de l'Établissement La Macaza (C.S. Pierre-Neveu), à La Macaza, avec le soutien du Syndicat du personnel de l'enseignement des Hautes-Rivières**

**l'équipe enseignante du centre Ste-Thérèse/Établissement Drummond (C.S. des Chênes), à Drummondville, avec le soutien du Syndicat de l'enseignement de la région de Drummondville**

**l'équipe enseignante des centres Laure-Conan/Durocher (C.S. des Rives-du-Saguenay), à Chicoutimi/La Baie, avec le soutien du Syndicat de l'enseignement du Saguenay**

**Votre engagement, gage du succès de ce concours,  
est une véritable source d'inspiration.**

**Au nom de tous vos pairs,  
enseignantes et enseignants,  
félicitations!**

Parmi les initiatives des membres de ces équipes et des syndicats locaux qui les ont activement soutenus, mentionnons :

### **Au chapitre de la promotion :**

- Implication de plusieurs enseignants et enseignantes pour une meilleure stabilité du projet, et concertation ;
- Participation de plusieurs services d'enseignement (alphabétisation, présecondaire, insertion sociale, insertion socioprofessionnelle, etc.), y compris les centres de détention ;
- Tournée de promotion dans les classes (au lancement et avant la date de retour) ;
- Diffusion en grand nombre des affiches, formulaires et anciens recueils ;
- Intégration dans le cadre d'activités de lecture et d'apprentissage dans les classes ;
- Création de versions thématiques du concours (*Ma plus belle histoire... d'amour*, *Ma plus belle histoire... d'horreur*) ;
- Utilisation des circuits télévisuels internes pour de la publicité en circuit fermé ;
- Jumelage avec la Semaine du français, la Francofête, etc. ;
- Participation du syndicat au sein de la Table régionale de la Semaine québécoise des adultes en formation (SQUAF).

### **Au chapitre de la célébration et de la valorisation :**

- Bonification des prix, création de certificats locaux ;
- Sélection locale de textes gagnants additionnels ;
- Cérémonie de remise de prix et lecture publique en présence de l'ensemble des élèves du centre, des autres personnels du centre et de la commission scolaire, des partenaires et de la communauté (invités d'honneur, auteurs littéraires, familles, anciens élèves, etc.) ;
- Enregistrements audio-vidéo des lectures, photographies ;
- Conférence de presse ;
- Activités pédagogiques et de lecture individuelle des textes ;
- Production d'un recueil local comprenant les textes de tous les élèves participants ;
- Articles dans les journaux locaux, syndicaux et scolaires et les médias électroniques ;
- Création d'une page web ;
- Participation et lecture publique à des émissions de radio ou de télévision et tirage de recueils parmi le public ;
- Mention au Conseil des commissaires, à la Direction générale, au Conseil d'établissement, à l'Assemblée des personnes déléguées ;
- Plaques commémoratives, Mur des célébrités, bannières et autres affichages dans le centre et à l'extérieur ;
- Recherche des élèves participants ;
- Célébrations lors d'activités syndicales avec l'équipe enseignante et les élèves (reconnaissance, soupers, etc.) ;
- Réalisation d'une bibliothèque dans l'école ;
- Participation à La Grande Lecture, coordonnée par l'Institut de coopération pour l'éducation des adultes (ICÉA), en collaboration avec la FSE-CSQ.

# Remerciements

La Fédération des syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ) et la Centrale des syndicats du Québec (CSQ) tiennent à remercier chaleureusement leurs partenaires pour leur contribution à ce projet d'expression littéraire et de valorisation unique en son genre.

Nos partenaires :



Nous tenons également à souligner la collaboration remarquable de l'AREQ (CSQ) – Association des retraitées et retraités de l'éducation et des autres services publics du Québec dans le cadre de la sélection des textes pour le recueil *Ma plus belle histoire*.



# Sommaire

<b>1. La dernière main</b> François-Olivier Champagne 13	<b>11. Ma prison</b> Cassandra Bussières 33
<b>2. L'amour invincible d'une mère</b> Martino Liu 15	<b>12. La légende de M<sup>me</sup> Cula</b> René Barkley 35
<b>3. Nanook et Shinook</b> Rosalie Caron 18	<b>13. Ce chant</b> Murielle Coursol 37
<b>4. L'amour de Flika</b> Stéphanie Schwendimann 20	<b>14. Le 12 janvier 2010</b> Bilinda Maxi 39
<b>5. Mikwasy</b> Mathieu Coccoo 22	<b>15. Poursuite infernale</b> Kathleen Courtemanche 41
<b>6. La nostalgie des anges</b> Martin Tétreault 25	<b>16. En souvenir d'un enfant chéri</b> Marianne Savard 43
<b>7. Aime-moi!</b> Caroline Fiset 27	<b>17. Brumeuse apparition</b> Sam Jacques 45
<b>8. Le pouvoir d'un rêve</b> Marie-Laurence Chatigny 29	<b>18. Un message qui frappe</b> Danny Cossette 47
<b>9. La différence</b> Nancy Thérien 31	<b>19. Mon plus bel ange</b> Jessica Boucher Roussel 49
<b>10. Histoire de Danny</b> Danny Fortin 32	<b>20. Noir de peur</b> Kim Bond 51

<b>21. Memekuesh</b> Noëlla Tamara Malek 52	<b>31. L'histoire incroyable de Mary</b> Mathieu Mercier 70
<b>22. Le silence des morts</b> Jonathan Létourneau 54	<b>32. À chacun son combat</b> Francis Champagne Lachance 72
<b>23. Les petits oiseaux</b> Emy Rubaschkin-Gauthier 55	<b>33. Voir la vie autrement</b> Amélie Nolet-Dufresne 74
<b>24. L'effroyable</b> Pierrot Boucher 57	<b>34. La journée d'un schizophrène</b> Steeve Aubin 76
<b>25. Ce rêve si touchant</b> Camille Bonneau 59	<b>35. De l'arbre à moi</b> Samantha Laforge 78
<b>26. Ma vie toute à l'envers</b> Patricia Lépine 60	<b>36. Ma vie ici et maintenant!</b> Francisco Lecours 79
<b>27. Le rêve d'une vie meilleure</b> Syrle Ricaud 63	<b>37. La renaissance!!!</b> Marc Langevin 81
<b>28. Le miracle de ma vie!</b> Marie-Pier Gendron Jeffrey 64	<b>38. Juliana</b> Eliana Marcela Bravo Mendez 83
<b>29. Une curiosité dangereuse...</b> Jimmy Charlie 65	<b>39. La dame de fer</b> Johannie Légaré 86
<b>30. Ma meilleure affaire</b> Lenyn de Jesus Rodriguez Pena 68	<b>40. Essai biographique d'une expérience extraordinaire</b> Arthur de Haan 87

---

**41. Un besoin maladif**

Naomie Quinelot-Otis

92

---

**42. Un cadeau du ciel  
pour grand-maman**

Véronique Cyr

94

---

**43. Une situation inoubliable**

Chantal Niyibigira

96

---

**44. Le petit miracle**

Stéphanie Gagnon-Charlebois

99

---

**45. Elle**

Lydia Léger

100

---

**46. Une porte qui s'ouvre**

Rony Albanez

103

---

**47. L'histoire de mon coeur**

Véronique Raymond

105

---

**48. Un temps mort vers la morgue**

Michel Léveillé

107

---

**49. L'écho de mon arbre**

Suzanne Gillis

109

---

**50. Dans le feu de l'action**

Dany Kenty

110

---

**51. L'enfant aux papillons**

Marie-Catherine Bolduc

112

---

N. B. Les textes ont bénéficié d'une révision linguistique respectant au mieux les choix de forme des auteures et auteurs.

# 1. La dernière main

Un soir maussade d'automne, il était seul dans son appartement. Assis à la table de cuisine, lumière éteinte, il n'y avait, comme éclairage, que le reflet rosâtre intermittent qui provenait du néon de l'affiche de la taverne d'en face. L'homme paraissait dans un état de nostalgie. Il fixait le tourbillon de fumée que sa cigarette exhalait. Mille et une pensées de son passé lui traversaient l'esprit et il s'accrochait à ses souvenirs parce qu'il était trop tard. L'ordre avait été donné, sa tête avait été mise à prix. Lui qui avait régné en chef de meute sur le monde criminalisé de la métropole pendant plus d'une décennie. Malgré les mythes, ce milieu détenait des lois et des règles non écrites. Mais ce code d'honneur n'était respecté que par trop peu.

Par contre, lui, Joe, faisait partie de cette minorité: la vieille école où l'honneur, le respect et la loi du silence étaient des valeurs inébranlables. Et quand l'ordre d'en haut avait été donné, il ne servait à rien d'aller à contresens. La police n'était pas une option. La seule solution était d'accepter la défaite. Il se disait qu'il aurait dû se rendre compte qu'un de ses capitaines usait de ruse pour saboter ses projets. Avare de pouvoir, son homme de confiance avait réussi à convaincre les familles de New York qu'il serait plus bénéfique de se débarrasser de Joe. À travers cette situation d'échec, il savait fort bien que la peur et le regret n'avaient pas leur place. Surtout dans un monde où mélanger l'émotion au travail est plus pernicieux que de marcher avec un caillou dans son soulier.

Joe regarda l'heure: 18 h 57. C'était jeudi, lui et sa bande avaient l'habitude de s'adonner à une partie de cartes hebdomadaire qui durait souvent jusqu'aux petites heures du matin. Par contre, cette fois-ci, Joe savait très bien qu'il n'en reviendrait jamais. Le guet-apens avait été fixé et il marcherait directement dans la gueule du loup. Sa femme et ses enfants étaient partis souper chez des amis. Il se dit qu'il en était mieux ainsi. Angela, qui le connaissait mieux que quiconque, aurait senti la fébrilité qui se cachait derrière cette dure carapace. Il pensa déjà à l'image de la tête de son épouse lorsqu'elle rentrerait et apercevrait sa montre et ses bijoux abandonnés sur la table de chevet. Elle réaliserait tout de suite ce qui se passait. La gorge de Joe se serra, mais il essaya tant bien que mal de garder la tête froide. Il prit un dernier verre de whisky et, d'un regard furtif, il contempla les photos accrochées sur le mur, lança un dernier regard autour et partit vers son rendez-vous avec la mort...

En chemin, les minutes passaient comme des heures, mais il appréciait chaque instant en sachant que c'était les derniers moments qu'il vivait. Malgré la lourde situation dont il était victime, aussi bizarrement que cela puisse paraître, Joe était envahi d'un calme serein. Une phrase entendue dans son passé lointain ne cessait de surgir à son esprit. « On peut dépouiller un homme de tous ses biens, l'acculer au pied du mur, face à l'adversité et à la mort, mais on ne peut lui enlever le droit de vivre ses souffrances avec dignité. » À lui seul de choisir la façon dont il portera sa croix. C'est cela qui fait que certains hommes s'accrochent à la vie, même dans les moments les plus pénibles de leur existence.

Cela ne lui prit qu'une trentaine de minutes pour se rendre à cette partie de cartes, mais la route lui parut des siècles. Un appartement changé en vrai casino clandestin situé au-dessus du bar que lui et ses acolytes possédaient : leur quartier général. Tous les habitués y étaient. L'ambiance et les modalités étaient tendues. Chacun savait ce qui allait suivre et tous faisaient comme si de rien n'était, du moins essayaient. Il y avait un brin de compassion dans l'air. Joe avait été très aimé comme patron, mais l'ordre avait été donné et quiconque s'y serait opposé aurait été victime du même châtement. Joe ne montrait pas le moindre signe de crainte. Il était un homme d'honneur. C'est la vie qu'il avait choisie, avec pour code d'éthique : « Il vaut cent fois mieux mourir comme un homme que de vivre comme un couard. »

Tous s'assirent. Joe savait très bien qu'il n'aurait qu'une seule main de cette partie à apprécier. Il jeta un bref coup d'œil à son jeu : as de cœur et huit de trèfle. Il relança la mise. Joe sentit le courant d'air provenant de la porte de chambre qui s'ouvrit à son arrière gauche. Les gens baissèrent la tête. Une voix se fit entendre : « Ferme les yeux, Joe ! » Il reconnut la voix du tueur. C'était l'un des siens, mais dans ce milieu, chaque homme a son prix et le vent tourne très rapidement. Le tueur lui ordonna d'un ton respectueux de ne pas tenter quoi que ce soit, de poser les mains sur la table. Il lui dit : « Désolé, c'est ici que ça s'arrête pour toi, Joe ! Au revoir... »

*François-Olivier Champagne, 2<sup>e</sup> cycle  
CEA Monseigneur-Côté (Victoriaville), CS des Bois-Francs  
Enseignante : Danielle Côté, Syndicat de l'enseignement des Bois-Francs*

---

## 2. L'amour invincible d'une mère

### Antécédent

C'était l'hiver de 2009, un hiver anormal avec des températures plus basses que la moyenne des autres années. Malgré le mauvais temps, une femme dans la cinquantaine sortait religieusement toujours tôt le matin pour courir sur le barrage. Plusieurs personnes de la ville, qui faisaient de l'exercice physique sur le même lieu, la voyaient marcher tous les matins avec un pas déterminé et un visage plein d'énergie. Est-ce que cette femme était préoccupée par sa condition physique, par sa beauté? Ces préoccupations étaient bien connues des jeunes, mais elle? Pourquoi?

### Un diagnostic

Chen Yu Rong était une mère qui, comme beaucoup de mères de famille en Chine, désirait avoir deux ou trois enfants. Malheureusement, elle ne pouvait pas avoir plus d'un enfant à cause de la loi stricte du régime chinois. Son mari, qui était à la retraite depuis 2003, continuait à travailler sur les bateaux de la compagnie Petro China et sortait fréquemment en mer, avec les ingénieurs, pour gagner le pain quotidien. Yu Rong, quant à elle, restait à la maison. Apparemment, sa vie était normale et tranquille. Mais cette tranquillité n'a pas duré longtemps. Un matin, son fils de 13 ans s'est réveillé sans pouvoir parler correctement. Effrayée par l'événement, sa mère l'a immédiatement emmené à l'hôpital. Le diagnostic a été très mauvais: son fils souffrait d'une maladie génétique: la maladie de Wilson. Il s'agit d'une maladie très sévère du foie. L'accumulation de cuivre dans son foie commençait à menacer sa santé. Une attention inadéquate pouvait être mortelle pour cet enfant. Malgré la pauvreté de la famille, la femme a été capable de donner les meilleurs soins à son fils et peu de temps après, le problème de ce garçon a été plus ou moins contrôlé. Des années plus tard, le fils de Yu Rong s'est marié et il a pu travailler. La tranquillité d'esprit est revenue dans la famille, et ce, pendant 18 ans. Mais une nuit, Yu Rong a été réveillée par un étrange bruit: quelqu'un était en train de vomir. Quand elle est arrivée sur les lieux, elle a trouvé une flaque de sang sur le plancher du salon, tandis que son fils était couché faiblement sur la chaise. « Qu'est-ce qui se passe mon fils? » a demandé Yu Rong, très bouleversée. Elle craignait que ce ne soit un symptôme de la maladie de Wilson. Malheureusement, quelques heures plus tard, le docteur a confirmé la pire crainte de la mère et a précisé, cette fois-là, que la transplantation d'un foie était imminente pour sauver le jeune homme.

Devant cette nouvelle épouvantable, Yu Rong devait trouver une solution rapidement. Le coût de l'opération était trop élevé pour le pauvre salaire de son mari. Emprunter de l'argent pour l'opération signifiait que toute la famille ne pourrait pas manger pendant dix ans. La meilleure alternative était de trouver un donneur dans la même famille. Yu Rong n'a pas réfléchi deux fois et a proposé son foie à son fils. Avec le consentement de son mari et du docteur, Yu Rong a dû se soumettre à différents tests pour connaître la condition pathologique de son foie, pour vérifier si celui-ci était viable à une transplantation. Mais, quelle malchance! Le résultat de l'examen a révélé une stéatose hépatique sévère du foie. «Madame, a commenté le docteur, malheureusement, votre foie malade ne peut pas être utilisé. La transplantation pourrait causer votre décès et celui de votre fils.» Ce commentaire du docteur est tombé sur le coeur de Yu Rong comme une bombe atomique. La mère a pleuré désespérément et s'est exclamée: «Il est tout ce que j'ai dans ma vie. Il est ma vie. Qu'est-ce que je peux faire pour lui, dites-moi, docteur? Je suis plus que prête et je peux donner tout ce que vous me demandez. Je peux donner ma vie pour lui! Docteur, je vous en prie, aidez-nous! Aidez-nous!» «Mais madame, il n'y a pas beaucoup d'options dans votre situation», a continué le docteur après une courte pause. «En y pensant bien, il existe peut-être une infime possibilité. Est-ce que vous pourriez faire beaucoup d'exercice pour réduire la quantité excessive de gras dans votre foie? Toutefois, il faudrait que l'exercice ne vous cause pas un grand stress physique, et vous ne devriez consommer aucun médicament pour conserver la santé de votre foie. De plus, ce qui m'inquiète, c'est qu'il s'agit d'un recours qui prendrait beaucoup de temps et il n'y aurait aucune garantie que vos efforts amélioreraient la santé de votre foie. Est-ce que la condition de votre fils pourra demeurer stable assez longtemps pour attendre votre foie?» Malgré les doutes du docteur, les yeux de la mère se sont ouverts comme deux monnaies anciennes et se sont mis à briller comme si quelqu'un avait allumé un grand feu d'espérance. «Est-ce que je peux marcher?», a demandé Yu Rong. «Oui madame, vous pouvez marcher, mais sans courir!», a répondu le docteur. La femme a sauté en criant de joie: «Voilà, c'est le plan de sauvetage de mon fils. Je vais marcher pour lui!»

## Plan de sauvetage

Immédiatement après sa rencontre avec le docteur, Yu Rong a commencé à penser à son projet personnel: où peut-elle marcher? Combien de kilomètres doit-elle marcher chaque jour? Quelle nourriture est préférable pour la réduction de gras dans son foie? La première chose qu'elle a décidée a été de marcher au barrage, un lieu idéal pour faire de l'exercice, car il y a

toujours beaucoup de gens qui vont y marcher et y courir. De plus, le barrage n'était pas trop loin de sa maison, le parcours était d'une distance de 2,5 kilomètres et la condition du chemin était acceptable. « C'est ça, je peux marcher une fois le matin et une autre fois après le souper. Je peux marcher deux allers-retours, ce qui est l'équivalent de 10 kilomètres par jour. Ce n'est pas une mauvaise idée ! Si c'est le moyen de pouvoir sauver la vie de mon fils, je suis prête à marcher jusqu'à la fin du monde. Pour la vie et la joie de mon fils, ça vaut le sacrifice ! Je peux le faire, je veux le faire et je vais le faire ! »

Le matin suivant, Yu Rong est passée à l'action. De plus, à partir de ce jour-là, elle a commencé à ne manger que du riz blanc et des légumes après chaque entraînement. Toute la nourriture était préparée avec de l'eau, sans viande ni gras. La quantité de riz qu'elle mangeait était minime. Cette rigoureuse diète la faisait souffrir, car elle avait souvent très faim. La disparition de la viande dans son régime lui donnait des désirs de manger un morceau de poulet de temps en temps. Mais à chaque fois que la tentation se présentait, une voix dans sa conscience l'avertissait et elle parvenait à se maîtriser. « Sauver la vie de mon fils est la priorité absolue. Ensuite, il y aura beaucoup de viande à manger. » Ces paroles la consolait. Quelquefois, elle mangeait deux biscuits pour apaiser la faim. Mais après, le remords la faisait se sentir horrible, comme si elle avait mangé la vie de son fils.

En plus des efforts physiques et de la faim, Yu Rong devait aussi combattre sa peur de l'obscurité. La nuit arrive toujours plus tôt en hiver et le chemin du barrage n'était pas éclairé la nuit. De plus, depuis qu'un accident automobile avait causé la mort d'une femme sur ce chemin, personne n'osait marcher là. Malgré sa peur, Yu Rong a continué de marcher seule dans l'obscurité, en essayant de ne pas penser au fantôme de la femme accidentée.

Jour après jour, Yu Rong a suivi son plan rigoureusement sans aucune concession ni découragement. Pendant une période de 7 mois, ou 211 jours, elle a marché approximativement 2 110 kilomètres, elle a jeté plusieurs paires de chaussures et elle a perdu 8 kilos. Malgré tous ses efforts, elle n'avait aucun moyen de savoir si le gras dans son foie était éliminé. Yu Rong est donc allée au laboratoire pour vérifier la quantité de gras en pensant que si le résultat n'était pas bon pour la transplantation, elle continuerait de marcher jusqu'à l'éliminer totalement. Le jour où elle a reçu la réponse a été le plus beau jour de sa vie. Le gras que le docteur avait trouvé dans son foie avait presque totalement disparu. « Félicitations madame Yu Rong ! » lui dit le docteur avec une voix remplie d'admiration. « En 30 ans de travail professionnel, je n'ai vu personne réussir à éliminer une aussi grande quantité de

gras dans une période de temps aussi courte. Seul un amour grand comme le vôtre a pu faire une chose pareille. L'amour d'une mère peut faire des miracles.» Quelques jours plus tard, Yu Rong et son fils étaient dans la salle d'opération. Couchée sur le lit, Yu Rong avait un grand sourire et elle a dit au docteur d'un ton enjoué: «Finalement, après 30 ans, je peux encore donner la vie à mon fils pour la deuxième fois.» Le docteur lui a souri. Son équipe de spécialistes et lui ont travaillé pendant trois heures pour réaliser cette tâche monumentale. La transplantation a été un succès total.

Les jours suivant l'opération, l'histoire de Yu Rong a été diffusée dans tout le pays. Aujourd'hui, Yu Rong ne court plus, mais sa grande détermination a eu un impact positif dans l'opinion publique. Oui, il existe encore des personnes capables de faire de gros sacrifices dans notre société d'aujourd'hui qui est plutôt égoïste et indifférente. Indubitablement, le projet de Yu Rong est un témoignage concret que nous pouvons tous surmonter les difficultés qui se présentent à nous avec de la ténacité, de la persévérance et de l'amour. Oui, surtout de l'amour, car l'amour est invincible.

*Martino Liu, Francisation  
Centre de formation du Richelieu (McMasterville), CS des Patriotes  
Enseignante: Isabelle Lépine, Syndicat de Champlain*

---

### 3. Nanook et Shinook

Il était une fois deux petits ours, qui s'appelaient Nanook et Shinook. Le frère et la sœur étaient nés pendant la longue nuit arctique, qui dure six mois. Ils étaient bien au chaud, blottis contre la fourrure de leur mère, dans leur caverne.

Au printemps, ils sortirent tous ensemble et déboulèrent la longue pente qui les mena jusqu'à la banquise où se trouvaient les phoques, les morses, les oiseaux de mer et tous les animaux que les ours aiment bien manger.

Mais cette année-là, il faisait plus chaud que d'habitude, et une partie de la banquise avait fondu. Pendant que leur mère chassait, Nanook et Shinook se retrouvèrent isolés sur un morceau de banquise qui s'était détaché et qui dériva de plus en plus loin du rivage.

Lorsque leur mère s'en aperçut, les deux oursons étaient à peine visibles. Leur mère, qui était une très bonne nageuse, eut beau essayer de les rattraper, rien n'y fit, ses oursons étaient déjà trop loin.

Elle les chercha partout, arpentant la banquise et criant leur nom. Cependant, elle avait peine à se nourrir, car le gibier se faisait rare. Elle dut bientôt renoncer à sa quête et monter plus au nord pour survivre, car il faisait de plus en plus chaud sur son territoire de chasse habituel.

Pendant ce temps, Nanook et Shinook continuaient à dériver vers le sud, sur leur morceau de glace, qui se faisait de plus en plus petit. Finalement, ils touchèrent le rivage, près d'une communauté inuite. Ils étaient affamés. Ils sentirent le bon poisson qui séchait au soleil sur des tréteaux. Nanook et Shinook s'approchèrent pour chaparder quelques poissons, mais furent bientôt chassés à coups de pierres par les enfants qui jouaient tout près du rivage. Après tout, c'était leur réserve de nourriture pour les temps durs.

Ils attendirent la nuit pour revenir, mais les chiens du village se mirent à japper et à hurler. Un chasseur qui était en train de manger un morceau de viande de caribou tira un coup de feu en l'air pour faire peur aux oursons.

« Ils s'approchent beaucoup trop près du village, dit-il à sa femme, et ils ont l'air affamés. Il va falloir faire quelque chose avant qu'un enfant se fasse attaquer. Par contre, si leur mère est encore vivante, elle pourrait bien vouloir se venger de nous si nous tuons ses petits. Aidons-les plutôt à retrouver leur mère ».

Le chasseur et sa femme partirent en *umiaq* avec les deux oursons enfermés dans une cage, après les avoir attirés avec des morceaux de poisson. Cependant, la tempête se leva, car Sedna, la déesse de la mer, était très fâchée de voir deux de ses créatures enfermées ainsi dans une cage. Le chasseur pria Sedna de l'écouter et de comprendre qu'il voulait seulement sauver les deux oursons.

La tempête prit fin aussi subitement qu'elle était apparue et le chasseur et sa femme accostèrent près d'un rivage inconnu. Soudain, les deux oursons entendirent un grognement familier venant du nord. Le chasseur et sa femme ouvrirent la cage et les deux petits oursons se mirent à courir. Ils sautèrent de joie en retrouvant leur maman. En plus, une carcasse de baleine était échouée sur le rivage et il y avait de la nourriture pour plusieurs semaines.

Pour remercier les humains, l'ours polaire souffla dans l'air glacé et une grande silhouette bleuâtre apparut dans le ciel, suivie d'une plus petite, pour guider les deux Inuits vers leur village. Le chasseur et sa femme attrapèrent beaucoup de phoques lors de leur voyage de retour et tous firent un joyeux festin pour ces retrouvailles. On chanta des chants de gorge et on dansa, on joua du tambour et le chasseur mima leur aventure avec les deux ours et leur mère.

C'est depuis ce temps que ces Inuits repèrent la Grande Ourse et la Petite Ourse dans le ciel la nuit, puis l'étoile Polaire, pour ainsi retrouver plus facilement le chemin vers leur village.

*Rosalie Caron, Intégration socioprofessionnelle  
Centre Armand-Racicot (Saint-Jean-sur-Richelieu), CS des Hautes-Rivières  
Enseignant : Daniel Choquette-Riel, Syndicat de l'enseignement du Haut-Richelieu*

---

## 4. L'amour de Flika

Je me réveille en sursaut. Quelque chose semble différent, comme une électricité qui rôde... Je me lève et ouvre mes volets. Tout est blanc. Je regarde mon portable : 8 h 07. Impossible de retourner me coucher ! Je m'habille, je mets ma chemise, mes jeans et mes bottes de cowboy, me prépare un chocolat chaud dans un thermos et prends 2-3 gâteaux à grignoter en route. 8 h 46, j'arrive au club. Les chevaux au box sont surexcités ! Ils remuent dans tous les sens, attendant d'être lâchés dans cette poudre blanche.

Je me dirige vers ton pré, tu as dû me sentir arriver, car au moment où je m'approche de la barrière, tu marches vers moi. Je te passe le licol et t'amène à l'attache. Une fois là-bas, tu me regardes avec tes grands yeux marron, les oreilles pointées vers l'avant. Écoute le calme de cette chose blanche qui te colle aux pattes. Ça t'intrigue.

Je te masse sur ta robe de couleur noire, en commençant par ta jolie tête. Tu joues avec tes lèvres qui claquent sur mes doigts. Je passe ensuite à ton encolure musclée. Elle est tellement plus belle maintenant ! Je sens ta chaleur qui me réchauffe les mains, car c'est là que je peux sentir ton réconfort. Vient le tour de ton épaule, je descends le long de celle-ci jusqu'à ton sabot, voir si tout va bien. Je pense à ton dos, avec cette colonne qui ressort et qui

te rend si inconfortable à cru. Ton ventre, où je sens chacune de tes veines. Puis la croupe, musclée elle aussi, un vrai moteur 145 chevaux. Le postérieur est pareil de l'autre côté. Je commence le passage, m'attardant à tes membres, afin d'enlever la neige accumulée. Je pose ton tapis rouge « flash » sur ton dos et ta selle. Tu sens ce qui se prépare. Nous irons faire une randonnée où nous irons nous amuser.

On part. Tu avances d'un pas vif, tapant tes sabots les uns après les autres dans cette poudreuse neige. Tu baisses la tête, la relèves, la secoues... Tu es joyeux et joueur. J'en ris aux larmes. Les grands espaces s'ouvrent devant nous, tu n'attends qu'une chose, et je crois que moi aussi. Je serre à peine les mollets que tu me donnes le galop effréné. Les cheveux dans le vent, l'air glacial qui me gèle le visage, je vis un pur moment avec toi. Je me redresse, et tu repars au trot. Tu souffles fort. Je vois la fumée que tu dégages de tes naseaux. Tu as les oreilles pointées en avant, ne demandant qu'une chose : y retourner.

On marche sous le soleil, ton corps dégage une chaleur qui me réchauffe. Ça fait du bien. Je te laisse prendre les commandes, et tu m'emmènes dans un galop soutenu, frappant la neige, bondissant... Nous voilà rentrés.

Je te donne la moulée dont tu raffoles. Tu te mets à taper du pied quand tu vois que ton repas arrive. Tu ne tiens plus en place. Je pose le seau à tes pieds. Tu me regardes, me demandant si tu peux commencer à te gaver. Je souris et tu te jettes sur ton seau.

J'aime te voir ainsi : débordant d'énergie et prenant du plaisir.

Puis vient le moment où je te ramène au pré, auprès de tes copains, super potes top. Je te fais rentrer, te câline. Tu colles ta tête contre ma poitrine, soufflant fort. Je t'enlève ton licol, tu pars retrouver ton copain, te retournant de temps à autre. Tu disparais petit à petit dans la brume qui commence à apparaître. Je souris, car tu fais mon bonheur et ma zoothérapie.

Au souper, je retourne à l'écurie pour te voir. Je t'ai vu couché par terre, étendu au sol avec de la difficulté à respirer. Je t'ai pris la tête, tu t'es senti rassuré et tu as fermé les yeux.

Je vis qu'il ne revenait pas, qu'il ne respirait plus.

Je dois vivre avec cette douleur-là.

Cela va faire quelques ans, mais je n’y arrive pas. Pas un jour ne passe sans que je pense à toi et que les larmes me montent aux yeux. Pas un jour ne passe sans que je te pleure. Matin, midi, soir, tu hantes mes pensées continuellement.

Je ne sais pas quand je vais arriver à tourner la page. Je souffre tous les jours... À l’école, à table, dans mon lit, devant un film de cheval. Tu es là, dans ma tête. Je revois les beaux moments que nous avons passés ensemble.

L’amour, c’est quand la différence ne sépare plus... C’est ce que les chevaux nous apportent, cette sensation qu’ils sont nos moitiés, qu’ils font partie de nous... C’est un vrai miracle de ne pas voir besoin de mots pour se comprendre. Ils nous nourrissent de fierté, nous protègent de la réalité et minimisent nos douleurs.

*Stéphanie Schwendimann, Alphabétisation  
Centre l’Escale (Thetford Mines), CS des Appalaches  
Enseignante : Linda Roberge, Syndicat de l’enseignement de l’Amiante*

---

## 5. Mikwasy (Toujours se rappeler)

Bonjour, mon nom est Matciw, je suis autochtone. Je viens de la communauté de Wemotaci. J’aimerais tout d’abord vous partager le sens significatif de l’aigle pour moi. Il amène les prières au créateur de tous les êtres vivants de la terre mère, il voit à travers l’âme de tous et chacun, c’est l’être qui est le plus proche du créateur. Quand on lui demande d’amener notre prière au Grand Esprit, il le fait, car il croit aux humains et à leur bonté. Quand l’aigle nous parle, c’est avec son cœur et souvent on l’entend sous forme de cri résonnant à travers l’air et perçant les nuages.

L’histoire que j’aimerais vous partager est celle de mon fils Mikwasy, aussi appelé Tommy-Lee. Un jour, celui-ci me posa une question sur la mort. Il disait : « Pourquoi chaque être vivant doit mourir ? » « Pourquoi on est obligé de quitter les gens qu’on aime ? » « Est-ce qu’en les quittant, on ne les aime plus et on les oublie ? » Longuement, je réfléchis à sa question et quelques

jours passèrent. Après, je lui répondis : « Mikwasy, la vie ne nous est que prêtée. Cette vie qu'on vit appartient au créateur et en la vivant du mieux qu'on peut, on honore le grand esprit de nous l'avoir prêtée. » Tommy-Lee oublia les questions sur la mort. Les semaines défilèrent, les jours passèrent et je le regardais grandir. Puis, en 2006, le 15 avril à 9 heures du matin, il découvrit le corps de sa mère, pendu dans les toilettes. Il avait 6 ans. Ce jour-là, je me souviendrai toujours quand il est venu en pleurant dans mes bras en me disant : « Papa, papa, maman est morte et elle ne respire plus. Elle est partie... », disait-il en regardant par terre attristé. « Pourquoi maman est-elle partie ? Est-ce parce qu'elle ne nous aimait plus ? »

Je le regardai embrasser une dernière fois sa mère avant que je ferme le cercueil. Il me dit, après être allé au cimetière enterrer l'ange qui l'avait mis au monde : « Papa, j'aimerais aller au Lac Cocoo avec toi, grand-père et grand-mère. » Par la suite, je lui dis : « Après ton année scolaire Nikosis (*mon fils*), on ira rester là-bas pour l'été. On doit continuer à vivre. Un jour, on sera tous ensemble à nouveau, quand le créateur viendra reprendre ce qu'il nous a prêté. Ce jour-là, quand tu traverseras le soleil, tu reverras ta mère et je serai avec elle en train de t'attendre que tu finisses de parcourir le chemin de ta vie, que le Grand Esprit a tracé pour toi. »

L'été arriva et la fin de l'année scolaire sonna. Comme promis, j'amenai Tommy-Lee au Lac Cocoo pour passer l'été au chalet familial avec le reste de ma famille. Un certain matin, il me réveilla de bonne heure, juste avant que le soleil illumine les lacs et rivières. Attristé, il me demanda de lui préparer des crêpes et un chocolat chaud. Je me levai et pris le temps de lui préparer un bon déjeuner. Après le repas, il me demanda d'aller se promener en VTT. Par la suite, je me mis à penser à lui, à comment il devait se sentir au moment où il avait découvert sa maman. J'amenai mon fils au Lac Cocoo, ce lac où nos ancêtres ont vécu.

En arrivant au bord de l'étendue, Tommy-Lee voulait que je l'amène à la petite plage située à quelques minutes de là où on était. Cet endroit où il aimait s'amuser avec sa mère lui rappelait beaucoup de souvenirs. Il se sentait bien quand il ressentait la présence de sa mère. En arrivant au bord du lac, Tommy-Lee débarqua du tout-terrain en courant vers la plage. Il pleurait, il venait d'apercevoir un aigle à tête blanche qui volait à côté de nous pendant qu'on roulait. **Sous le choc**, il se mit à l'appeler très, très fort avec un cri provenant de son cœur. Il dit, dans ma langue atikamekw : « Mikisiw... Mikisiw... pekiweri sa ntcountcou eouwe... eouwe mikisiw, kwetcm sa



kice mantou kitciki pe ouskikiwerach nikawi... eouwe», ce qui veut dire en français: «*l'aigle, l'aigle, ramène-moi ma maman, s'il vous plaît, l'aigle, va demander au créateur de ramener ma maman, s'il-vous plaît.*»

L'aigle écouta la plainte de mon fils Mikwasy et se retourna la tête en le regardant avec un regard accablé de douleur.

L'aigle lui répondit avec un cri **si fort** que mon cœur se mit à **palpiter** et à **vibrer** à la tonalité de ce cri, les cœurs ne pouvaient pas rester insensibles face à la douleur qu'éprouvait mon fils ce jour-là. Le cri de l'aigle résonna au loin faisant de l'écho dans les montagnes.

Quand je vis Tommy-Lee à genoux, face au lac, je regardai les larmes couler sur ses joues, suppliant le **Grand Esprit** de ramener sa mère et d'écouter sa prière, car je voyais à quel point il avait mal dans son cœur. Là, je le pris dans mes bras et le serai très fort contre moi en lui disant que je savais ce qu'il vivait et que je comprenais sa douleur, car moi aussi je vivais la perte de sa mère. Je lui dis qu'elle sera toujours avec lui, que partout où il ira, elle sera là avec lui, car elle continuera à vivre dans son cœur. Mon fils me regarda les yeux pleins de larmes et me sourit.

Là, j'ai réalisé comment il se sentait face à la perte de sa plus grande confidente, sa mère. Depuis ce jour, le Lac Cocoo restera toujours significatif pour moi et lui, car mon fils continuera avec fierté et courage de raconter son histoire... C'est là qu'il va continuer à grandir et où je verrai croître mes

petits-enfants avec honneur et respect, partage et amour. Chaque fois que j'entends le cri d'un aigle, ça me ramène toujours au bord de ce lac où j'étais impuissant face à la douleur de mon fils Mikwasy.

Remerciement à un ange nommé **Laurie Chouinard** qui m'a aidé à rédiger et à corriger cette histoire. **Mikwech = merci.**

*Mathieu Coccoo, 1<sup>er</sup> cycle  
Centre l'Envol (Roberval), CS du Pays-des-Bleuets  
Enseignante : Claudie Pelletier, Syndicat de l'enseignement de Louis-Hémon*

---

## 6. La nostalgie des anges

Ma plus belle histoire est directement liée à ma mère qui, récemment, a réussi à surmonter une terrible dépression. Elle travaillait à l'hôpital pour enfants, plus précisément aux soins palliatifs. Sa tâche consistait à s'occuper de dizaines d'enfants atteints de différentes sortes de cancers tels que la leucémie. La plupart d'entre eux n'avaient même pas l'âge de comprendre ce qui leur arrivait et qu'ils allaient probablement mourir.

Il y a quelque temps, ma mère prenait soin du jeune Jimmy qui était atteint d'un cancer généralisé à l'âge de sept ans. Elle était consciente depuis plusieurs années qu'il était très difficile de ne pas s'attacher à ces « petits anges », comme elle les appelait. Elle avait toujours réussi à surmonter les différentes sortes de mortalité de ces enfants, mais pour Jimmy, ce fut différent. Inconsciemment, ma mère s'était beaucoup attachée à ce petit homme. Il lui rappelait mon frère Marc qui était décédé au même âge... beaucoup trop jeune. Elle avait pris soin de lui pendant plus d'un an comme de son propre fils et s'était liée d'amitié avec sa famille. Même Jimmy l'appelait maman numéro deux. Malheureusement, il est mort peu de temps après et ma mère en a été profondément affectée. C'est le lendemain, lorsqu'elle est retournée travailler et qu'elle a vu le lit du petit ange vide, qu'elle s'est effondrée. Trois infirmières ont dû s'occuper d'elle, car le choc avait été terrible à un tel point qu'elle avait du mal à comprendre ce qui lui arrivait. Elle a dû demander un arrêt de travail pour une semaine, mais a vite constaté qu'elle n'était pas apte à retourner travailler après ce petit laps de temps. Elle ne mangeait pratiquement plus et avait de la misère à rester debout. Elle faisait souvent d'horribles cauchemars et fondait en larmes pour rien. Plus rien ne

l'intéressait et la passion qu'elle avait de prendre soin de ses petits protégés avait disparu. La mort de Jimmy lui rappelait instinctivement la mort de son propre fils et, pour elle, c'en était assez. La vie venait de lui prendre un ange de trop!

Après plusieurs semaines de traitement et de médication, ma mère reprit des couleurs et recommença à manger de plus en plus. Il n'était cependant pas question qu'elle retourne travailler à l'hôpital. Pourtant, j'avais tout fait pour lui expliquer qu'elle était la meilleure dans ce domaine et qu'elle n'avait jamais rien fait d'autre. Elle était décidée à changer de vocation, car elle ne voulait plus jamais avoir à revivre un tel drame. Alors, ma mère a commencé à travailler dans le domaine de la restauration. Bien sûr, moins gratifiant comme travail, mais elle se plaisait à travailler avec le public.

Un jour, un jeune enfant se pointa au restaurant. Il s'appelait Gabriel et il avait été un de ses patients. C'est alors qu'elle entendit une voix dire : « Regarde papa, c'est la dame qui me lisait mon histoire préférée à tous les soirs ». Ma mère reconnut cette petite voix douce et, en se retournant, fondit en larmes de joie. Gabriel était devant elle, souriant et complètement rétabli de son cancer. Elle le prit dans ses bras et il lui dit spontanément à l'oreille : « Merci, car grâce à toi, j'ai recommencé à rêver ».

C'est alors que ma mère réalisa qu'elle n'était pas faite pour servir les menus du jour, mais les enfants qu'elle avait laissé tomber depuis plusieurs mois. Sans le dire, elle s'ennuyait énormément de son ancien environnement de travail et ce jour-là, la vie venait lui apporter un signe. Le lendemain, d'un pas décidé, elle retourna à l'hôpital pour retrouver ses petits anges qui lui avaient tant manqué. Elle constata que la plupart d'entre eux étaient en phase de guérison et qu'aucun n'avait quitté pour le royaume des cieux. Cette dure épreuve lui avait tout simplement fait réaliser qu'elle était justement l'ange gardien de tous ces petits enfants qui comptaient sur elle, jour après jour, pour suivre le chemin de l'espoir et de la vie.

*Martin Tétreault, 2<sup>e</sup> cycle  
CEA Ste-Thérèse (Drummondville), CS Des Chênes  
Enseignant : Jacques Lambert, Syndicat de l'enseignement  
de la région de Drummondville*

---

## 7. Aime-moi !

Comme j'étais triste, assise toute seule sur cet étrange nuage, au milieu du ciel. Tout tournait autour de moi, les étoiles, la lune, le soleil, les nuages, les aurores boréales. C'était magique et terrifiant à la fois. Tout allait beaucoup trop vite. Tout à coup, les éléments cessèrent de bouger et j'entendis un bruit extrêmement horrifiant. C'était le vent qui grognait derrière mon dos. Je le sentais si froid et si puissant qu'il m'était ardu de ne pas perdre l'équilibre sur mon petit nuage. Il prit soudain le visage d'un homme, très fatigué, blasé avec une nuance de perspicacité dans le regard. Avec une voix rocailleuse, il s'approcha et me dit gravement :

– Il ne te reste que trois chances.

– Trois chances pour quoi ?, lui dis-je, je ne comprends rien. Où suis-je ? Qui suis-je ?

– Ta vie, tu l'as perdue. Voilà la seule chose qui importe à présent. Seulement, si tu parviens à me faire verser une larme, tu retrouveras ta vie. Raconte-moi tes histoires les plus tristes.

– Bon, lorsque j'étais enfant, ma mère râlait sans cesse sur mon père disant qu'elle s'amochait les mains quand elle me frappait. Alors mon père prit la décision de calquer sa main sur une planche de chêne. Il la découpa précieusement, la sabla et la vernit. Ma mère eut l'aisance de me battre sans plus jamais se blesser, n'est-ce pas triste ?

– Je te l'accorde, c'est triste. Mais, me vois-tu en larmes ? Raconte-moi une autre histoire.

– Pendant mon adolescence, j'étais différente des autres et la différence n'avait pas sa place d'où je viens. À l'école, personne ne désirait être mon ami. Même les enseignants passaient outre les règles pour que tous rigolent sur mon dos. On me poussait, m'isolait et me crachait dessus. Et je ne t'ai pas encore parlé des agressions sexuelles. J'ai tellement eu peur que j'ai abandonné l'école. N'est-ce pas triste ?

– Quel dommage pour toi ! J'en perds les mots. Par contre, je ne pleure toujours pas.

– Alors, il ne me reste qu’une chance, c’est ça? Voilà donc ma dernière histoire: Une fois adulte, j’ai cherché l’amour, comme une rose a besoin d’eau, comme chaque symphonie a besoin de chaque note, comme la perle a eu besoin de son grain de sable. Mais, l’amour vint à moi déguisé par la ruse et formé d’un visage sournois. L’amour, je ne le connus pas. Au lieu de cela, j’ai connu violence, cris et viol. Épuisée, j’ai désiré mourir et j’ai mis fin à ma vie. Contre toute attente, on me réanima.... Tu ne pleures toujours pas, pourquoi?

– Je suis triste réellement, mais tu me mens et pire encore, tu te mens. Ce n’est pas l’histoire la plus triste de ta vie. Je dois te dire adieu mon amie.

Je sentis une main me bousculer avec insistance de plus en plus fort jusqu’à ce que j’ouvre les yeux et que j’aperçoive mon fils qui me regardait avec étonnement.

– Maman, depuis bientôt une heure que tu gémis dans ton sommeil et tu me fais peur!

– Ne t’inquiète pas, j’ai simplement fait un cauchemar épouvantable!

– Et pourquoi pleures-tu ainsi, maman?

– Je viens juste de réaliser une chose, mon fils. Sais-tu quelle est l’histoire la plus triste de ma vie? C’est que je n’ai jamais appris à m’aimer et je n’ai jamais appris à me faire réellement confiance. Dans la vie, mon fils, tu auras des choix: choisis de t’aimer en premier et chaque jour de ta vie, choisis égoïstement. Apprends que la vie ne se calcule point en larmes, mais en or. Donc, personne au monde ne pourra te posséder. Cela faisant, tu seras heureux et ceux qui t’entourent aussi. Aie confiance en toi et sache que la personne la plus exceptionnelle au monde sera toujours toi. Chaque être est unique. Ne laisse jamais personne te déposséder de tes richesses intérieures et les détruire. Aime-toi et après aime-moi!

– Mais, maman, je t’aime déjà!!!

*Caroline Fiset, 2<sup>e</sup> cycle  
Centre Laure-Conan (Chicoutimi), CS des Rives-du-Saguenay  
Enseignant : Gervais St-Gelais, Syndicat de l’enseignement du Saguenay*

---

## 8. Le pouvoir d'un rêve

*« Réaliser mon rêve, pour moi, c'est m'accrocher à quelque chose dans toutes les difficultés que je vis. C'est découvrir qu'il existe de belles choses dans la vie et que tout n'est pas sombre. C'est faire revivre en moi un brin d'espoir, faire jaillir une lueur dans mes yeux, faire battre mon cœur... que ce soit un simple petit battement, pour moi, il en vaudra des milliers. »*

Voilà ce que j'écrivais, il y a maintenant 3 ans de cela, lorsque j'étais en attente de mon rêve d'enfant.

J'avais 16 ans, et à ce moment, j'étais en fauteuil roulant, gavée, en très mauvaise santé, autant physique que mentale. Quelques mois auparavant, j'étais sortie d'un état catatonique qui avait duré 3 mois et demi. Le danger pour ma vie était bien réel, apeurant et plus menaçant que jamais. Mon poids ne cessait de chuter et mon cœur était déficient. Moniteur cardiaque, ECG (électrocardiogramme) et prises de sang, c'était ma routine. Les problèmes de santé physique s'accumulaient, la perte de cheveux s'amplifiait et mes os devenaient de plus en plus visibles. Mon corps criait alerte pendant que ma tête, elle, ne voulait que mourir. Ça faisait alors 2 ans que j'étais hospitalisée pour des problèmes de santé mentale, dont une dépression majeure et des troubles alimentaires (anorexie et boulimie).

Ce sont des maladies parfois difficiles à comprendre, mais elles n'en sont pas moins souffrantes pour autant, croyez-moi sur parole. Malgré la médication et les traitements, mon état ne s'améliorait guère. Je prenais, à cette époque, 31 comprimés par jour. Mes parents, ainsi que les médecins, se sentaient déboussolés et ne savaient que faire pour m'aider. Je souffrais terriblement et la lumière ne parvenait plus à atteindre mon cœur meurtri par la maladie. Les larmes embrouillaient mon regard et je n'entrevois plus aucun espoir. Je voulais m'éteindre et arrêter de souffrir.

En voyant les choses aller et en constatant que mon état se dégradait de jour en jour, ma mère a eu l'idée de faire appel à la Fondation Rêves d'enfants. Elle espérait que ça puisse m'aider à sortir de mon marasme. Quelques jours ont passé et nous avons eu des nouvelles de la Fondation, de très bonnes nouvelles. La demande était acceptée! On allait m'aider à réaliser un rêve en espérant que ça puisse me remonter le moral et faire taire ces idées sombres qui me rongeaient l'âme. J'ai, par la suite, reçu la visite d'une personne extraordinaire, « La Fée des rêves »! Nous avons parlé toutes les deux de ce qu'elle ferait dans ma vie. Elle m'a permis de m'accrocher à quelque chose, quelque chose de positif, et ainsi de raviver la flamme éteinte dans mon cœur.

Tous les jours, je voyais à travers cette obscurité, qu'il y avait, tout au fond du tunnel, une petite lueur, celle d'un rêve, d'un espoir. L'espoir qu'il était possible de retrouver un peu de bonheur et d'oublier un instant la maladie et tout ce qui s'y rattachait.

La Fondation Rêves d'enfants m'a donné la force de me battre. Cela faisait un an et demi que j'étais gavée et que je n'avais rien avalé, ni nourriture ni même d'eau. RIEN DU TOUT! Le soir venu de mon rêve d'enfant, qui soit dit en passant était fantastique, une vraie journée de rêve, j'ai pris mon courage à deux mains et je me suis lancée! J'ai bu mon premier verre d'eau. Peut-être que cela semble anodin, mais pour moi, c'était un départ vers la guérison, car c'est à ce moment et les jours suivants que j'ai recommencé à boire et, par la suite, à manger petit à petit et à mon rythme.

Cette Fondation a été pour moi la clef du succès. Sans leur aide, je serais sans doute encore dans mon lit d'hôpital avec un TNG (tube nasogastrique), à un poids alarmant de 93 livres pour une grandeur de 5 pieds 11 et un cœur qui s'éteignait dangereusement. Et, qui sait... je ne serais peut-être plus de ce monde. Je ne trouverai jamais les mots pour exprimer la gratitude que j'ai à l'égard des gens remarquables de cet organisme. Que doit-on dire à quelqu'un qui nous a sauvé la vie et qui nous a fait réaliser que tout est possible et que les rêves peuvent devenir réalités? Tout ce que je peux faire, c'est donner la chance à d'autres enfants malades de rêver et peut-être même de changer leur vie. C'est pourquoi je m'implique désormais auprès de cette fondation qui me tient beaucoup à cœur.

Je n'ai que 19 ans, mais j'ai accompli beaucoup. Cela a débuté par un verre d'eau, suivi de la réadaptation pour avaler, boire, manger, marcher, bref, j'ai dû tout réapprendre. J'ai été hospitalisée pendant 4 ans, de 14 à 18 ans, ce qui m'a obligée à quitter l'école secondaire ainsi que tous mes amis. Depuis mon rêve d'enfant, en 2010, j'ai eu des hauts et des bas, mais ma santé n'a cessé de s'améliorer. Je continue de me battre tous les jours et quand je regarde derrière moi, je me dis que désormais, plus rien ne peut m'arrêter. Si j'ai réussi à traverser tout ça, alors tout est possible!

*Marie-Laurence Chatigny, 1<sup>er</sup> cycle  
Centre de formation à distance (Québec), CS des Premières-Seigneuries  
Enseignante : Anne Veilleux, Syndicat de l'enseignement de la région de Québec*

---

## 9. La différence

J'avais la gorge nouée. Je savais que ce jour viendrait où il me demanderait « pourquoi? ». En fait, bien que mon cœur l'ait toujours su, à l'époque où mes yeux ont rencontré les siens, ma perception de la différence, elle, ne le savait pas.

En fait, je le voulais différent, grand, beau, intelligent. Je le voulais cousu d'or. Je n'aspirais qu'à de grandes choses, je ne voulais que le meilleur pour lui.

Au tout début, ces petites différences se sont manifestées de manières rigolotes, voire presque anodines. Ensuite ont suivi des séquences qui ne trompent pas. De manière répétitive, le quotidien devenait routinier, programmé, rigide. De fil en aiguille, j'ai découvert cette différence, ce monde parallèle dans lequel il vivait. J'ai eu le privilège parfois de même y entrer, car il est vrai que n'y entre pas qui veut: il faut y être invité. J'ai appris, au fil du temps, à le voir sous un regard nouveau, à le voir avec un sens des valeurs à l'opposé de celui qui m'avait été enseigné, à m'émerveiller devant cette fabuleuse différence.

Lorsque j'ai su, je ne me rappelle pas avoir mal réagi; c'était l'évidence de toute manière. Je me souviens en revanche de la réaction des autres, ceux qui se sont empressés de lui coller une étiquette, de lui imposer les limites de leur propre esprit, étroit de surcroît. Du revers de la main, je les ai balayés. J'ai refusé de croire et de voir en lui des limites préfabriquées, de lui imposer un carcan de société. Dès qu'il a commencé à comprendre, je lui ai répété sans cesse combien il était beau, grand, intelligent et spectaculairement différent.

Ses réussites sont dès lors devenues miennes, ses joies, ses peines sont depuis scellées à mon destin et ne font qu'un avec mon cœur.

Et ce jour que je redoutais est arrivé. Il avait compris. À force de railleries, de moqueries, des visions étroites de petites gens... il avait saisi qu'il y avait anguille sous roche. Mon fils avait compris qu'il était autiste.

Je me rappelle ce moment, je peux presque sentir mon cœur battre aussi fort qu'à cet instant précis où il m'a demandé: « Pourquoi m'aimes-tu maman, si tu avais pu choisir maman, aurais-tu eu un enfant comme moi? Si différent... »

Envahie par une émotion innommable, je me devais de trouver *la bonne réponse*... Alors je lui ai répondu: « Disons que j'entre dans un magasin où l'on ne trouve que des garçons comme toi, seulement des " Bryan ", des grands, des beaux, des blonds, des ronds, avec des boutons, des broches, jolis ou moches, avec ou sans lunettes, autistes ou pas... mon cœur te rechercherait et mes yeux inévitablement croiseraient les tiens. Je te choiserais sans hésiter, comme tu es maintenant... car c'est toi que j'aime. » Les yeux brillants, le cœur léger, Bryan s'en est retourné tout sourire, faire son petit bonhomme de chemin de vie, me laissant seule, le cœur à la dérive sur un océan d'émotions.

Mon fils, je le voulais différent, beau, grand et intelligent.

Mes souhaits ont été exaucés.

*Nancy Therrien, 2<sup>e</sup> cycle  
CFM des Maskoutains (St-Hyacinthe), CS de Saint-Hyacinthe  
Enseignante : Maude Vachon, Syndicat de l'enseignement de Val-Maska*

---

## 10. Histoire de Danny

Je me nomme Danny, aujourd'hui j'ai 48 ans. Je suis allé à l'école comme tout le monde... Non! Pas comme tout le monde, parce que moi j'étais un cas!

Depuis ma maternelle, je suis dans des classes spéciales, c'est pas toujours drôle. On se sent tout le temps à part des autres, on est mal à l'aise d'être en groupe avec des handicapés physiques qui attirent toujours l'attention sur eux, donc sur nous aussi. Les copains nous voient venir et ne nous font jamais de place dans les jeux. On est tout le temps tout seuls...

Quand j'ai fait ma 5<sup>e</sup> année, j'étais enfin dans un groupe régulier. C'est certain que ce n'était pas toujours facile et même plus souvent, c'était difficile. Je rencontrais une spécialiste et un psychologue régulièrement, mais j'arrivais pas à tout comprendre.

Après cela, c'est le secondaire, je me retrouve en I.A.T.C. Encore un clan à part. J'aurais tellement souhaité des cours réguliers. Les profs nous regardent

drôlement... les étudiants aussi. C'est gênant, je ne suis pas bien là-dedans et pourtant ça va durer 4 ou 5 ans.

Par la suite, j'ai pris des cours avec le regroupement *Bouches à oreilles*, c'était plaisant. J'apprenais des choses et aussi les autres ne me regardaient pas comme si j'étais une bête curieuse.

Aujourd'hui, je travaille dans un garage de motoneiges et de quatre roues. Je vis en appartement avec une personne. J'ai une voiture. Je suis encore des cours de français. J'ai pris beaucoup d'assurance. Je trouve que j'ai bien réussi quand même, malgré toutes les difficultés que j'ai eues.

J'ai écrit tout cela parce que je voulais dire aux parents qui ont des enfants qui vivent avec des troubles d'apprentissage d'essayer de les comprendre, de les aider, de les écouter quand ils racontent ce qu'ils vivent.

Surtout, ne les regardez pas comme s'ils étaient à part des autres. Donnez-leur beaucoup d'affection, apprenez à dialoguer avec eux, essayez de ne pas les blesser en paroles ou en gestes. Comme cela, vous allez les aider et les encourager à travailler, c'est tellement important. Je sais moi que si mes parents ne m'avaient pas aidé comme cela, je ne serais pas passé à travers.

Amicalement,

Danny Fortin, *Intégration sociale*  
Centre Le Retour (St-Félicien), CS du Pays-des-Bleuets  
Enseignante : Anne Gagnon, Syndicat de l'enseignement de Louis-Hémon

---

## 11. Ma prison

Tous les jours se ressemblent, ils passent sans cesse. Mes yeux regardent tout autour de moi. Rien n'a changé, les murs sont blanc cassé, ils sont vides, ni cadres, ni photos, ni miroirs n'y sont accrochés. Ma chambre est carrée et petite. On y trouve mon lit en face, il y a ma commode pour mes vêtements. Derrière mon lit se trouve une grande fenêtre rectangulaire et ma porte de chambre est juste à côté.

Je regarde dehors, il fait un temps magnifique, le soleil brille de mille feux et aucun nuage ne vient le couvrir. Cette vue me fait sourire, elle me fait oublier un bref instant ma solitude et mes craintes. Soudain, la porte s'ouvre me sortant de mes pensées. Une femme en blanc entre, je me souviens d'elle, elle passe souvent me voir. C'est la seule à venir me rendre visite dans cet endroit dont personne ne me sort, d'où je suis prisonnier. Elle s'appelle Anne, elle a des cheveux roux flamboyants qui encadrent parfaitement son visage en forme de cœur. Ses yeux sont bruns. Elle n'est pas très grande, ni très costarde, elle me fait penser à maman. Ma mère me manque beaucoup. Quand je la réclame, on ne cesse de me répéter qu'elle ne viendra pas me chercher. Chaque fois, je ne comprends pas.

Anne me tend un verre d'eau avec mes médicaments. Je n'ose pas les prendre. Je l'entends me dire : « Léonardo, prenez-les. » J'obéis aussitôt à sa requête. Ma main gauche tremble beaucoup. Je ne peux pas la contrôler. Après, elle m'annonce qu'elle me réserve une belle surprise, puis elle part. Me retrouvant seul à nouveau, mon cœur se serre. Je m'allonge sur mon lit, en me recroquevillant et en serrant si fort ma peluche que j'ai l'impression qu'elle va exploser dans mes bras. Quelle est cette belle surprise? Tout à coup, mon cœur se met à battre très vite. Et si c'était ma mère? J'espère tellement qu'elle soit venue me chercher, m'enlever de ma prison. Cet endroit lugubre qui me prive de ma liberté. Maman me ramènera à la maison. Je retrouverai mes jouets et mes amies. Anne revient me voir, elle est seule, mes espoirs s'écroulent. Toutefois, elle tient un gros album, je me lève pour pouvoir m'asseoir sur le bord de mon lit. La couverture de l'album est en cuir rouge. Dedans, il y a des photos de moi bébé et enfant. Cependant, plusieurs autres telles que celles d'un jeune adolescent, plus vieux avec une femme et deux enfants, ce n'est pas moi, car je n'ai que huit ans.

Tout à coup, en tournant une page, je vois une rose rouge séchée. Cette fleur m'amène des souvenirs que j'ai complètement oubliés, elle représente l'amour que j'avais pour ma femme. Je me souviens d'elle et de mes deux enfants, Andrew et Anne. Mes souvenirs revenus, je regarde mon infirmière en souriant et elle me dit : « Je suis heureuse de te retrouver tel que tu es, père. »

*Cassandra Bussières, 2<sup>e</sup> cycle  
Centre éducatif St-Aubin (Baie St-Paul), CS de Charlevoix  
Enseignante : Michèle Gagnon, Syndicat de l'enseignement de Charlevoix*

---

## 12. La légende de M<sup>me</sup> Cula

Dans les débuts des années 80, une vingtaine d'enfants vivaient dans un centre d'accueil. Ils étaient placés dans ce centre d'accueil à cause de souffrances et de maltraitance qu'ils vivaient dans leur famille.

Le centre d'accueil était situé sur une colline de la petite municipalité de Cowansville. Dans la cour arrière du centre d'accueil, il y avait un champ abandonné où il y avait un très vieux cimetière. Ce cimetière était appelé Cula en l'honneur d'une des plus vieilles pierres tombales, soit celle de M<sup>me</sup> Cula. On disait à l'époque qu'elle était l'arrière-grand-mère du célèbre comte Dracula. La nuit, parfois, les enfants se réveillaient et allaient regarder par la fenêtre. On pouvait y voir souvent une silhouette d'une très vieille dame se promener de tombe en tombe.

Les enfants, au fil des années, ont toujours pensé qu'elle recherchait du sang à boire. Une nuit, le petit Kevin regarda par la fenêtre et vit M<sup>me</sup> Cula. Pour la première fois, leurs regards se sont croisés. Un frisson de terreur le parcourut sur tout son petit corps. Il avait très peur. Les yeux de M<sup>me</sup> Cula étaient vides et éclairés d'un rouge sang.

Cette nuit-là, le petit Kevin eut l'impression de ne plus jamais pouvoir oublier ce regard qu'il avait vu. Le lendemain, quand le petit Kevin se réveilla pour aller manger, on remarqua qu'il avait une larme imprimée de sang sur le côté de l'œil.

À partir de cette journée, à toutes les nuits, M<sup>me</sup> Cula lui rendait visite dans sa chambre pour parler avec lui, et cela dura plusieurs semaines. Un matin, sans avertissement, le petit Kevin disparut comme plusieurs autres enfants, tout comme les années précédentes...

Avant le petit-déjeuner, comme à l'habitude, les éducateurs passaient de chambre en chambre pour aller réveiller les petits. Ils étaient rendus à la porte 6, celle du petit Kevin. Ils ouvrirent sa porte. Que voyaient-ils? Sa chambre entièrement peinte d'un rouge sang. On y voyait, de plus, en plein centre, son petit lit recouvert d'une couverture blanche. Cela faisait un contraste choquant. Une peur bleue envahissait les éducateurs en constatant que le petit Kevin n'était pas là. Ce rouge sur les murs leur semblait être du sang, ce qui rendait l'expérience troublante aux yeux de tous.

La panique envahissait le centre d'accueil. Le personnel et les enfants commençaient à pleurer et à crier. On commençait à crier le nom de Kevin en espoir d'une réponse. Hélas, rien !

À un moment donné, un des enfants a vu de toutes petites traces de pas rouges qui semblaient aller vers la porte de sortie du côté de la cour arrière. Puis, il alerta les éducateurs qui partirent à sa recherche. Ils ont vu dans le champ qu'une tombe était déterrée. Ils se sont approchés pour entrer dans le trou pour aller voir ce qui se passait à l'intérieur. Ils ont vu un tunnel et ont décidé d'y rentrer pour voir si le petit Kevin y était. En longeant le tunnel, ils entendirent des cris de joie au loin. Quand ils s'en approchèrent, les cris venaient plus fort à leurs oreilles.

Lorsqu'ils furent arrivés au bout du tunnel, ils ont vu une immense maison avec tout plein de *petits Kevin dedans...* C'était tous les petits enfants qui avaient disparu au fil des ans dans le centre d'accueil.

Les enfants avaient fait un pacte avec M<sup>me</sup> Cula. Elle leur a promis une vie heureuse et pleine d'amour sans qu'aucune violence ne leur soit faite. À cela s'ajoutait une scolarité sans limites afin qu'ils puissent développer leur habileté intellectuelle afin qu'ils puissent s'épanouir dans leur vie. Elle leur a demandé tout cela en échange d'une seule chose : une petite fiole de sang de temps à autre afin qu'elle puisse passer à travers le temps !

Seul le petit Kevin a réussi à négocier une chose de plus : M<sup>me</sup> Cula aurait à faire tous les bonbons que les petits enfants voudront pour Halloween, et ce, à tous les ans. Puis, ce dernier devra conter une histoire à M<sup>me</sup> Cula à tous les soirs, question de garder son cœur d'enfant...

Pour tous les petits Kevin en centre d'accueil

*René Barkley, Présecondaire  
Centre le Relais du Nord (Port-Cartier), CS du Fer  
Enseignante : Patricia Charron, Syndicat de l'enseignement de la région du Fer*

---

## 13. Ce chant

Ce matin-là, la chaleur était présente au rendez-vous, et ce, depuis bientôt une semaine. Les cigales avaient, elles aussi, entamé leurs chants stridents qui laissaient supposer que la chaleur était là pour rester encore un bon moment. Sophie ouvrit les yeux doucement, le rayon de lumière qui filtrait, du coin du rideau mal tiré, l'aveuglait. Du coup, elle prit le drap et s'en recouvrit le visage. Elle se mit à écouter les bruits qui venaient de la cuisine, « sûrement papa », se dit-elle. Alors d'un élan, elle se tira du lit.

Sophie était une jeune fillette de huit ans aux grands yeux verts expressifs. Des cheveux châains longs et droits qui n'en faisaient qu'à leur tête quand venait le temps de les coiffer. C'était pour cela qu'elle finissait toujours par se faire des nattes.

Heureuse de voir que son père était enfin là, elle prit un élan pour joindre ses deux bras à son cou.

« Mon petit papa d'amour ! »

« Bonjour ma « pitchounette », je me suis tellement ennuyé de toi », lui avait-il répondu avec un trémolo dans la voix. Il était souvent, pour son travail, obligé de s'absenter parfois jusqu'à deux semaines. Il aimait son travail, mais depuis qu'il était père, il lui venait fréquemment l'envie d'en changer.

Ce matin était pour Sophie un jour de bonheur. Elle sortit du chalet avec son bol de céréales et s'installa sur la dernière marche de l'escalier pour pouvoir ressentir le chatouillement de l'herbe sous ses pieds. Elle se mit à humer le doux parfum de l'herbe qui diffusait son odeur parmi celui des fleurs et des arbres qui semblaient être écrasés sous le poids de la chaleur intense des derniers jours. Sophie contemplait la nature qui s'offrait à ses yeux et c'est là qu'elle entendit, soudain, comme un long grésillement qui lui fit tourner la tête. Mais d'où venait ce son qui à son oreille semblait l'appeler de plus en plus intensément ? Elle fit quelques pas dans l'herbe fraîche et là le craquement presque muet avait fait taire le chant qu'émettait la cigale.

D'abord intriguée, elle comprit qu'il valait mieux être à l'écoute sans faire trop de bruit si elle voulait que ce chant si mystérieux lui parvienne à l'oreille encore une fois.

Alors, d'un pas feutré, elle se dirigea vers l'endroit d'où semblaient venir ces sons, mais peine perdue, on aurait dit que la gêne s'était emparée de cette intruse qui se tut aussitôt.

Peu importe, ce petit désagrément n'allait sûrement pas chagriner ce matin si joyeux pour elle.

Elle entra comme un coup de vent dans le chalet et fit sa toilette. Elle se dépêcha, sans oublier, bien sûr, d'avertir son père avant de partir. Elle avait l'intention de traverser le petit boisé qui menait au champ où son grand-père était sûrement en train de couper les foin en prévision de les engranger pour nourrir son troupeau de vaches en hiver.

Sophie aimait beaucoup son grand-père avec qui elle pouvait passer des heures entières assise à côté de lui sur le tracteur sans rien dire, seulement être là et goûter au bonheur d'être dans ces grands espaces splendides.

Elle prit donc le petit sentier qui menait tout d'abord dans un boisé qui était éventré en son centre par un petit ruisseau qu'elle aimait bien contempler un petit moment avant de l'enjamber et de poursuivre son chemin. Et de là, jusqu'à la clairière d'où elle pouvait admirer l'étendue des champs que possédait son grand-père.

Soudain, avant même d'avoir atteint l'orée du bois, elle entendit encore une fois ce long et strident cri poussé par la cigale. Ce cri qui lui venait et qui semblait lui dire: « Suis-moi, il faut que tu voies. »

D'un pas hésitant, elle décida de poursuivre la cigale jusqu'au ruisseau. Et de là, jusqu'à la clairière et c'est là que soudainement, ce même cri encore plus intense de dire: « C'est là, tu y es presque! »

Sophie ne savait plus si le grésillement de la cigale venait de sa tête ou bien si c'était vraiment cette petite bestiole qui l'invitait et l'entraînait vers un lieu bien précis. Peu importe, elle décida de continuer dans l'espoir de voir enfin apparaître cette petite qui s'égosillait de plus en plus intensément.

C'est à ce moment que, devant ses yeux, elle vit toute la splendeur de ces grands espaces majestueux. Tel un éclair lui traversant le corps, Sophie sut à cet instant bien précis qu'elle mettrait tout en œuvre pour qu'un jour, elle en était certaine maintenant, tout comme son grand-père, elle serait agricultrice.

C'est à cet instant que la cigale se mit en voix et offrit à Sophie sa plus belle symphonie, elle baissa les yeux et vit pour la première fois de sa vie cet insecte, qui, on aurait dit, la félicitait pour sa lucidité.

Pour elle, c'était certain que ce fut cette journée bien spéciale qui scella son destin. Elle s'en souvenait très bien, ce soir, assise sur le perron de sa maison à contempler ce domaine qui était sien maintenant. Elle peut même entendre le concert que lui offrent ses amies les cigales par les soirs de chaleur comme ce soir.

*Murielle Coursol, 2<sup>e</sup> cycle  
CEA Christ-Roi (Mont-Laurier), CS Pierre-Neveu  
Enseignante : Sandra Paoli, Syndicat du personnel de l'enseignement  
des Hautes-Rivières*

---

## 14. Le 12 janvier 2010

Je suis une Haïtienne. Le 12 janvier 2010, ma vie a été changée. Je vais vous décrire ce que j'ai vécu.

Ce fut la journée la plus bouleversante de toute ma vie. En me réveillant, vers six heures du matin, je me suis habillée pour aller à l'école. Vers quinze heures, à mon retour à la maison, je me suis changée et j'ai pris mes livres. Je suis allée sur la galerie pour rédiger mes devoirs.

Vers seize heures dix, j'ai senti la maison qui bougeait avec moi. Je suis rentrée à l'intérieur pour demander à mon grand frère s'il avait ressenti la même chose que moi. Il m'a répondu que c'était peut-être un gros camion qui était en train de passer dans la rue! Quelques secondes plus tard, il a ressenti la même chose que moi. On commençait à s'inquiéter, on pleurait, on criait. En une seconde, on n'avait plus d'électricité. Le téléphone ne fonctionnait plus. On était vraiment désespérés. On ne pouvait pas appeler pour savoir ce qui se passait. À chaque instant, la terre tremblait de plus en plus fort. On ne savait plus quoi faire. On pensait à la mort! On ne pouvait pas marcher, car le sol tremblait trop fort. Chaque fois qu'on essayait de marcher, on tombait par terre. On ne pouvait plus sortir pour voir ce qui se passait. Après quelques secondes, on a entendu crier à l'extérieur. J'ai dit à mon frère qu'il fallait que l'on sorte de la maison. On ne pouvait pas

marcher et on devait avancer à quatre pattes. En arrivant devant la porte, j'ai vu une maison qui s'était effondrée. J'ai crié à mon frère pour le lui dire. En regardant plus loin, j'ai vu qu'il y avait une autre maison qui était penchée.

Je savais alors qu'il y avait un séisme. J'ai crié à mon frère de sortir, mais il n'avait aucune idée de ce qui se passait. Il avait peur de sortir. Il croyait que la maison pouvait tomber sur lui. Je lui ai dit que si on ne sortait pas, la maison allait s'effondrer avec nous. On allait mourir. Il m'a écoutée. En descendant les marches, j'ai vu qu'il y avait un mur qui allait tomber sur moi. Malheureusement, je n'ai pas eu le temps de réagir. Le mur au complet est tombé sur moi. J'ai cru que j'allais mourir. J'ai crié à mon frère d'aller chercher de l'aide. J'avais mal et j'avais peur.

Quelques secondes plus tard, il est revenu avec de l'aide. J'étais vraiment soulagée! Quand ils m'ont sortie d'en dessous des blocs, j'ai touché mon visage. Il était en sang et rempli de blessures. En plus, j'avais un gros trou dans ma cheville. Je ne pouvais plus marcher. Mon grand frère m'a prise dans ses bras et m'a aidée à sortir dans la rue.

En arrivant à l'extérieur, j'ai vu que je n'étais pas la seule à être blessée. Il y avait beaucoup de blessures plus graves que les miennes. En allant à l'hôpital, j'ai remarqué qu'en moins d'une heure, tout était tombé. Il ne restait plus rien. Les hôpitaux qui restaient étaient remplis de personnes blessées. Chaque côté de la rue était rempli de morts. En quelques minutes, la terre a tremblé et a tout détruit. Et ça tremblait encore et encore. Les gens ne pouvaient rentrer chez eux. Tous devaient dormir dans la rue, les riches comme les pauvres. On n'avait pas le choix.

C'était notre plus grande misère, notre plus grande peine, d'avoir tout perdu et d'avoir l'obligation de dormir dans la rue. Ça nous faisait de la peine d'avoir vu notre propre sang couler et de voir nos propres frères et sœurs souffrir dans ces conditions-là. On n'a même pas pensé à tout ce qui pouvait nous arriver en dormant, avec tous ces animaux qui marchaient dans la rue ce soir-là.

Ces jours-là, on ne pouvait pas identifier les morts et les survivants parce qu'on était tous dans la rue, tous pareils, tous ensemble, tous collés. On dormait tous par terre, sur les mêmes nattes.

C'était vraiment affreux pour moi de voir que même les petits bébés dormaient dans cette situation-là. Je n'en reviens pas encore. Je n'aurais jamais

cru possible de subir une catastrophe naturelle comme celle-là durant mon adolescence. Pour moi, c'est la pire chose qui pourrait nous arriver dans la vie. Je ne souhaite pas à d'autres pays d'avoir à vivre les mêmes circonstances que nous autres.

J'avais quatorze ans et je ne pouvais plus aller à l'école. Je n'avais plus de maison, je devais trouver ma nourriture, me soigner et vivre avec des étrangers. Je n'aurais jamais cru que mon adolescence allait se terminer ce soir-là.

Deux ans et demi après cette tragédie-là, je demeure maintenant au Québec. Ça m'a fait vraiment plaisir de venir habiter ici pour découvrir une nouvelle vie, apprendre une nouvelle langue et un nouveau style de vie. Maintenant, je connais ce qu'est la neige et je suis heureuse de faire du ski et de la moto-neige avec ma famille. Ce que j'ai perdu là-bas m'a permis de découvrir beaucoup de belles choses ici. Maintenant, j'ai une nouvelle famille et des nouveaux amis. Avec l'aide de Facebook, je suis toujours en contact avec mes autres familles à Haïti. Je suis vraiment heureuse qu'ils m'aient dit que le pays a fait beaucoup de changements après mon départ. Aujourd'hui, j'étudie à l'école des adultes et j'aime beaucoup mon nouvel environnement. C'est un nouveau départ pour moi et je suis heureuse.

Le 12 janvier 2010 est une date inoubliable dans la mémoire de tous les Haïtiens.

*Bilinda Maxi, 1<sup>er</sup> cycle  
Centre St-Joseph (Gracefield), CS des Hauts-Bois-de-l'Outaouais  
Enseignante: Dominique Déry, Syndicat du personnel de l'enseignement  
des Hautes-Rivières*

---

## 15. Poursuite infernale

Du revers de la main, j'essayais les gouttes de sueur qui me tombaient dans les yeux. La peur me labourait l'estomac et mes poumons étaient en feu, mais je continuais de courir aussi vite que mes jambes flageolantes me le permettaient. Incapable de voir à moins d'un mètre devant moi dans cette épaisse forêt envahie par les ténèbres où aucune lune ni étoile n'éclairait mon chemin. J'avais beau tendre les bras devant moi pour essayer de me

protéger, mais les branches étaient sans merci. Comme mues par une volonté qui leur était propre, elles me fouettaient le visage sans aucun répit et s'accrochaient à mes vêtements pour me forcer à ralentir. Malheureusement pour elles, le tintement des griffes de la créature qui martelaient le sol derrière moi ne m'aurait fait ralentir pour rien au monde. Je l'entendais qui se rapprochait, qui ricanait à la pensée de ce qu'elle me ferait endurer à moi, sa future victime. Terrorisé, je parcourais la pénombre du regard, cherchant désespérément un refuge et ainsi pouvoir me soustraire à la fureur de cette chose dont le cœur n'était empli que de mépris et de haine. Pour qui les mots « pitié » ou « sympathie » ne voulaient strictement rien dire. Désespéré, je cherchais de plus en plus frénétiquement un abri. Hélas ! Peu importe où mes yeux se posaient, il n'y avait qu'une noirceur des plus totales. Terrifié, et à bout de souffle, je ne vis pas les racines qui s'étendaient devant moi, je m'écroulai lourdement sur le sol face contre terre. Affolé, j'essayai de me relever le plus vite possible avant qu'elle n'arrive, mais mes jambes refusaient de m'obéir. Je me laissai choir sur le sol, découragé, les mains et les genoux à vif, le corps frissonnant, trempé de sueur. Je laissai le désespoir m'envahir, j'étais seul, exténué et me cacher était impossible. Le bruit des pas de la bête se faisant de plus en plus fort à mes oreilles, je la sentais, elle arrivait. Mais, à quoi bon résister ? Je ne faisais pas le poids contre elle. C'est à ce moment que le monstre surgit d'entre les arbres en poussant un horrible rugissement à vous glacer le sang, ce qui me fit sortir de ma torpeur. Cette énorme masse d'un brun terreux, tout en muscle, me dépassant d'une tête me fixait de ses deux yeux rouges brillants comme la braise dont la lueur se reflétait sur deux rangées de crocs immenses, aussi acérés qu'une lame de rasoir. Alors même que je me savais perdu et que ma mort était proche, quelque chose s'éveilla au plus profond de mon être. Je ne voulais plus courir, ni me cacher, je ne voulais pas être une pauvre victime faible sans défense. Je m'emparai d'une branche morte qui traînait sur le sol et me préparai à combattre jusqu'à mon dernier souffle. C'est alors que la créature se replia sur elle-même et bondit vers moi toutes griffes dehors. Je levai ma lance improvisée en espérant qu'elle s'y empale. Quand subitement, je me réveillai, couché dans mon lit, haletant, le cœur battant la chamade. Cela faisait maintenant plusieurs semaines que nuit après nuit ce cauchemar venait me tourmenter. Au moment où j'avais le malheur de fermer les yeux, ces abominables images oniriques venaient me rappeler le calvaire qui est le mien. Cette forêt sinistre qui est mon école, mon enfer, la bête, mon bourreau de tous les jours, et les arbres, mes camarades, ces complices muets dont le regard ne fait qu'encourager ces actes. Cependant, cette fois, pour la première fois, je me suis défendu. J'ai trouvé la force et

le courage nécessaires pour tenir tête à cette créature cauchemardesque qui hante mes nuits et si j'ai pu réussir cet exploit, je dois pouvoir mettre un terme à ce cauchemar qui nuit et jour me poursuit.

*Kathleen Courtemanche, 2<sup>e</sup> cycle  
Centre Christ-Roi (Mont-Laurier), Commission scolaire Pierre-Neveu  
Enseignante : Sandra Paoli, Syndicat du personnel de l'enseignement  
des Hautes-Rivières*

---

## 16. En souvenir d'un enfant chéri

De gros flocons de neige tombent du ciel comme autant de papillons blancs. Debout devant la baie, Marie ne les voit pas. Elle a toujours aimé regarder la neige tomber, mais aujourd'hui, son cœur est si troublé qu'elle ne voit rien. Une petite main prend la sienne. Elle se penche et serre l'enfant dans ses bras.

– On va avoir un Noël blanc, regarde Hugo, comme c'est beau.

– Grand-père arrive. Viens nous aider à décorer l'arbre de Noël, dit l'enfant en prenant la main de son grand-père.

Marie regarde son petit-fils et ses yeux se remplissent de larmes. Il a l'air si malade.

– Viens m'aider Hugo, il ne reste que la crèche à faire.

– Celui-là, c'est le papa Joseph, la maman Marie, elle s'appelle comme toi grand-mère. Voilà le petit Jésus.

Depuis un an, tout ce que la famille fait est pour le petit Hugo qui s'affaiblit de plus en plus. Malgré tout, une grande joie est venue remplir leur vie. Francine, la mère d'Hugo, est enceinte. Ils s'étonnent, car Charles, son mari, est vasectomisé. Il passe un test et c'est positif.

Quelques mois plus tard, Francine passe une échographie et apprend que le bébé est du sexe masculin. Un autre fils, quel bonheur! Hugo ne fait que parler du petit frère qui est dans le ventre de sa mère. Il a hâte de le bercer.

## Chapitre 2

Il ne reste qu'un mois avant Noël, et Hugo est très excité. Il est encore là pour ce grand jour. Il a aidé sa grand-mère à faire la crèche.

Lorsqu'il se plaint, le lendemain, qu'il a mal au ventre et qu'il fait de la fièvre, on se rend à l'hôpital et on découvre que le cancer a récidivé. Toute la famille est désespérée. Son état se détériore très vite. Il sait qu'il va mourir, qu'il va aller au ciel, un endroit où il n'aura plus mal, mais il a peur de s'ennuyer des siens. Il aurait tellement voulu connaître son petit frère. On lui assure qu'au ciel, il pourra le voir et veiller sur lui.

– Maman, comme je ne serai plus là quand mon petit frère naîtra, est-ce qu'il pourra s'appeler Hugo comme moi? On lui promet qu'il portera son nom.

– Il ne sera pas malade, s'il s'appelle Hugo?

– Non, il ne sera pas malade, ce sera un honneur pour lui de porter ton nom et nous l'aimerons comme nous t'avons aimé, lui répond son père.

Après la mort de son fils, Marie trouve sa fille en larmes devant la photo de son fils.

– J'avais espéré au miracle de sa guérison, mais ce n'est pas arrivé.

– Oui, Hugo est mort. Je crois qu'il y a quand même eu un miracle. Le bébé que tu vas bientôt avoir, malgré la vasectomie de Charles. C'est là que se trouve le vrai miracle. Il ne remplacera jamais Hugo, mais ce sera une consolation pour nous d'aimer ce petit être.

## Conclusion

Un an plus tard, c'est déjà le temps de décorer l'arbre de Noël, et Marie ne se décide pas à le faire. Elle sait qu'Hugo ne sera pas avec elle et plus le moment approchait, plus elle sentait qu'elle n'avait pas vécu le deuil de son petit-fils, occupée à consoler tous les autres. Elle est si troublée par cette injustice. Une grande révolte monte en elle. Elle avait cru que tout était accepté et voilà que tout est remis en question devant le sapin qui attend d'être décoré.

Son mari la trouve, assise devant l'arbre, le regard fixe. Elle serre les trois figurines sur son cœur. Il s'approche, la prend dans ses bras, lui enlève les figurines et les dépose près de lui. Il la berce comme un enfant et la laisse pleurer toutes les larmes qu'elle n'a pas encore versées.

– Je trouvais que tu avais bien surmonté cette épreuve. J'aurais dû savoir que ce serait devant cet arbre que ton chagrin serait trop grand. Il a été si présent ces deux dernières années lorsque tu as décoré le sapin.

– Je ne pourrai pas le faire sans lui, c'est au-dessus de mes forces. Il nous a apporté tant de bonheur, et nous l'avons laissé mourir sans rien faire.

– Tout ce que nous pouvions lui donner, nous lui avons donné. On ne pouvait rien y faire. Nous devons profiter de chaque instant avec le nouveau bébé et remercier le ciel de ce beau cadeau. Viens, je vais t'aider à faire de ce sapin le plus beau des arbres de Noël.

Lorsque le travail est terminé, Marie est certaine que c'est le plus bel arbre de Noël. C'est en mémoire de son petit-fils de cinq ans que son mari et elle l'ont fait. Ils y ont mis tout leur amour. Il y a, dans cet arbre, une touche de lui qui vient du ciel où il les regarde et leur sourit. Marie en est certaine et une grande paix descend en elle. Elle sait à cet instant qu'elle a accepté la mort de son petit-fils et que jamais plus elle ne ressentira de révolte devant la volonté divine si difficile soit-elle.

*Mariette Savard, Intégration sociale  
CEA Laure-Conan (Chicoutimi), CS des Rives-du-Saguenay  
Enseignante : Annie Roy, Syndicat de l'enseignement du Saguenay*

---

## 17. Brumeuse apparition

Le bar commençait déjà à être assez rempli à cette heure-là. La musique était forte, les gens parlaient, dansaient, bref une soirée comme les autres. Le froid mois de novembre m'obligeait à porter ma veste, ce qui m'amenait à crever de chaleur dans le bar. Je décidai de sortir voir si je n'avais pas reçu de message électronique, mais rien, toujours rien. Mes quelques amis m'avaient probablement encore oublié... Avec mes vingt ans, mon six pieds quatre, cent soixante livres, yeux noirs, personne ne semblait vraiment

s'intéresser à moi, Julien Raymond. Je décidais donc de rentrer lorsque je la vis. Elle, Alice Michaud, étudiante en psychologie. Cette fille m'a toujours plu, étant très loin d'être laide. Si ce n'était que de son magnifique sourire, de son charisme, de son beau visage et de ses longs cheveux noirs, je ne m'y serais pas attardé, mais l'énergie et l'aura qu'elle dégageait m'empêchaient de sortir du bar. Je ne lui avais jamais vraiment parlé, mais ce soir, c'était différent. Je le sentais bien ! En effet, quelques minutes après avoir commandé mon sixième verre, elle s'avancait vers moi, très près de moi, puis me chuchota à l'oreille : « Retrouve-moi dehors à une heure du matin, derrière le bar il y a une petite forêt, entre et trouve la cabane. J'y serai. » Puis, sans un mot, elle s'éloigna tranquillement.

Le stress que je vivais était à peine descriptible, ne sachant plus quoi penser, je finis les quelques gorgées qu'il restait à boire, puis me dirigeai dehors. À l'orée de la forêt, la brume était dense. Il était pratiquement impossible d'apercevoir le « stop » près du coin de la rue. L'alcool qui coulait en moi m'empêchait de refuser cette étrange invitation. Je décidai donc d'arriver le plus rapidement possible à la cabane pour me permettre de la voir arriver et d'être sûr que tout cela n'était pas un canular. Je m'avançais donc tranquillement et péniblement dans les bois. Au départ de ma petite randonnée, tout semblait normal. Je suivais le petit sentier en m'imaginant qu'il allait m'emmener à la cabane comme par magie. Je me trompais. La brume était devenue si épaisse qu'il était tout simplement impossible de voir s'il y avait une cabane ou non. Pour couronner le tout, essayant d'allumer mon cellulaire pour me permettre une meilleure visibilité, je l'échappai et l'écran éclata en de nombreux morceaux. J'avais perdu mon unique moyen d'éclairage, il faisait noir, brumeux et en plus de tout cela, j'étais complètement perdu. La panique commençait lentement à s'emparer de moi, mais la rage prit rapidement le dessus et je décidai de courir, de courir sans aucun but en particulier, seulement courir.

Après quelques minutes d'acharnement, je finis par m'arrêter. Reprenant mon souffle, je finis par apercevoir un petit sentier en cailloux drôlement différent de l'autre sentier. Ne sachant que faire, je m'y dirigeai sans hésiter. Quelques mètres plus loin, je réussis finalement à distinguer la fameuse cabane. Étonnamment, le bâtiment semblait en très bon état. Je n'arrivais pas à distinguer l'intérieur. L'endroit m'effrayait, mais il fallait plus que ça pour m'arrêter. Je m'avançai prudemment vers la cabane. Mon rendez-vous ne devait qu'être dans une demi-heure, mais, pourtant, je sentais une présence... Rendu tout près de la porte, je ne pus m'empêcher d'hésiter avant d'ouvrir. Puis, prenant mon courage à deux mains, j'ouvris la porte. Mon

premier choc fut la lumière, une lumière semblable à un stroboscope qui éclairait toute la pièce. C'était magnifique! La musique qui y régnait était pour le moins entraînante et les nombreuses personnes présentes semblaient toutes intéressantes. Puis, ELLE arriva vers moi. Sourire aux lèvres, elle me dit tout simplement: «Alors le shack n'était pas trop dur à trouver?» Je lui répondis tout simplement: «Cool, la cabane!»

*Sam Jacques, 2<sup>e</sup> cycle*  
*CEA de Matane (Matane), CS des Monts-et-Marées*  
*Enseignante : Mylène Fortin, Syndicat de l'enseignement de la région de la Mitis*

---

## 18. Un message qui frappe

La journée du 30 décembre 2010 était le 40<sup>e</sup> anniversaire de Sandra, la mère de mon fils. Mon fils de 11 ans et moi avons décidé que pour la fête de sa mère, nous irions à Rouyn-Noranda pour souper au restaurant chinois. À la fin de l'après-midi, moi, mon frère, mon fils et sa mère, on décolla pour Rouyn-Noranda.

À mi-chemin, près de Destor, une voiture arrivait en sens opposé. Un jeune homme répondait à un texto en conduisant, quand soudain, il a perdu le contrôle de son auto et dérapé. Il est venu me percuter de plein fouet. Je n'ai pas eu le temps de rien faire, c'est arrivé tellement vite.

Ce simple texto qu'il a fait en conduisant a changé la vie de plusieurs personnes d'un seul coup. Dans cet accident très violent, le jeune homme a perdu la vie. La mère de mon fils est aussi décédée quelques heures plus tard à l'hôpital. Moi, j'ai été coupé à plusieurs endroits au visage. J'ai eu des côtes cassées et un pied écrasé. Mon frère, lui, a aussi eu des coupures au visage, trois vertèbres dans le dos écrasées et la hanche gauche cassée. Il a été opéré au dos, ils ont mis une tige de métal pour relier ses trois vertèbres ensemble et ils ont dû lui mettre une hanche artificielle. Maintenant, il ne peut plus faire son métier. Mon fils, lui, a été transféré par avion-ambulance à Montréal. Arrivé à Sainte-Justine, les docteurs ont dû lui faire plusieurs opérations, ils ont dû le brancher à un respirateur. Il avait une perforation au foie et la rate éclatée. Ils ont dû la lui enlever. Ils lui ont transfusé plus de cent litres de sang. Ils ont dû le réanimer à plusieurs reprises. Après trois jours très critiques, ils ont stabilisé son état. Après toutes ces opérations, il a

été plus de trois mois dans le coma. Pendant ces trois mois, il a eu encore plusieurs interventions. Les docteurs ne savaient pas s'il allait survivre et s'il survivait, s'il allait avoir perdu la mémoire ou être paralysé. Personne ne pouvait me dire. Seulement attendre. Ils m'ont averti que ça prendrait plusieurs semaines. Après plus de trois mois dans le coma, il s'est réveillé deux jours et est retombé dans le coma deux autres semaines. Après ces deux semaines, il est revenu à lui. Il ne savait pas où il était ni pourquoi il était là. J'ai dû lui apprendre la triste vérité pour sa mère. Quelques jours après son réveil, il a commencé sa réhabilitation. Il ne bougeait que les bras et les jambes, ne marchait pas et était toujours branché sur le respirateur. Il a gardé le respirateur deux mois, il a fait quatre mois de physiothérapie à tous les jours pour recommencer à marcher. Les docteurs de Sainte-Justine et le personnel l'ont surnommé « le miraculé ». Après qu'il soit sorti de l'hôpital, on a dû retourner à tous les mois à Montréal pour des scanners et des examens pendant un an et six mois. Maintenant, il va bien malgré tout, mais il est moins résistant qu'un enfant de son âge. Il va devoir prendre des médicaments toute sa vie. Étant donné qu'ils lui ont enlevé la rate, il n'a plus d'anti-corps. Sa santé va toujours rester fragile.

La question à ça: la réponse à ce texto était-elle plus importante que les pertes de vie et les blessures causées?

On se dit toujours: « Ça n'arrivera pas à moi », mais avant de texter au volant, à l'avenir, demande-toi si ce texto vaut plus que ta vie ou celle des autres?

Prendre deux minutes pour arrêter sur le bord du chemin pour répondre à ton texto peut te sauver la vie et celle des autres.

À la mémoire de Sandra et Pascal.

*Dany Cossette, Alphabétisation  
Centre Le Macadam (Amos), CS Harricana  
Enseignant: Claude Chicoine, Syndicat de l'enseignement de l'Ungava  
et de l'Abitibi-Témiscamingue*

---

## 19. Mon plus bel ange

La soirée s'achevait, la lune resplendissait et illuminait le lac... Le vent était glacial et la pluie tombait depuis des heures déjà. Tout ça m'importait peu, je le sentais, il était là juste à côté de moi. Je pouvais sentir ses bras m'enlacer, sa chaleur me réchauffer. Mes larmes, elles, ne faisaient que couler, essayant de faire sortir cette douleur, ce manque si immense. Une rose à la main face à cette pierre, où il y a son nom ainsi que sa photo de gravés et, sous mes pieds, son corps en cendre.

Tout a commencé, au début de l'année scolaire 2010, peu après mon transfert d'école secondaire. J'étais nouvelle parmi tous ces visages inconnus; certains me semblaient gentils, d'autres plus timides. C'est à cet instant que j'ai aperçu Michaël pour la toute première fois. Avec son sourire si merveilleux, il s'est approché de moi et m'a adressé la parole. Nous avons plusieurs cours ensemble: anglais, science, PPO et éducation physique. Il me faisait rire, il n'était pas comme toutes les personnes que j'avais rencontrées jusqu'à ce jour. Notre amitié était de plus en plus unique et grandissait encore plus chaque jour. Il était mon ange sur cette terre.

C'était non seulement un ami, mais mon confident. Dans mon cœur, il était mon grand frère, celui sur qui je pouvais toujours compter.

Au fil du temps, nous sommes devenus inséparables, rien ni personne n'arriverait à nous séparer... C'est ce qu'on croyait. Jusqu'au 6 août 2012, entre vingt et une heures et vingt-deux heures, alors que Michaël rentrait chez lui en cyclomoteur.

Le lendemain matin, je me suis réveillée en sursaut, quelque chose n'allait pas, j'avais un énorme trou dans le cœur, un sentiment qui ne m'était pas familier. Cinq minutes plus tard, ma mère cogna à ma porte. Elle avait les yeux inondés d'eau et fuyait mon regard.

Maman? Qu'est-ce qui se passe? Pourquoi es-tu si triste?

C'est Miii... Michaël, ma belle...

Quelque chose en moi me disait qu'il lui était arrivé malheur.

Il a eu un accident hier soir... il n'a pas survécu à l'impact.

Elle n'avait même pas fini de me parler que j'ai senti mon cœur se fracturer en millions de petites particules. Mes mots étaient coincés dans ma gorge, le temps s'était arrêté, mes souvenirs, eux, défilaient comme un film dans ma tête. Ce n'était pas possible, il ne serait pas parti comme ça, sans me dire au revoir.

Plus tard dans la journée, j'ai appris qu'un ivrogne, un récidiviste, un irresponsable, l'avait heurté. Cet homme dans la soixantaine sortait d'un bar et n'a pas accepté le raccompagnement. Il m'a pris MON meilleur ami, il a non seulement enlevé une vie, il a également brisé la mienne.

Les semaines qui ont suivi ont été les pires de ma vie. Mes journées étaient rendues sombres, remplies de tristesse, de haine et d'incompréhension. Les nuits, il était là, près de moi. Je revoyais son si joli sourire, sa voix était ma mélodie. Dans mes rêves, je pouvais le toucher, il pouvait me reconforter. La noirceur était devenue ma meilleure amie, je ne voyais plus personne et je ne voulais plus ressentir quoi que ce soit pour quelqu'un. La peur m'envahissait, peur d'aimer, peur de les perdre eux aussi.

Le 15 septembre 2012, c'était le dernier au revoir, c'est-à-dire son enterrement. Pour moi, c'était hors de question qu'il se soit réellement envolé... C'est lorsque j'ai vu cette urne, cet objet où reposaient les cendres de mon petit rayon de soleil que j'ai compris. Je ne pouvais pas changer ce qui s'était passé. J'étais là, debout devant ce trou bientôt habité. Par contre, mon cœur, lui, était mort, il s'était arrêté avec Michaël. Mes jambes, j'avais peine à les sentir, elles étaient molles. Mes yeux étaient vides, moi, je n'étais qu'un corps avec l'esprit non vivant. Devoir enterrer ses souvenirs et ses secrets, sans pouvoir empêcher quoi que ce soit.

Une semaine après, j'ai eu un tatouage en sa mémoire, mon premier, comme ça je suis sûre qu'il sera toujours près de moi... Pourtant, j'aurais préféré que ce symbole ne soit pas pour me rappeler son décès.

Je me demande souvent où il est et s'il est bien, car son bonheur a toujours été une priorité. Une chose est sûre : peu importe l'endroit où il est, je sais qu'il veille sur les gens qu'il aime comme il l'a toujours fait.

Jamais je ne l'oublierai, surtout cette phrase qu'il me répétait chaque fois que j'étais peinée: « Boubou, garde le sourire, car moi je t'aimerai toujours. »

Michaël Blais  
1995-2012

*Jessica Boucher Roussel, 2<sup>e</sup> cycle  
Centre l'Escale (Thetford Mines), CS des Appalaches  
Enseignante : Karine Deslongchamps, Syndicat de l'Amiante*

---

## 20. Noir de peur

La page blanche. Un terme à voir, à explorer. Pourquoi par moment avons-nous un trop-plein d'émotions qu'il faut exprimer? Par manque d'aventures dans nos vies? Non, je ne crois pas... Parce que nous avons un débordement d'imagination? Peut-être... Mais ma théorie à moi est que nous sommes vides de l'intérieur. Oublions pour un instant nos poumons, notre estomac et notre cœur. Oublions tout, qu'allons-nous voir? Du noir? Bonne réponse... Un noir de vide, un vide de noir. Alors je demande, pourquoi « page blanche » si nous ne voyons que du noir? Des idées noires, marché noir et de la magie noire. Le noir dans nos vies est-il mauvais? Que de questions! Jamais de réponses précises.

Quand nous réfléchissons un peu plus fort et un peu plus loin, nous pouvons nous apercevoir que tout a un sens et que rien n'a de sens. La page blanche a peur de l'encre noire, a peur de devenir grise par le temps. Mais le temps défile et laisse place à la vie. On dit que la vie est couleur, mais quelle couleur? Sûrement pas noire, allez-vous me dire... Je vous mets dans le tort un instant. Dans le ventre de notre mère, nous voyons peut-être un peu d'orange, mais la couleur principale est le noir. À l'adolescence, l'expression la plus utilisée est bien entendu « broyer du noir ». Quand nous sommes adultes, nous pouvons travailler au noir et lorsque nous mourons, nous sommes dans le noir complet, il n'y a aucun doute. Maintenant, je vous pose la même question, quelle est la couleur de la vie? Peut-être allez-vous me répondre que mes pensées ne vous atteignent pas, qu'elles ne vous feront pas changer d'avis. Certes, je ne pleurerai pas pour autant, mais je vous ai peut-être allumé une lumière dans votre tête qui s'éclairera avec le temps.

Sûrement qu'en ce moment même, vous vous demandez pourquoi vous lisez mon texte. Vous êtes curieux de voir où je veux en venir avec tout ce charabia... N'est-ce pas? Suis-je en train de vous faire perdre votre temps? Peut-être que oui, peut-être que non. Pour comprendre mon texte, il faut s'ouvrir les yeux un peu plus grands, voir au-delà des apparences. Ne pas avoir peur du vide, un vide tellement noir qu'il en devient blanc. Cela n'a pas de sens, allez-vous dire, eh bien je suis d'accord avec vous! Car rien dans ce monde n'a de sens, ni même la couleur noire. J'ai peur du noir, et j'écris un texte sur le noir... C'est absurde n'est-ce pas? Mais je me suis toujours dit de ne pas avoir peur... de foncer droit devant et de vivre au jour le jour, dans le passé, le présent et le futur. Je crois que j'ai réussi jusqu'à maintenant. Car je sais ce que veut dire « noir », je sais qu'il faut avoir peur du noir, je sais qu'il est important de le mettre dans votre vie même si cela est votre plus grande frayeur. De transformer votre page blanche en l'une de vos plus grandes peurs, emplir votre page de noir. La page noire.

*Kim Bond, 1<sup>er</sup> cycle*

*Centre St-François (St-François-du-Lac), CS de la Riveraine*

*Enseignant: Sylvain Jutras, Syndicat des enseignantes et enseignants de la Riveraine*

---

## 21. Memekuesh

Ce que je vais vous raconter, c'est l'histoire que mon père me racontait très souvent lorsque j'étais jeune. C'est une histoire qui se passait toujours durant l'été, quand c'était la période pour tendre les filets de pêche dans la rivière de Natashquan. Tendre les filets de pêche était davantage pratiqué par les hommes que par les femmes. Très souvent, plusieurs personnes se faisaient voler leurs saumons par de mystérieux petits bonshommes, ceux que l'on appelait des Memekuesh<sup>1</sup>. C'étaient des voleurs de poissons qui vidaient les filets de pêche avant que leur propriétaire vienne les lever. Ils vivaient dans le « cram »<sup>2</sup> du rocher avoisinant les cascades qui menaient vers la rivière où mon grand-père Mishen pêchait ses poissons.

---

1. Memekuesh: Une créature vivant dans les falaises.

2. Cram: Ce qui se trouve entre deux rochers, une grande ouverture qui les mène vers leur monde.

À l'aube d'un dimanche matin, comme à l'habitude, Mishen alla lever son filet de pêche. Au moment d'embarquer sur son canot, il entendit des rires... C'étaient des Memekuesh. Il avait peur, pourtant ce n'était pas la première fois qu'il les entendait rire et rire encore. Les Memekuesh faisaient cela quand ils constataient que quelqu'un les regardait ou les suivait. Mon grand-père continua d'avancer, mais très lentement, puis il les regarda encore. Ces êtres mystérieux conduisaient un canot de roches et, comme par enchantement, ce canot, malgré son poids, ne calait pas!

Avec ces êtres mystérieux, tout pouvait arriver. Au moment où Mishen voulut ramer plus vite, les petits bonshommes nagèrent vers le canot de mon grand-père et firent chavirer son embarcation... Mishen ne savait pas nager... Rendu dans l'eau, il se mit à flotter... comme par magie! La scène semblait irréaliste! Mais il était sûr qu'il ne rêvait pas! Alors il constata que ces petits êtres n'étaient pas plus dangereux qu'ils en avaient l'air. Simplement, ils aimaient faire peur aux humains.

Mishen retourna chez lui pour raconter à ses proches ce qui venait de se passer. Pourtant, les hommes continuèrent à avoir peur d'aller pêcher, sauf, évidemment, mon grand-père et quelques hommes.

Quotidiennement, ils allèrent pêcher sans crainte. Les hommes n'arrêtaient pas de les chercher, mais sans succès. La dernière fois que Mishen les a observés, ils portaient sur leur dos une énorme quantité de poissons. Ils venaient de faire la tournée des filets de pêche! C'étaient des voleurs craints par tous les Montagnais des alentours. Ils sont disparus par une grande ouverture faite dans le « cram » à travers les falaises, c'est pour cela qu'on les surnommait Memekuesh.

Cette histoire est une légende autochtone racontée par plusieurs parents qui la racontaient à leurs enfants avant leur sommeil. Cette histoire voulait leur enseigner que le monde imaginaire existe...

*Noëlla Tamara Malek, 2<sup>e</sup> cycle  
Centre Laure-Conan (Chicoutimi), CS des Rives-du-Saguenay  
Enseignante: Lise Maltais, Syndicat de l'enseignement du Saguenay*

---

## 22. Le silence des morts

Par un froid soir d'automne, j'étais assis confortablement près de ma copine Valérie dans ma coquette chambre au demi-sous-sol d'une luxueuse maison du boulevard Laurier à Sillery, quand elle eut cette idée folle d'aller prendre une marche au cimetière près de chez nous.

Arrivés au Mount Hermon Cemetery sur le chemin Saint-Louis, nous fûmes estomaqués par la noirceur de cette vaste étendue d'âmes en paix. J'eus envie de retourner de ce pas chez moi, mais Valérie, elle, n'avait pas l'intention de rebrousser chemin. Je me dis alors que j'étais beau, grand, fort et que je me devais d'affronter l'obscurité de la nuit. Alors, bête comme mes deux pieds, j'acquiesçai à sa demande, l'air grincheux.

Nous marchâmes sur le long chemin sombre qui débouchait sur une étendue de monuments autant anciens qu'actuels. Le vent soufflait les feuilles des arbres qui se dénudaient au fil du temps. Il n'y avait que nous deux et des centaines de morts couchés en silence sous nos pieds. Nous aperçûmes tout autour de nous que plusieurs monuments, croix, fleurs et plus petites épitaphes se trouvaient éparpillés là seuls sur le plancher de la mort. Il nous vint une idée commune : celle d'entreprendre de tout replacer aux bons endroits les pièces égarées à leur emplacement respectif. Cela fait, nous poursuivîmes notre route en nous enfonçant davantage plus loin au travers de ce vaste réseau de chemins que contient cet immense et majestueux sanctuaire des morts.

Au bout d'un certain temps, nous arrivâmes au bout d'un sentier où s'ouvrait devant nous une vue renversante. Il y avait cette pleine lune qui reluisait de toute sa splendeur au-dessus d'un fleuve au calme déconcertant. Ce dernier donnait l'impression qu'il savait qu'on s'approchait lentement de lui. Jamais je n'avais vu cette étendue d'eau aussi calme. Cette absence de houle à la surface me força à m'interroger : « Sommes-nous réellement seuls ou hypocritement espionnés ? » Ça ne devait qu'être mon imagination fertile qui me jouait des tours.

Ma paranoïa mise de côté, je détournai mon regard de ce paysage pittoresque afin de me reconcentrer sur mon objectif principal : faire une randonnée nocturne aux confins de la vallée des morts. Avec cela en tête, j'abordai Valérie afin de vérifier avec elle si son envie de poursuivre notre aventure l'intéressait. Comme sa réaction fut positive, nous décidâmes de relancer notre quête.

Après un certain temps, nous arrê tâmes d'avancer pour nous enlacer affectueusement quand, tout à coup, une silhouette obscure se pointa à l'horizon. Elle était immobile, grande et effrayante: à glacer le sang. Je tentai de prendre contact avec cette créature, mais sans succès. Elle restait immobile, telle une pierre tombale. Au bout d'un certain moment, un énorme Rottweiler surgit de nulle part avec une effroyable «WARF!» qui me paralysa de stupeur. Ce jappement fut immédiatement suivi par le plus strident des cris qu'il m'ait été possible de lâcher de toute ma vie. Pour sa part, Valérie prit ses jambes à son cou et disparut dans l'obscurité absolue. Le chien, lui? Figé telle une statue. Au loin, la silhouette claqua des doigts, et le cabot fit demi-tour pour aller la rejoindre. Après avoir réalisé que le danger était écarté, je déguerpis sur-le-champ et sans regarder en arrière, je me précipitai à grandes enjambées chez moi.

À mon retour au bercail, je constatai avec honte que je n'avais pas cherché où était cachée Valérie. Elle, assise bien au chaud dans mon lit, riait aux éclats de toutes ces péripéties. C'est à ce moment-là que je réalisai qu'après tout, on était encore en vie. La nuit fut réconfortante.

*Jonathan Létourneau, Préparation aux études postsecondaires  
Centre l'Escale (Thetford Mines), CS des Appalaches  
Enseignante : Patricia Dostie, Syndicat de l'enseignement de l'Amiante*

---

## 23. Les petits oiseaux

Un jour, je suis allée à Sainte-Justine pour un rendez-vous de routine en cardiologie. Je me souviens m'être assise à côté d'un petit garçon âgé d'environ sept ans. La salle d'attente était vide à cet instant. Mon père était parti acheter des bouteilles d'eau à la cafétéria. Donc, nous n'étions plus que deux à attendre.

Je lisais «Alice au pays des merveilles», le meilleur livre écrit, selon moi. Tout à coup, le petit garçon assis à côté de moi engagea la conversation :

- Je m'appelle Samuel, et toi?
- Moi, je m'appelle Emy!

- Pourquoi es-tu ici Emy ?
- Parce que je suis malade, et toi ?
- Je suis ici pour passer des tests.

À cet instant, j'ai eu un petit sourire parce que ce petit homme était drôle avec son grand sourire et son bandeau sur la tête. Quelques instants plus tard, je me suis mise à dessiner des oiseaux dans mon cahier à croquis. Le petit garçon continuait de me regarder, fasciné, jusqu'à ce qu'il me dise :

- J'aime les oiseaux, j'aimerais m'envoler avec eux.

Je lui ai dit que moi aussi j'aimerais m'envoler haut, très haut, j'aimerais m'en aller voir les nuages. Il rétorqua tout simplement : « Je n'ai pas peur de partir avec les oiseaux. »

En entendant ses mots, je me suis posé la question :

- Pourquoi me parle-t-il des oiseaux ? Peut-être aime-t-il vraiment beaucoup les oiseaux ?

Quand sa mère est revenue des toilettes, elle s'est assise à côté de lui et lui a demandé :

- Samuel, de quoi parliez-vous ?
- Des oiseaux du paradis, maman, répondit-il tout simplement.

À ses mots, mon cœur s'est arrêté. Quand le médecin est venu chercher Samuel, sa mère est restée assise avec moi et m'avoua avec une douce tristesse :

- Samuel est un petit garçon courageux. Il sait que ce n'est qu'une question de jours avant de partir. Mon fils est atteint d'un cancer de la moelle osseuse et il est présentement en phase terminale. Aujourd'hui, il est ici pour passer une échographie cardiaque, car il a commencé à avoir des douleurs à la poitrine.

Je ne savais plus quoi dire... J'étais sans mot... J'ai senti mon cœur ralentir. Ce petit garçon n'avait pas encore vécu sa vie et ne la vivra jamais. Quand sa mère m'a expliqué pour son enfant, elle a gardé son calme. Elle avait dû

beaucoup pleurer pour être capable de regarder son fils comme elle le faisait aujourd'hui.

Avant de partir, Samuel me regarda en disant :

– Au revoir, Emy. Tu dessines des beaux oiseaux.

Ce fut la première et la dernière fois que je vis Samuel. Quelques mois plus tard, j'ai su que Samuel était allé rejoindre les oiseaux dans le ciel... Peu importe qui nous sommes, peu importe où nous sommes, il n'y a pas d'âge pour mourir.

Merci Samuel d'être passé dans ma vie. Parfois, il ne suffit que d'un seul coup de vent pour tout changer...

*Emy Rubaschkin-Gauthier, 2<sup>e</sup> cycle  
Centre L'Impact (Rivière-Rouge), CS Pierre-Neveu  
Enseignante : Louise Ethier, Syndicat du personnel de l'enseignement des  
Hautes-Rivières*

---

## 24. L'effroyable

Ceci se passe au début de la Deuxième Guerre mondiale, c'est-à-dire en 1939. Dans un petit village au Lac-Saint-Jean, du nom de Desbiens, un habitant qui, voulant échapper à la conscription, avait entendu parler de cette légende qui racontait qu'il y avait une grotte que les anciens nommaient « le trou de la fée ». Cela relatait qu'il y avait une caverne qui cachait un terrible secret, ce qui faisait peur aux gens du village. Les gens du village disaient que lorsqu'on approchait de la grotte, d'horribles cris de lamentation se faisaient entendre, ce qui donnait froid dans le dos ! En plus, on pouvait voir d'étranges formes à vous figer sur place ! Les gens du village disaient qu'il y avait un vieil homme qui gardait l'entrée de la grotte. Plusieurs personnes qui voulaient échapper à la conscription pouvaient s'y rendre et voir le gardien pour lui demander comment faire. Chaque personne que le vieil homme rencontrait, il leur disait comme avertissement : « Si vous voulez échapper à la conscription, vous pouvez entrer dans la grotte. Par contre, il y a une chose que vous devriez savoir, mais je peux le dire seulement à l'intérieur de la grotte. »

Donc, notre homme du village, une fois rendu devant la caverne hésita, car il avait très peur, mais il se disait en lui-même que, plutôt d'aller à la guerre, il serait mieux d'entrer dans la caverne, parce que la police militaire patrouillait partout. Il se décida enfin à entrer dans la grotte. Il vit le vieil homme qui se changeait en un horrible démon qui lui dit: «Tu as fait un choix, tu n'iras jamais à la guerre, mais tu ne pourras jamais ressortir d'ici, car tu es prisonnier de cette grotte.» Il entendit un rire qui le figea sur place.

Il se sentit aspirer dans un grand trou noir, il entendit d'horribles cris et il a vu des hommes se faire torturer par d'autres créatures cauchemardesques.

Mais tout à coup, le villageois vit au loin une lueur presque imperceptible. Plus il s'approchait, plus les créatures devenaient agressives. Il décida de prier une force divine. Plus il priait, plus les créatures essayaient de le retenir avec force. Mais lorsqu'il pensait à sa famille, il redoublait de ferveur dans ses prières, et les créatures avaient de moins en moins d'emprise sur lui. Elles ne le retenaient plus. Il se dirigea donc vers la lumière du fond de la grotte. Il vit alors les autres prisonniers de son village le suivre et se diriger dans la même direction que lui.

Aussitôt sorti, il entra dans un champ de fleurs avec un soleil resplendissant où les oiseaux chantaient. Il marcha un ou deux kilomètres. Enfin, c'est ce qu'il pensait, car il s'aperçut que le temps avait passé plus vite qu'il avait cru. D'après ce qu'il vit, autour de lui, une dizaine d'années se seraient passées depuis son entrée dans la grotte. Il rencontra sur le chemin une jeune femme et il lui demanda s'il y avait encore une guerre. Elle lui répondit qu'il n'y avait plus de conflits, que le monde vivait en paix depuis plusieurs années.

Le cœur rempli d'espoir, il marcha un jour ou deux et enfin il vit sa maison. Il se demanda s'il y avait encore des gens. Tout à coup, il vit sa mère, sa femme et ses frères. Quand ils se revirent, ils furent tous très heureux. Ils donnèrent une fête pour son retour et ils avaient plusieurs questions à lui demander. Il leur raconta ce qu'il lui était arrivé et comment il avait réussi à s'échapper. Tout le monde était suspendu à ses lèvres. La fête se prolongea durant trois jours et trois nuits, mais malgré ses dires, le mystère du trou de la fée resta entier.

*Pierrot Boucher, Intégration sociale  
CEA Laure-Conan (Chicoutimi), CS des Rives-du-Saguenay  
Enseignante: Paule Coutu, Syndicat de l'enseignement du Saguenay*

## 25. Ce rêve si touchant

Cette nuit-là, je te voyais revenir. Toi, tu avais l'air si vrai, je sentais ton odeur, ta chaleur et tout de toi. Ce rêve semblait si vrai, on était là tous les deux comme avant, à rire et à tout se dire. Cette émotion était plus que de la joie, je sentais mon ventre se remplir de papillons. Je suis certaine que j'avais un sourire sur mes lèvres, car rêver à toi, c'est bien le meilleur rêve. Jamais je n'aurais pensé te revoir, te dire à quel point ton absence me marque à tous les jours. Je ne suis plus la même personne sans toi ; pendant mon sommeil, j'ai cru me retrouver, retrouver le sourire que j'ai perdu quand ta mère m'a annoncé la mauvaise nouvelle.

Dans ce rêve, tu avais le même visage, les mêmes habitudes. J'aurais pu crier sur tous les toits la joie que je ressentais de retrouver enfin mon meilleur ami qu'on m'a enlevé. Tous les bons moments vécus avec toi, je les revivais tous dans ce rêve inoubliable.

Tout était bien réel, une nuit agréable, car je te revoyais enfin. Un vrai adieu ! Ce rêve était pour moi le plus marquant. Une vague de bonheur, une vague de sentiments ! Tu étais là à me prendre dans tes bras, on jouait ensemble comme deux enfants. Des vraies retrouvailles comme si jamais on ne s'était perdus. Comme si tu savais que je devais me lever pour aller à l'école, tu m'as prise dans tes bras et tu m'as dit de rester forte, que tu veillais sur moi. Enfin bien dormi... En effet, depuis ta mort, c'est devenu difficile de me laisser aller au sommeil. Je me suis réveillée le sourire aux lèvres : je savais que tu étais là, que ta mort ne changeait rien.

Ce rêve était, oui, un rêve, mais bien le meilleur de tous. Le plus marquant et celui que je porte dans mon cœur. Je ne t'oublie pas, car malgré tout, tu me suis dans mes songes. Personne ne sait ce qui va arriver après la mort ; tout ce que je sais, moi, c'est que malgré tout, tu resteras toujours mon meilleur ami.

*Camille Bonneau, 2<sup>e</sup> cycle  
CEA André-Morissette (Plessisville), CS des Bois-Francs  
Enseignante : Monique Hébert, Syndicat de l'enseignement des Bois-Francs*

## 26. Ma vie toute à l'envers

Par où commencer  
Peut-être au moment où je suis née  
D'un côté beaucoup trop tôt  
j'étais arrivé  
De l'autre j'avais été tant désirée  
D'un côté j'étais abandonnée  
De l'autre... adoptée

Un des plus beaux cadeaux de la vie  
C'est d'avoir été choisie  
Par une famille aussi unie  
Même si je sais que j'ai été  
chanceuse  
Déjà dans mon cœur de rêveuse  
Je ressentais l'abandon  
Jusque dans mon plus profond

J'ai cherché longtemps  
Qu'est-ce qu'était ce sentiment  
Pourquoi dans mon cœur d'enfant  
Il y avait déjà tant de tourments

Comme tous les gens en général  
J'ai essayé de trouver mon idéal  
Il passait à la télé  
Alors j'ai écouté  
Tout de suite je l'ai aimé

Il animait le combat des clips  
Il était à mon goût et comique  
Ça a commencé par des affiches  
de lui  
Là j'étais vraiment séduite  
Les années ont passé  
Et l'on s'est finalement rencontré

J'avais tellement voulu lui ressembler  
Mon vœu s'était réalisé  
Comme toutes les jeunes filles  
énervées  
Sur lui j'ai carrément fantasmé

D'autres années passèrent  
J'appris finalement qu'il était  
mon père  
Comme si j'avais reçu un coup  
en plein visage  
Je vivais cela comme dans un  
mirage

Je voulais maintenant l'oublier  
Toutes ces affiches je les ai enlevées  
Au Saguenay j'ai été me réfugier  
Quelle drôle d'idée

Demeurant chez ma marraine  
Pour quelques semaines  
J'essayais vraiment fort à ce moment  
D'imaginer ma maman

Je m'étais fait une idée préconçue  
Ça doit être pour ça que je ne l'ai  
pas reconnue  
Du coin de cette fameuse rue

Pour elle les années avaient passé  
Et sa vie avait beaucoup changé  
Elle ne m'avait jamais oubliée  
Mais moi c'est ce que j'ai pensé

Je n'avais pas compris  
Combien en 10 ans dans une vie  
Tant de choses on pouvait  
avoir accompli  
Il me manquait bien des outils  
Pour les leçons de la vie

Quand j'ai aperçu le bambin  
à ses côtés  
Je me suis sentie comme  
électrocutée  
Elle avait décidé de me donner  
Elle avait choisi de le garder

De retour chez mes parents  
adoptifs adorés  
J'ai malheureusement tenté  
de me suicider  
La chance que j'ai eue que  
ma maman m'ait trouvée  
Qu'elle soit arrivée plus tôt  
cette journée en particulier  
Sur moi j'ai dû travailler  
Pendant bien des années  
Des journées j'ai passé  
À pleurer et à me questionner

C'est en lisant une revue  
Que je me suis reconnue  
Je me suis rendue chez  
mon docteur  
Remplie de craintes et de peur  
Mademoiselle, vous faites  
une dépression majeure

À la maison je suis repartie  
Encore plus et plus détruite  
Avec ces médicaments prescrits  
Qui me faisaient sentir toute  
endormie

Des psychologues et des psychiatres  
j'ai visité  
Pour essayer de me réparer  
Au bout de plusieurs années  
De travail acharné  
Où pour moi ça n'avait rien donné  
Je me suis mise à consommer  
Pendant toute une année  
J'ai vraiment dérapé

Enfin j'arrivais à ne plus ressentir  
Toutes ces émotions m'envahir  
Tous les jours je m'autodétruisais  
Aussi fort que je pouvais

Dans mon état le plus bas  
On nous l'annonça  
Mon meilleur ami était décédé  
D'une surdose il nous avait quittés

Dès le lendemain  
Je décidai de me prendre en main  
Maman et Papa j'ai appelé  
Pour qu'ils puissent encore  
me sauver  
Sans aucun jugement ils m'ont aidée

En désintox je me suis fait conduire  
Pour mieux me reconstruire  
Je ne connaissais pas l'avenir  
Mais j'avais confiance en ce qui  
allait venir

Quand je suis sortie  
J'ai tout de suite compris  
Que je devais changer de vie  
Quand j'ai eu terminé  
de rembourser  
Toutes mes dettes de droguée  
Mes valises j'ai faites pour  
déménager  
Pas pour oublier, mais pour évoluer

Ça a pris encore des années  
Pour me retrouver  
Et enfin le rencontrer  
Il m'est apparu  
Au moment où je n'y croyais plus

Il a changé ma vie  
Depuis qu'il en fait partie  
On construit notre bonheur  
À chaque jour à chaque heure

De notre union est née  
Notre petite fille désirée  
Ce n'est qu'au moment  
où elle est arrivée  
Que j'ai vraiment réalisé  
Combien j'étais choyée  
de pouvoir l'aimer  
De pouvoir la garder à mes côtés  
De mes erreurs je pourrais  
lui enseigner

C'est à ce moment donné  
Que cela m'a frappé  
Combien ça avait dû te coûter  
De me donner à des étrangers

Je me suis souvenue  
Qu'un jour je lui en avais voulu  
Mais ce temps était révolu  
Quel cadeau elle m'avait fait  
En fait tout était parfait

Les années ont passé  
Et tout s'est placé  
Il faut se donner le temps  
D'exister vraiment

Il y a quelques mois passés  
J'ai failli y passer  
À quelques minutes de la mort  
J'étais dans ce corridor

Je me sentais partir  
Quand un ange m'aïda à revenir  
Très fort je combattais  
Je sentais mon corps qui  
m'abandonnait

Aux soins intensifs je me suis  
réveillée  
On m'avait encore sauvée  
J'ai pris le temps de réaliser  
Comme je suis bien entourée

La vie c'est précieux  
Il faut apprendre à être heureux  
Je sais que j'ai beaucoup  
à apprendre

Et maintenant je sais que  
pour comprendre  
Parfois il faut savoir attendre

Merci à la vie pour ces beaux  
outils

Pour toutes ces belles personnes  
dans ma vie  
Vraiment je l'apprécie  
Toutes ces expériences  
Me font avoir confiance  
Je suis maintenant prête à affronter  
Ce que je devrai expérimenter

Je crois bien cette fois  
Que ma vie est revenue à l'endroit

*Patricia Lépine, Préparation à la formation professionnelle  
Centre Ste-Thérèse (Drummondville), CS des Chênes  
Enseignante : Carmel Brind'Amour, Syndicat de l'enseignement  
de la région de Drummondville*

## 27. Le rêve d'une meilleure vie

Au début des années 80, l'Île Maurice était ouverte sur le monde. La radio, la télévision et en grande partie les touristes qui visitaient l'Île nous faisaient rêver de ces continents pacifiques. Tous nous rêvions de cette vie meilleure.

Je me revois, assise à la table avec ma mère, on faisait souvent de la couture ensemble. C'était un samedi matin, le facteur venait d'apporter une lettre d'invitation pour un séjour dans la province de Québec. L'invitation m'était adressée. La réaction de ma mère fut de la colère, colère envers moi, colère contre ma sœur d'où venait la lettre. À 21 ans, je ne comprenais pas sa réaction, cela me semblait être de la jalousie, un peu de tristesse, c'était tout.

Pour ma mère, c'était son quatrième enfant qui obtenait un visa pour un autre monde. Quelques années avant, c'était ma sœur aînée, après une autre sœur, ensuite mon frère. Le départ de ce dernier fut un grand vide à la maison, car il était très proche de ma mère ainsi que de moi. L'Australie fut leur destination, l'immigration était ouverte dans ce pays. Pour nous, l'Australie semblait être la porte d'à côté à cause de la proximité, situés tous les deux dans l'océan Indien. Ma sœur aînée et moi allions au Canada, à l'autre bout du monde.

Après quelques années, il y eut d'autres départs, vidant tranquillement la maison de mes parents. De ces huit enfants, il ne reste qu'une de mes sœurs qui vit encore sur l'Île avec elle. Le rêve d'une meilleure vie a fonctionné pour nous tous, sauf pour ma mère qui vit dans ses valises presque à chaque année, un an en Australie, six mois au Canada et même que les États-Unis lui ont donné un visa de 10 ans. Elle est une S.D.F. (sans domicile fixe) des temps modernes. Elle se promène entre deux continents et son Île. La fatigue, la vieillesse et la peur se sont installées tranquillement à son tour.

Pour ma part, une meilleure vie sans doute, 25 ans après, j'apprends toujours. Après avoir élevé deux beaux enfants métissés de créole et québécois, me voilà sur un banc d'école à essayer d'obtenir un diplôme, parce que l'Île est une ancienne colonie anglaise, alors l'enseignement se fait en anglais. Le français est plus couramment parlé par la majorité des gens, mais... le créole est ma langue natale.

Ce retour aux études, c'est comme un bond dans le passé, j'ai retrouvé mon cœur de jeunesse, mais avec l'âge de ma mère, et cette fois-ci, maman à mon tour. Souvent assise à la table avec ma fille de vingt ans, cette vision me ramène à ma vie dans l'Île. Alors ce rêve d'une meilleure vie c'est un bel apprentissage qu'on vienne d'ici ou d'ailleurs.

Et quand je regarde le paysage du Québec, les quatre saisons, le côté paisible de ce pays et surtout quand je prends une douche et que l'eau coule en abondance, juste pour cela, ça vaut la peine de vivre à l'autre bout du monde.

*Syrlle Ricaud, 2<sup>e</sup> cycle*

*CEA du Chemin-du-Roy (Trois-Rivières), CS du Chemin-du-Roy*

*Enseignante : Chantal Badeaux, Syndicat de l'enseignement des Vieilles-Forges*

---

## 28. Le miracle de ma vie !

Lorsque je suis sortie du ventre de ma mère, le médecin a découvert que j'étais sourde. À l'âge de six mois, j'ai eu mes premiers appareils auditifs. Sans eux, j'entendais seulement à cinquante pour cent.

J'ai commencé à parler à un an. Quand j'ai eu mon deuxième appareil à l'âge de quatre ans, le vent soufflait et les oiseaux chantaient enfin ! La vie était difficile parce que lorsque j'allais en classe, je n'entendais presque pas quand l'enseignante parlait, même avec mon appareil auditif. Je n'avanciais pas rapidement dans mes apprentissages scolaires.

Mon audiologiste a conseillé à ma mère de me faire opérer pour entendre davantage. Il suggérait de m'installer un « Baha ». C'est une prothèse auditive à ancrage osseux. C'est à l'âge de huit ans que j'ai eu mon premier « Baha ». Ma mère avait peur de l'opération, mais grâce à celle-ci, je peux avancer plus vite dans mes études. J'ai eu trois opérations : une pour poser un bout du pilier interne et la deuxième pour mettre le pilier externe. Lors de la troisième intervention, ma plaie s'est infectée. Ma mère s'occupait de changer mon pansement autour de ma tête.

Je suis allée dans une école spécialisée pour des élèves en difficulté d'apprentissage. De 15 ans à 18 ans, je me suis fait des amis, mais d'autres élèves me traitaient de « radio » à cause de mon « Baha ». Le jour de l'Halloween, je me suis déguisée en « radio » à l'école. Le lendemain, tout le monde a arrêté de m'appeler ainsi.

Grâce à cette école, j'ai pu faire deux stages. L'un d'eux était à la pharmacie Brunet. Après mon stage, ils m'ont engagée pour deux ans. Mon deuxième stage était dans une garderie pour animaux. J'ai travaillé seulement une journée après mon stage. Aussi, j'ai travaillé dans une cantine. J'étais cuisinière. Je n'aimais pas cela parce que je n'entendais rien pour les commandes. Maintenant, je travaille pour la pharmacie Jean Coutu. Je suis commis de plancher et caissière. J'aime mon emploi. Je suis là depuis un an. J'ai recommencé l'école. Je suis en secondaire un en mathématiques et en présecondaire en français.

Je vis avec mon conjoint dans son immeuble. J'ai mon permis de conduire et ma voiture. J'ai aussi un travail que j'aime. Je suis à l'école et maintenant, j'entends à quatre-vingts pour cent. Mon conjoint et moi, on voudrait des enfants dans un an ou deux.

J'ai appris à ne pas me laisser intimider et je suis capable d'aller loin malgré mon handicap. Ce n'est pas cela qui va m'empêcher de vivre et d'aller de l'avant! Je fais ce que j'aime dans la vie et j'apprends à vivre chaque jour avec mon appareil auditif. Parfois, je me demande qui je serais sans mon appareil auditif.

*Marie-Pier Gendron Jeffrey, Présecondaire  
CEA Monseigneur-Côté (Victoriaville), CS des Bois-Francs  
Enseignante : Nadia Bédard, Syndicat de l'enseignement des Bois-Francs*

---

## 29. Une curiosité dangereuse...

Ma mère m'a dit un jour : « Il y a des choses mystérieuses dans le monde que l'homme ne comprendra jamais et d'autres que l'on commence tout juste à comprendre. » J'étais encore jeune certes, mais déjà je voulais tout savoir, tout comprendre les mystères de la nature. Et comme toute bonne mère, en particulier la mienne, ma soif de savoir n'échappa pas à son œil, elle s'inquiétait déjà de jusqu'où ma curiosité pourrait me porter.

Puisque je vivais dans une réserve indienne à Bécancour, les légendes et les mythes n'y manquaient pas. Je courais les mythes et légendes du coin pour y jeter un œil par moi-même et essayer de mieux les comprendre. L'une après l'autre, j'essayais de trouver des réponses aux questions,

pendant que ma mère tentait de me faire peur pour que j'arrête mes expéditions souvent nocturnes. Jusqu'à ce jour, elle ne faisait qu'attiser ma curiosité, puisque j'y voyais une nouvelle occasion.

Un jour, ma mère, mon grand frère et moi marchions dans les bois non loin de chez nous; nous parlions paisiblement jusqu'à ce que l'on tombe sur une mare de sang. Ma mère perturbée, mon frère et moi curieux, nous décidâmes de suivre les pistes et nous trouvâmes encore plus... Os, sang, odeur et marques sur les arbres environnants, ma mère décida que c'en était trop! Au retour à la maison, je lui demandai ce que cela pouvait être, la réponse me sidéra... Elle susurra: «J'ai entendu deux étranges personnages parler d'une malédiction nommée «l'Ours Blanc». On raconte que l'ours blanc apparaît dans un village pour y faire régner la peur.»

Quelques jours plus tard, ma mère m'annonce qu'elle doit partir à l'extérieur pour trois jours puisque son travail l'exigeait. En temps normal, je n'aimais pas lorsqu'elle s'absentait, mais, pour cette fois, j'y voyais une chance pour laisser libre cours à ma curiosité. Je planifiais déjà mes rations de vivres puisque j'avais en tête de passer mes nuits à la belle étoile dans la forêt, je me préparai en conséquence. J'ai évidemment dû cacher mon jeu aux gens autour de moi, mais j'ai tout de même averti mon grand frère qui était clairement en désaccord.

Le matin de son départ, j'attendis que mon frère quitte la maison pour aller voir les traces dans les bois et tenter d'en savoir plus. L'odeur qui y régnait était encore plus infecte que les jours d'avant, la carcasse était pratiquement désintégrée à un point tel que je ne pouvais savoir si c'était celle d'un animal ou d'un humain! On n'y voyait que des os, peu de chair et des insectes qui s'en délectaient visiblement. Sans plus tarder, je continuai ma route à travers les pistes que le colosse avait laissées derrière lui. Les heures s'écoulaient, sans que j'aie l'impression d'avancer, pourtant je persistais à croire que j'étais près du but.

À mon grand étonnement, j'aperçus deux étrangers. Je ne sais pas s'ils essayaient de suivre ou de détruire les pistes, mais je décidai de rester dans l'ombre... Qui sait ce que je pourrais découvrir en leur présence? Avaient-ils un lien avec les conteurs mystérieux dont ma mère m'avait parlé quelques jours plus tôt? Moi qui croyais en avoir assez avec l'histoire de «l'Ours Blanc», me voilà qui dois maintenant élucider qui sont ces deux-là. D'où venaient-ils? Étaient-ils bons ou mauvais? Étaient-ils à la recherche de la cause ou étaient-ils la cause...? Bien des énigmes à découvrir pour une personne...

Mes bagages se faisaient lourds, alors je pris du recul pour passer la nuit sans risquer de me faire prendre par ces deux types. Bien préparé avec ma

couverture, je me couchai et m'endormis assez rapidement, puisque ma journée fut épuisante.

Soudainement, un bruit me tira hors de mon sommeil. Encore chancelant, mais aux aguets, je scrutai les alentours, mes yeux n'y voyaient rien, mais j'avais le pressentiment de ne pas être seul. Je fis la sourde oreille et me recouchai en essayant de me convaincre que c'était mon imagination. Mais le lendemain, à mon réveil, je découvris de nouvelles pistes encore fraîches près d'où je dormais, alors je me levai, mangeai peu et rangeai rapidement mes bagages pour aller voir ce que je pourrais apprendre des nouvelles pistes.

Les pistes ne me donnaient aucune difficulté, seulement je ne pensais pas tomber sur une telle image... Un ours gigantesque, qui tenait deux humains mâles adultes! L'ours était tout blanc, je n'en croyais pas mes yeux. Environ 6 mètres de haut sur ses pattes arrière, il en tenait un par le cou et l'autre par le bras, simultanément. Son pelage blanc était taché de sang et ses yeux, un regard fixe et enragé, me perçaient, on aurait dit qu'il était en transe... Je pris mes jambes à mon cou et pris la fuite. En regardant derrière, je vis qu'il n'y avait plus rien, ils avaient tous disparu... sans bruit, ni traces... Je me rendis tout de même jusqu'à chez moi sans m'arrêter.

Pour des jours de marche, je courus la distance en seulement trois heures! De retour chez moi, je rangeai mes bagages puis partis vers le village. Curieusement, les villageois ne semblaient pas au courant, comme si un sort qui les avait terrorisés pendant tout ce temps avait cessé de les accabler. Les habitants vivaient comme avant, tranquilles et paisibles, juste à temps pour le retour de ma mère.

À son arrivée, je fis comme si rien ne s'était passé et, tous les soirs, je restais tranquille, je jouais avec des amis, et encore une fois cela ne lui échappa nullement. Ma mère finit par me demander pourquoi j'étais si calme... Je lui répondis simplement: « La curiosité peut tuer! » Sa réaction ne fut qu'un simple petit sourire en coin, comme si, pour elle, je venais de comprendre ce qu'elle s'efforçait de m'enseigner depuis si longtemps!

Mais une question reste sans réponse, une énigme reste inconnue... Que voulait vraiment signifier son sourire en coin?!

*Jimmy Charlie, 2<sup>e</sup> cycle  
CEA Laure-Conan (Chicoutimi), CS des Rives-du-Saguenay  
Enseignante: Lise Maltais, Syndicat de l'enseignement du Saguenay*

## 30. Ma meilleure affaire

Des images et des souvenirs viennent à mon imagination comme un film muet en noir et blanc. Quelle serait la plus belle histoire de ma vie? Choisir un bon souvenir parmi d'autres, ce serait comme prendre un seul bijou dans un coffre plein de trésors!

Ma plus belle histoire, en ce moment, est encore en train de s'écrire.

Ça fait 15 ans que j'ai vendu ma première voiture. Une belle Chevrolet Malibu 1976 rouge. Un classique! L'achat et la vente de voitures, c'était mon travail. Le client habitait dans une petite ville, pas loin de chez moi. Trois jours après les négociations, je devais le retrouver pour signer le contrat. Je suis allé chez lui, mais je n'arrivais pas à trouver l'adresse. Soudain, j'ai vu une belle fille, sage et sérieuse, qui peignait sa maison. La plus belle fille au monde! Elle faisait de la peinture, comme une patineuse sur la glace, avec une beauté et une grâce incomparables. Tout de suite, je lui ai demandé si elle connaissait la personne que je cherchais: un monsieur qui devrait habiter dans la même rue. Mon client était son voisin. Bien sûr, je ne pouvais pas rater l'occasion de me faire présenter. L'opération séduction venait de commencer.

Sans le savoir, j'allais faire la meilleure affaire de ma vie.

Cette affaire était la plus longue de toutes les autres. Le contrat à signer contenait toujours des «erreurs» ou des clauses manquantes. Chaque semaine, je trouvais une bonne raison pour aller revoir le client qui profitait de l'attention du vendeur le plus gentil.

« Est-ce que vous voulez que je vous aide à balancer les pneus? »

« Oui, bien sûr! Merci! », me répondait-il en souriant.

« Et la radio, est-ce que la radio vous plaît? »

« Eeeuh... Oui, plus ou moins. Pourquoi? »

« J'ai une radio presque neuve chez moi. Je peux vous l'amener, si vous voulez. »

« Oh, merci. Oui, c'est excellent. Merci beaucoup! », répondait-il les yeux grands ouverts. Je sortais trop vite de chez lui pour acheter une radio de qualité minimale... et des bonbons de chocolat de qualité maximale.

Chaque fois que j'arrivais chez le client, toute sa famille m'accueillait bien. Mais, il y avait un problème quand même. Ses filles s'étaient mises à sourire trop et trop souvent...

Oh, pas ça, mon Dieu!

« Mon ami, ça me fait plaisir de te présenter ma fille aînée Maria », m'a dit un jour mon bon client.

Oh, pas ça, mon Dieu!

Une fille, très jeune, me fixait des yeux en souriant: bien habillée, avec des souliers à talons hauts, un peu trop grands pour elle. Dès la cuisine, sa mère observait la scène d'un œil complice. Je devais réagir rapidement! La vraie raison de ma gentillesse excessive se trouvait à trois maisons de distance, avec un pinceau dans la main, et attendait le gentil jeune homme qui lui offrait de belles paroles et de délicieux bonbons de chocolat.

Aujourd'hui, assez honteux, je me souviens du moment où, quelques semaines plus tard, j'étais en train d'embrasser la plus belle fille au monde, quand derrière elle, mais devant moi, est passée lentement une belle Chevrolet Malibu rouge et quatre regards se sont cloués sur moi.

Quant à la fille – la plus belle au monde, bien sûr – 15 ans plus tard, elle continue à repeindre notre maison chaque Noël, avec les mêmes beauté et grâce, comme au premier jour où je l'ai vue.

En ce qui concerne la Malibu, quelques mois plus tard, mon client l'a vendue.

*Lenyn de Jesus Rodriguez Pena, Francisation  
Centre Camille Laurin (Longueuil), CS Marie-Victorin  
Enseignante: Diana Martcheva, Syndicat de Champlain*

---

## 31. L'histoire incroyable de Mary

New York, c'est tellement plus beau passé 22 heures ! Avec toutes ces lumières et ces jeunes qui s'agitent pour montrer à la nuit qu'elle ne sert pas qu'à porter conseil. C'est le panorama parfait à observer pendant une conversation téléphonique avec son nouvel amoureux. Ses yeux fixés sur la vue imprenable qu'offre le 25<sup>e</sup> étage, Mary échange quelques « Bonne nuit, mon amour » ainsi que des « Non, toi tu raccroches ! » avec Vincent. Cela fait près d'une heure et trente minutes qu'ils discutent de tout et de rien. L'atmosphère est sereine lorsqu'elle parle avec Vincent. L'air est pur comme à la campagne et une fine odeur de lavande lui perce toujours le nez. Son rythme cardiaque accélère et ses mains deviennent moites. Son timbre de voix baisse d'un ton et elle radote comme si elle avait bu un verre de trop. Elle s'imagine que c'est vraiment cela être amoureuse...

Ils se sont rencontrés à la boîte de nuit où Mary travaille, il y a un mois. Depuis, elle est sur un nuage. Un beau gros nuage blanc et doux. Elle sort d'une relation qui s'est plutôt mal terminée. Lui, après avoir fréquenté les différents centres correctionnels et prisons du comté pour plusieurs délits, il s'est résigné à suivre une thérapie intense sur sa consommation de drogues. Il se dit maintenant « clean » depuis plus de cinq mois. Des belles paroles comme : « Ne t'en fais pas, ma belle, je n'ai plus envie de ces conneries, tous ces vols, toute cette violence... Parce que je t'aime » ont su convaincre Mary que même le pire bandit de l'univers a le droit à l'erreur.

Leur conversation terminée, ils se laissent avec un « Je t'aime ! » convaincant. Mary abandonne le spectacle new-yorkais devant elle et tourne les talons d'un demi-tour. Juste au moment où elle pose son appareil sur la table du salon, en ayant bien pris soin de clore l'échange, les lumières de son appartement s'éclipsent. Par la fenêtre, le panorama étincelant de la grosse pomme qui donne tant d'inspiration à Mary s'estompe peu à peu. D'un air perplexe, elle regarde la vie quitter New York au loin, une ampoule à la fois.

L'ambiance décontractée que Mary avait réussi à libérer chez elle est devenue lourde et inquiétante. L'air pur se pollue de silence et d'insécurité, et Mary n'arrive plus à détecter les petits effluves réconfortants qui lui caressaient les narines. La fatigue et l'ennui gagnent du terrain. Elle ne se sent pas au meilleur d'elle. N'ayant aucune source de courant, Mary décide de se reposer. Elle se couche dans son grand lit, regarde l'espace libre à sa gauche et soupire : « Bonne nuit, Vincent... J'aimerais que tu sois ici. » Elle ferme les yeux et quitte le monde, les poings serrés.

Le premier coup était trop faible pour éveiller un chien, même le plus attentif. Le deuxième et le troisième, par contre, viennent prendre Mary par les tripes. Assise dans son lit, la couverture remontée jusqu'à la poitrine, elle analyse chaque son, chaque seconde. Elle n'arrive pas à en croire ses oreilles. Après avoir respiré longuement, elle en vient à la conclusion que quelqu'un est rentré dans son chez-elle, au beau milieu de la nuit. Les pas se rapprochent de sa chambre. La peur vient s'emparer du cerveau de la jeune femme. Dans la panique, elle se réfugie en dessous de son lit, cellulaire à la main, cherchant un moyen de sauver sa peau.

La porte s'ouvre tranquillement en faisant crier ses pentures. Ce son agressant fait grimacer Mary, laissant un frisson le long de sa colonne vertébrale, du cou jusqu'aux fesses.

L'individu fait intrusion dans la chambre encore non éclairée. Mary cesse de respirer. Elle ferme les yeux et s'imagine Vincent. Malgré la situation, elle ne peut s'empêcher de sourire. Cela lui donne du courage.

Mary se concentre sur chaque bruit. Elle suit son envahisseur de l'oreille. Elle peut très bien s'imaginer les moindres mouvements qu'il commet. Pour se consoler, elle se dit qu'il ne cherche qu'un truc...

Au moment où elle n'en avait vraiment pas besoin, son cellulaire retentit. Son cœur se crispe à la grosseur d'un dé à jouer, et une dose d'adrénaline lui transperce la cervelle. Sa respiration devient bruyante et inégale. Son corps se recroqueville machinalement pour prendre le moins d'espace possible. Elle entre dans une sorte de transe. Une bulle où les images sont floues et les sons imperceptibles.

Mary examine son cellulaire. C'est Vincent, mais elle n'ose pas répondre. Elle aimerait tant décrocher et implorer son aide. Elle aimerait lui parler des heures au téléphone en espionnant sa métropole flamboyante du haut de sa fenêtre. Elle aimerait qu'il lui susurre à l'oreille d'autres belles paroles enjouées. Elle aimerait tant lui dire qu'elle l'aime. Qu'il est l'amour de sa vie... Mais pour sa sécurité, elle reste figée là, comme une statue de marbre.

À l'instant où elle perçoit : « Ah ! tu es là », une main se pose sur son poignet. Dans un élan de fureur, elle s'arrache de son agresseur, se lève brusquement, agrippe son assaillant et le fait basculer jusqu'au salon. L'homme se débat en criant : « Arrête ! Arrête ! » Elle n'arrête pas. En fait, elle n'entend rien et ne voit rien. C'est comme un pilote automatique de survie. Un sixième sens qui

contrôle corps et esprit dans lequel le sujet n'est qu'un pantin inconscient. Bref, elle est sur sa lancée. Sa bulle s'épaissit et sa fureur augmente. Dans un élan de rage, Mary plaque son adversaire comme un joueur vedette neutralise le quart-arrière. L'impact est fatal. L'homme recule en titubant, trébuché, et entame une descente du 25<sup>e</sup> étage par la fenêtre.

Paniquée, Mary revient à elle et observe, dans l'éclat de vitre, Vincent, l'amour de sa vie, cellulaire à la main, tomber dans un vide infini.

*Mathieu Mercier, 2<sup>e</sup> cycle  
CEA L'Escale (Thetford Mines), CS des Appalaches  
Enseignante : Karine Deslouchamps, Syndicat de l'enseignement de l'Amiante*

---

## 32. À chacun son combat

**R.I.P.  
Jocelyne Champagne  
14/07/1953 au 26/03/2013**

Tous, nous avons débuté un combat un jour ou l'autre, certains sont terminés, d'autres font toujours rage en nous, mais nous allons y arriver, car il suffit juste d'y croire.

Dans la vie de tous les jours, l'humain est confronté à diverses situations que nous pouvons appeler combat. Que ce soit un combat contre la maladie, contre une autre personne ou contre les démons et éléments personnels qui nous hantent, nous y faisons tous face un jour ou l'autre. Nous ne savons jamais ce que demain nous réserve, mais si un tel combat se présente, serions-nous capables d'y faire face correctement? Je ne vais pas vous parler ici de combat physique, mais d'un combat contre la maladie qui m'a beaucoup inspiré et qui m'a donné la force de combattre tous mes tourments et les événements en général.

Mon modèle qui m'a inspiré et donné la force de combattre la plupart de mes peines et les démons qui m'ont et qui m'envahissent encore en ce jour est ma mère. Elle m'a toujours dit qu'il n'y a rien d'impossible dans la vie tant que tu crois en toi et que tu as la détermination et la force pour y arriver. Aucun obstacle n'est insurmontable et à chaque événement il y a une solution, il suffit juste de la trouver.

Avec ses quelques mots et toutes les épreuves qu'elle a pu traverser, j'en suis venu à la conclusion que c'est vrai et elle est devenue ma source d'inspiration et c'est aussi elle qui m'a transmis cette force que j'ai aujourd'hui. Je vais lui être éternellement reconnaissant pour ce qu'elle m'a appris, mais encore plus pour le courage dont elle a fait preuve dans sa vie, et ce, jusqu'à son dernier souffle le 23 mars 2013.

Elle est née à Montréal le 7 juillet 1953 et autant que je sache, elle a toujours voué une très grande passion pour la danse. Elle s'est toujours donnée pour sa passion et pour son art, et ce, jusqu'en 1978 où un tragique accident a changé sa vie à tout jamais. À la suite d'un accident de voiture, elle a fait un AVC qui l'a paralysée du côté gauche en entier, et ce, à quelques jours avant d'ouvrir son école de danse, son rêve s'est éteint.

Les médecins lui ont dit à son réveil du coma qu'elle ne remarcherait plus jamais et ce qui en était de son état de santé. Mais ils ne la connaissaient pas. Ma mère a toujours eu une volonté et une détermination de béton. Quand on lui dit jamais plus, elle fait tout ce qu'elle peut pour prouver le contraire.

Cette partie, elle l'a démontrée avec brio quand elle a demandé à faire des exercices de physiothérapie et étant professeure de danse dans l'âme, elle a fait de grands progrès rapidement. Je ne compte plus les fois où je l'ai vue se lever de son fauteuil roulant pour se tenir debout pour sa tasse de thé ou pour faire quelques pas dans la maison à l'aide d'une canne, mais ce n'est rien face à ce jour de décembre 1999. Le 23 décembre 1999, pour mes 18 ans, ma mère m'a amené à son bar préféré et pour la première fois, j'ai vu ma mère danser, j'ai vu de merveilleuses choses dans la vie, mais pas aussi merveilleuse que cette danse. Ceci reste le plus beau cadeau de sa part et jamais je ne l'oublierai.

Ma mère a toujours eu cette force et elle me l'a transmise et c'est ce qui fait que je suis capable et que je vais toujours affronter mes tourments et mes démons. Maintenant, mon combat consiste à persister dans la douleur, ma vie et de rester fort malgré les larmes qui m'habitent. Ma mère est peut-être décédée, mais elle vit en moi à chaque jour, car je dois affronter mes tourments quotidiens avec force et pour moi cette force se nomme Jocelyne.

Continue maman d'être mon inspiration et mon courage, car aujourd'hui, j'en ai plus que besoin pour surmonter cette douloureuse perte.

En conclusion, je vous dis cette phrase de ma mère: « Ne baisse jamais les bras dans la vie, car même si la montagne semble énorme en ce moment, mais elle est petite comparée aux pas que tu vas franchir tout au long de ta vie. »

Repose en paix maman, je t'aime et merci pour tout ce que tu m'as appris et pour être qui tu es. À un de ces jours et d'ici là, continue de veiller sur moi.

*Francis Champagne Lachance, 1<sup>er</sup> cycle  
Centre La Macaza (La Macaza), CS Pierre-Neveu  
Enseignante : Nicole Rouleau, Syndicat du personnel de l'enseignement des  
Hautes-Rivières*

---

### 33. Voir la vie autrement

Quand on vient au monde, on ne choisit rien. La vie est un grand livre qui contient des chapitres faciles et d'autres plus pénibles. Chacun a sa propre histoire à créer, son destin à affronter.

C'est comme cette jeune fille à qui ses parents ont donné la vie sans qu'elle l'ait choisi. À sa naissance, elle s'est précipitée dans le temps, se montrant le bout du nez deux mois avant la date de son arrivée.

Ses parents l'ont abandonnée, ce qui l'a mise à lourde épreuve. Elle se retrouvait seule, petit personnage, et devait donc faire seule son voyage.

Trop jeune pour comprendre, de maison en maison elle allait, en tirant à chaque fois une meilleure leçon. Elle remplissait ses valises d'espoir et de souvenirs qui pouvaient lui redonner courage dans les orages...

Parfois, ses bagages étaient bien remplis et lourds à porter, mais elle avait des épaules fortes pour les supporter.

Elle voulait vivre sa jeunesse sans faiblesses. Être une petite fille au chemin plus léger. C'était impossible d'effacer son passé; elle devait continuer sans lâcher. C'est si facile de tout laisser tomber, mais plus difficile de combattre les poings levés.

Cette fillette se promenait sur les routes sans penser au danger, en ne se souciant pas de tout ce qui pourrait se passer. Parfois, les gens qu'elle rencontrait tombaient comme les feuilles en automne, mais finissaient par se remonter.

D'autres ne croyaient plus au mot « espoir ». Ils ne semblaient avoir que des idées noires. Mais elle ne pouvait rien changer, seulement espérer.

Cette jeune fille savait que sa vie serait une grande aventure où il pourrait y avoir des mésaventures... D'autres la jugeaient et la critiquaient. Mais elle n'a jamais voulu abandonner. La vie peut être sans pitié quand on prend souvent le mauvais sentier!

Parfois, elle était effrayée, son chemin devenait enténébré et elle le voyait comme un monstre dont elle devait se sauver.

Mais il y avait toujours un mince filet de lumière, ce qui lui permettait parfois de voir plus clair...

À l'adolescence, dans toute son innocence, cette jeune fille tentait de trouver son chemin en suivant son destin...

Quand les moments étaient trop torturants, elle essayait d'appeler ses parents. Mais personne ne répondait à l'appel. Au plus profond de son cœur, elle gardait l'espoir qu'ils seraient toujours avec elle.

Parfois, elle se rebellait, mais savait ce qui comptait. Elle pouvait combattre facilement; toutefois, il lui arrivait de perdre injustement...

Ses histoires de romance, elle les attendait avec espérance. C'était parfois très dur, comme une brûlure, une déchirure. Mais rien ne pressait, elle savait qu'un jour l'amour viendrait. Attendre était tout ce qu'il fallait...

À ses 18 ans, elle devait continuer, commencer un autre chapitre. Laisser derrière elle ceux qui l'avaient aidée pour pouvoir conquérir sa liberté.

Le temps était venu de passer à la responsabilité. D'elle-même, elle devait apprendre à voler.

Ses bagages étaient égratignés de toutes ses aventures. Mais elle espérait que les prochains qu'elle acquerrait seraient de meilleur augure.

Elle s'accrocha au lendemain, mais n'oublierait jamais hier puisque son chemin, elle en était fière.

Elle devait penser à son avenir avec le sourire.

Car la vie, c'est comme une mélodie où on construit chaque note, chaque son. On fait sa propre chanson.

Que votre vie soit remplie d'obstacles que vous ne savez plus comment combattre, que vous soyez atteint d'une grave maladie, que vous soyez assailli de problèmes qui éclatent, rappelez-vous ceci : nous pouvons tous être de fiers combattants et ne pas baisser les bras devant les obstacles qui nous semblent trop grands.

La vie nous a été donnée, il n'en tient qu'à nous de croire en notre destinée.

Ne jamais abandonner.

*Amélie Nolet-Dufresne, 2<sup>e</sup> cycle  
CEA Marius-Ouellet (Disraeli), CS des Appalaches  
Enseignante : Nathalie Fecteau, Syndicat de l'enseignement de l'Amiante*

---

## 34. La journée d'un schizophrène

Je regarde au télescope et je vois le pays de ma tendre aimée : des galaxies petites comme des escargots qui se déplacent autour d'une supergéante blanche. Cette étoile gargantuesque éclaire son ciel d'une nuit bleutée et réchauffe ses environs loin du zéro absolu. J'aimerais la rejoindre, mais si je pars, je ne pourrai jamais revenir, car la terre ne sera plus. Je me rends aux portes de la galaxie voisine. Ils nous observent, mais ne nous voient pas, car nous ne sommes même pas nés. Nous n'avons pas encore inventé le feu et la parole. Je touche le fond de l'espace ; ce fini infini de la période sombre et derrière ce mur reste un mystère. Et je me suis réveillé.

Je me lève le matin en me disant : « Ah ! Maudit que j'étais bien. » Mon voisin cogne à ma porte et me dit : « As-tu 0,50 \$ à me prêter ? » Je lui dis : « À une seule condition, je veux que tu te prosternes devant moi. » « Quoi ! Jamais je ne ferai ça. » Il entre dans ma chambre et s'assoit sur mon oreiller en me racontant : « J'ai acheté un poêle parce que j'étais tanné de manger de la viande crue. » J'ai dit : « Enlève ton cul sale de sur mon lit. » Il me répond : « Je n'ai pas de microbes. » Je l'attrape par le collet et l'expulse en jurant des gros mots.

Je sors dehors. Je vois deux gars traverser la rue en courant, les bras en l'air. L'autre bord de la rue, un jeune et un vieux se regardent avec des yeux de fusil et commencent à se tabasser la caboche. Plus loin, une personne se met à genoux devant quelqu'un.

J'arrive au club des handicapés, c'est un genre de soupe populaire. Il y a 35 personnes qui mangent et se servent à la file. Le repas ressemble à de la boue. Le jeune cuisinier se masque le nez et la bouche avec son gilet et nous dit avec ses yeux rieurs: «Eurk! Bon appétit!» Le premier dans la file dit: «Vous nous traitez comme des chiens.» Le deuxième dit: «Même les chiens mangent mieux que ça.» Le prématuré arrive à son tour au comptoir: «La cuisinière est absente.» Nous voyons de l'effroi dans son visage, et il se met à hurler comme une sirène de pompier. «Que quelqu'un le fasse taire.» L'animateur intervient: «Calme-toi, le pire va passer.» Le grincheux se fait servir à son tour: «J'en veux pas de votre foutaise.» L'intervenant remarque son derrière et s'exclame: «Ha! il a défoncé ses pantalons!» Tout le monde rit et scande: «Mains pleines de pouces!» Le grincheux rebrousse chemin et s'exprime avant de claquer la porte: «Vous ne savez pas que ça sent la merde.» Le bac de vaisselle sale déborde. Le plongeur soulève le bac et échappe la vaisselle. Fâché, il «garroche» une assiette sur le plancher et elle se casse en morceaux. «Tiens, monde de haine!»

Après avoir pris une bouchée de banalité, j'entre à l'église. Il y a 200 personnes avec des gros yeux ronds, étonnées par ce que raconte le prêcheur. Avec son visage méprisant et sa voix rauque, le curé dit: «Vous ne comprenez jamais rien, c'est parce que vous ne savez pas vivre, vous avez rien dans la tête.» Il hausse le ton et rajoute: «Vous allez souffrir toute votre vie, puis moi je suis bien content.» Par une hystérie collective, les gens partent à rire en rebondissant sur leur estomac. Sentant que nous nous moquons de lui, le curé dit d'une vive colère: «Allez vous faire tatouer le derrière... Attendez que je sorte mon calibre 12 à gros sel, je vais vous apprendre la politesse.» Nous nous apercevons qu'il est sérieux en quittant l'autel. Prise de panique, la foule se précipite aux sorties. Les gens se bousculent, certains se font piétiner et nous entendons même des coups de feu en l'air. Une chance que les portes sont larges.

Je fais de l'humour noir parce que j'ai conservé trop longtemps mes déceptions. Quand je suis hors de chez moi, j'ai des hallucinations émotionnelles. J'ai l'impression que les gens sont fâchés par leur boulot. Je vérifie, sur les cinq personnes que je croise dans la rue, un méchant se vide le nez et crache, trois sont indifférents et une jolie femme a de l'amour à répandre. Dans son enfance, mon père a tué son frère accidentellement. Ils jouaient à commando et ils ne savaient pas que le fusil était chargé, donc j'ai hérité de sa souffrance. Quelqu'un qui est malheureux toute sa vie, ce serait de valeur qu'il n'y ait rien après la mort. Sinon, qu'y a-t-il de mal? N'étions-nous pas

déjà rien avant notre conception? Le présent est éternel et existe, même avant le début des temps. Je crois que nous avons une deuxième vie dans nos têtes. Nous sommes limités par notre corps, mais l'imagination est infinie comme l'espace. Le Créateur du ciel et de la terre aime tant le monde qu'il nous donne la chance d'être soi.

*Steeve Aubin, Intégration sociale  
Centre Horizon (Val d'Or), CS de l'Or-et-des-Bois  
Enseignante : Josiane Cossette, Syndicat de l'enseignement de l'Ungava  
et de l'Abitibi-Témiscamingue*

---

## 35. De l'arbre à moi

Qui suis-je? C'est probablement la question que tout le monde se pose un jour ou l'autre. Rares sont ceux qui sont capables de répondre à celle-ci. Parfois, certains trouvent leur réponse assez tôt, d'autres, uniquement rendus vers la fin de leur vie ou ils ne la connaîtront tout simplement jamais. Moi, j'ai eu la chance de l'apprendre dès mon jeune âge. J'aime bien l'idée de comparer mon âme et ma vie à celle d'un arbre, puisque je lui ressemble étrangement.

La racine est ma base, mon fondement. C'est elle ma force, mon point de départ, celle qui, au fil du temps, se renforce et me maintient dans la vie de tous les jours. C'est elle qui m'aide à m'accrocher, qui me tient en équilibre afin que ma vie possède une certaine stabilité.

En remontant un peu plus haut, il y a mon tronc. À l'intérieur, il y a les cercles de la croissance. Pour moi, ils représentent mes années d'émotions. On peut y lire l'amour que j'ai connu, donné et reçu. Il y a aussi la souffrance que j'ai traversée et celle dont je me suis relevée, et il y a aussi le bonheur que j'ai vécu. En regardant sur mon écorce, il y a les traces de chacune des larmes que j'ai pu verser et les traces de chacun de mes sourires. Mais sur mon écorce, on peut surtout y voir ma force de caractère, ma persévérance dans tout ce que j'entreprends et le courage qui m'aide à avancer.

Puis, en longeant mon tronc, il y a mes branches et mes feuilles. Je vous dirais que chacune de mes branches représente tous les chemins que j'ai eu à suivre, qu'ils soient bons ou mauvais. Sur ces chemins, il y a ces options

qui s'offrent à moi et qui ne s'arrêtent jamais, car peu importe les décisions que je prends, tout comme l'arbre, je continue à grandir grâce à tous mes choix. Tandis que mes feuilles, elles, font partie de mon évolution, puisque je me transforme et change au fil des jours et du temps.

Tout comme l'arbre, je vis un cycle qui ressemble vraiment à celui des quatre saisons. L'été, je respire le bonheur, j'aime sentir la chaleur du soleil sur mon visage et profite de chaque journée avec les gens que j'aime. Durant l'automne, je suis plus organisée et je me laisse bercer par le vent qui me porte doucement jusqu'à l'hiver. Pendant cette période, je suis plus solitaire, mon âme hiberne afin de bien reprendre mes forces et de passer en revue l'année qui se termine. Au printemps, je me réveille, je suis plus active et je déborde d'énergie. Mes couleurs reviennent, je suis heureuse de retrouver tout ce qui m'a manqué. J'ai surtout un besoin de sentir la nouveauté et le changement autour de moi.

Alors, pour répondre à la question « Qui suis-je? », j'ai appris à me faire confiance et j'ai surtout appris à me connaître: « Je suis tout simplement... MOI. »

*Samantha Laforge, 2<sup>e</sup> cycle  
Centre Laure-Conan (Chicoutimi), CS des Rives-du-Saguenay  
Enseignante: Lucie Leclerc, Syndicat de l'enseignement du Saguenay*

---

## 36. Ma vie ici et maintenant!

Jeune homme de 20 ans, j'étais un individu malheureux par mon passé. J'ai dû me rendre à l'évidence que je n'avais pas la vie que j'espérais. Mais aujourd'hui, je suis heureux de la vie que je mène à présent.

En tant que personne d'origine mexicaine, le Canada, c'était quelque chose que j'allais découvrir et où j'allais grandir. J'ai été adopté par des personnes inconnues à l'âge de 4 ans. Ces gens que je ne connaissais pas allaient devenir mes parents adoptifs. Ils m'ont accueilli à bras ouverts avec le reste de la parenté. Pour moi, c'était l'inconnu de partir avec eux. Je ne peux pas vous dire comment j'étais face à cet évènement, car tout était nouveau pour un jeune enfant âgé de 4 ans. Par exemple, la belle neige blanche, une nouvelle langue et de nouveaux amis avec qui j'ai grandi. Plus tard, j'ai suivi des

stages pour découvrir le métier que j'aimerais faire. Je me suis trouvé un emploi suite au stage que j'ai suivi dans une entreprise de boucherie. J'ai travaillé pendant 2 ans et demi. La vie continuait...

En 2011, ma vie fut chamboulée par un évènement tragique. Le décès de mon grand-père. Ce choc m'a bouleversé totalement, car j'aimais et j'admirais cet homme. Pour moi c'était fini, la vie n'était plus rien. Je voulais aller le rejoindre tout là-haut. Mais je suis resté fort, car je voulais le faire pour lui et pour moi, et c'est pendant cette année-là, plus précisément à Noël au midi, que j'ai avoué mon homosexualité. Depuis tout jeune, j'étais attiré par les garçons, mais je ne l'avais jamais dit auparavant. Si j'ai avoué cette journée-là, c'est en lien avec le décès de mon grand-père. Je me sentais soulagé en quelque sorte et rempli d'une force qui me venait sûrement de mon grand-père.

Par la suite, j'ai rencontré un garçon. On se fréquentait par Internet pour mieux apprendre à se connaître. Le temps continua à avancer, et c'est au mois de mai qu'on s'est rencontrés en personne. Tout allait bien, jusqu'au moment de le présenter aux parents officiellement. C'est là que les problèmes ont commencé, car ils faisaient tout pour que j'arrête de le voir. Cela continua jour après jour, j'étais tanné qu'ils disent de ne plus le fréquenter. Mais j'étais pris en quelque sorte entre deux mondes. Je ne savais plus quoi faire pour que cela cesse, donc j'ai fait ma première tentative de suicide. Je voulais que ça arrête, je voyais qu'ils ne comprenaient pas que j'étais enfin heureux. Je me suis ramassé à l'hôpital en urgence. J'étais en crise de panique. Je voulais en finir avec ma vie. Heureusement, j'ai rencontré des gens qui sont venus à mon secours pour m'aider et je revins moi-même. Peu de temps après, j'en ai refait une autre, car mes parents continuaient à m'en parler même s'ils venaient presque de me perdre. Je ne savais plus quoi faire pour m'en sortir. J'ai fait trois autres tentatives. La dernière était après une chicane avec ma mère. J'ai pris une arme blanche et me suis transpercé le ventre à 3 reprises. Ma mère m'a vu le faire. Je voulais qu'elle voit que je voulais en finir avec ma vie. Arrivé à l'hôpital, l'équipe d'urgence m'attendait pour s'occuper de moi et m'aider. Ils m'ont monté tout de suite en psychiatrie où ils allèrent soigner mes blessures. Je me sentais soutenu et aussi aidé par le personnel. Je suis resté 1 semaine et demie, et ils m'ont envoyé dans le centre d'aide Donrémy.

Je suis arrivé au Donrémy et j'ai fait un programme de 3 mois et demi pour me remettre sur le droit chemin. Je suis content, car cela m'a fait comprendre qu'une nouvelle vie commençait pour moi. J'ai fait une démarche de retour aux études à l'Escale de Thetford. Aussi, je me suis trouvé un appartement qui allait devenir mon chez-moi. Je commençais à me faire la vie dont je

rêvais. En 2012, j'ai fait mon entrée à l'Escale au mois d'avril. L'école était quelque chose dont j'avais besoin dans ma vie. Aujourd'hui, en 2013, je suis rendu avancé dans mes études. J'ai fait une rencontre d'orientation pour le métier que je voudrais faire, comptable. Jusqu'à maintenant, je réalise la chance d'être en vie en ce moment. Je m'implique beaucoup dans ma communauté auprès des gens. J'ai fait deux conférences sur ma vie, l'une au cégep de Thetford et l'autre à Donrémey. Ces conférences me libèrent de tout ce que j'ai vécu dans mon passé. Maintenant, je m'implique beaucoup et j'apporte quelque chose aux autres. Je fais aussi de la prévention. C'est important pour moi d'en parler afin de réduire le taux de suicide chez les jeunes. Je m'implique et je prends le temps qu'il faut avec ces personnes. Je suis heureux maintenant, peu importe ce qui arrive, j'apprécie la chance que j'ai de vivre.

Voilà comment je suis devenu la personne que je suis. Alors que je pensais être heureux dans le passé, je ne l'étais pas. J'étais celui que tout le monde voulait que je sois, et non celui que moi je voulais être.

*Francisco Lecours, 1<sup>er</sup> cycle  
Centre l'Escale (Thetford Mines), CS des Appalaches  
Enseignante : Hélaine Bédard, Syndicat de l'enseignement de l'Amiante*

---

## 37. La renaissance!!!

Il n'y a personne, je marche vers un nouveau monde. Là où je vais, une lumière m'aveugle. Elle est tellement éblouissante que je n'ai pas le choix, j'avance. Mes mains se mettent à trembler, à chaque pas que je fais, j'ai l'impression de m'enfoncer dans un sable mouvant qui m'emporte. Mais, je n'ai pas le choix, je prends le courage qu'il me reste puis j'avance. Mon cœur palpite de plus en plus fort, mais je me répète que tout sera fini dans pas long, que ce sentiment de non-contrôle, d'impuissance se dissipera par un sentiment de liberté. Soudain, je me suis rappelé ma croisade.

Glaive à la main, une armure créée par les dieux, je suis le chef d'une armée qui croit en moi. Peur de rien, j'ai défendu nos terres avec honneur, j'ai combattu avec des hommes fiers de ce qu'ils sont. C'est pourquoi aujourd'hui, grâce à ces guerriers, j'ai le courage d'affronter mon destin, d'accomplir ma propre prophétie. J'ai quitté mon village natal, puis d'un pas ferme, je suis parti pour me diriger vers mon pire cauchemar, là où les personnages

mythiques prennent vie, là où la violence est la seule source d'énergie pour survivre. Toute ma vie, je me suis préparé pour cette aventure, mais je me suis rendu compte que la préparation ne servait à rien, il fallait que je la vive.

Le chemin est long entre d'où je viens et où je vais. Chaque jour de mon périple, il y a violence, haine, mares de sang. Des bêtes mystérieuses qui veulent ma peau juste parce que je suis différent d'eux. Mes nuits sont courtes, je me cache dans la pénombre sans lumière pour observer les alentours. Les vents soufflent tellement fort qu'on dirait qu'ils me parlent. On aurait dit l'esprit du mal qui me dicte de partir, de faire demi-tour sans jamais revenir. Mais, j'ai trop combattu pour arrêter maintenant, je ne peux retourner dans mon village sans avoir accompli ma prophétie. Alors, je continue, traversant les bois maudits habités par des créatures affamées d'ossements humains, puis des mers à perte de vue qui veulent que je touche le fond sans ne jamais remonter et la dernière et non la moindre, la montagne des âmes perdues.

Rendu au pied de la montagne, il me reste un dernier effort à surmonter. D'un air décidé, j'enjambe roche après roche, j'escalade la montagne avec les dernières forces qu'il me reste. Même les dieux sont contre moi en m'envoyant une pluie torrentielle. Néanmoins, je résiste et je continue. Ma main est arrivée au plus haut niveau. Avec un dernier élan, je m'élançai vers le sol, fatigué. Étendu par terre, je vois une lumière blanche, mes yeux remplis de larmes contemplent cette lueur qui m'aveugle. Je sens mon corps s'éteindre peu à peu. Je me demande si j'ai échoué, si mon destin était de mourir sur cette montagne. Alors, je ferme les yeux.

Quelques secondes plus tard, mes yeux se rouvrent, la lumière blanche m'aveugle encore, mais dans mon esprit, tout est devenu lucide. J'attrape la poignée, puis je fais mon entrée dans ce nouveau monde. Une personne s'approche de moi pour me saluer et me souhaiter la bienvenue à l'école aux adultes. Ma plus belle histoire a été pénible, mais ma plus belle histoire ne fait que commencer.

*Marc Langevin, 2<sup>e</sup> cycle  
CEA du Saint-Maurice (Shawinigan), CS de l'Énergie  
Enseignante : Colette Ferron, Syndicat de l'enseignement de la Mauricie*

---

## 38. Juliana

Voici l'histoire d'Eliana. Elle commence par une belle journée chaleureuse grâce au soleil qui brillait dans toute sa splendeur.

Elle était en Colombie, plus précisément dans la ville de Cucuta Norte de Santander, car elle avait dû quitter Victoriaville, sa terre d'accueil, pour se rendre aux funérailles de son mari, Javier Abril. Il venait d'être assassiné en Colombie pendant son voyage.

Elle se préparait à partir avec ses deux filles – Lina, 5 ans, Juliana, 3 ans – ainsi qu'avec son petit chien qu'elle avait trouvé une nuit où elle se promenait avec ses enfants. Elles l'ont adopté et l'ont appelé « Nuit ».

Tout se déroulait normalement, mais non loin de là, des personnes mal intentionnées planifiaient la journée qui deviendrait la pire de sa vie.

La journée passa vite et la nuit tomba. À 19 h 10, tout était prêt pour partir. Un long chemin les attendait : deux journées de route en voiture. Elle avait le cœur comblé de bonheur, car elle allait voir sa famille après 5 ans d'absence. Vers 20 heures, les bagages étaient enfin dans la voiture. Eliana et ses filles ont pris la route vers 21 heures. Elle ne pensait qu'à son arrivée, ce moment où elle pourrait voir et entendre sa grand-mère pour trouver du réconfort dans le creux de ses bras. Après avoir perdu son mari aussi brutalement, elle avait une grande tristesse dans son cœur. Quelques kilomètres plus loin, les filles se sont endormies. Elle a mis de la musique. Tout était calme. Elle suivait une vieille voiture pour ne pas se sentir seule, car le chemin était isolé et sombre. Elle n'imaginait pas que leurs ravisseurs étaient si proches d'elles...

Soudainement, vers 22 heures, une auto noire apparut et lui barra la route. Deux hommes en sont sortis avec des armes à feu et se sont dirigés vers elles. Son cœur s'est paralysé d'un coup et elle ne pensait plus qu'à ses filles qui dormaient tranquillement. Elle pria Dieu pour ses trésors. Elle supplia les hommes pour qu'ils ne touchent pas aux filles. « Faites ce que vous voulez de moi, mais ne touchez pas à mes filles », suppliait-elle. Mais ils ne l'écoutaient pas et lui ont ordonné de sortir de l'automobile en pointant une arme à feu sur sa tête. « Seulement Dieu peut nous aider », pensa-t-elle. Eliana était contrainte de laisser ses filles seules à la grâce des kidnappeurs. Elle ne pouvait pas regarder en arrière. À ce moment, d'autres complices ont pris la petite Juliana et se sont enfuis avec elle. Eliana ne savait pas ce qui allait se passer avec sa petite. Le temps s'écoula lentement et elle se demandait si

c'était juste un cauchemar. Elle voulait se réveiller, serrer ses filles dans ses bras et ne jamais être séparée d'elles. Elle cria : « Dieu, pourquoi moi ? Pourquoi mes filles ? Qu'est-ce qu'on a fait de mal pour mériter cela ? Si tu existes, aide-nous s'il te plaît ! » À ce moment précis, une force intérieure l'habita, elle sentit Dieu avec elle. Elle ne quittait pas sa voiture des yeux pour que personne ne s'en approche.

Elle pensait que ses deux filles dormaient pendant qu'elle négociait avec les ravisseurs. Ils voulaient de l'argent, ils demandaient une somme exagérée, car ils pensaient qu'au Canada les gens étaient riches et qu'elle avait reçu l'héritage de son mari. Ils ont volé ses effets personnels, l'argent qu'elle avait dans ses poches et son cellulaire.

Vers 23 h 30, sa fille Lina est sortie de la voiture en pleurant, un des kidnappeurs se dirigea vers la petite avec une arme à la main, il cria à la petite afin qu'elle rentre dans l'auto. Eliana supplia pour qu'ils la laissent aller tranquiliser sa fille. Elle supplia tellement qu'ils ont accepté, mais ils l'ont averti de ne pas entrer dans la voiture. Elle courut vers Lina, la serra dans ses bras et lui a susurré à l'oreille : « Je t'aime mon amour, n'aie pas peur, maman est là pour te protéger et tout va bien aller, je te le promets mon bébé. » Elle dit à sa fille de rentrer dans l'auto et de rester avec sa petite sœur, car elle devait encore parler avec les messieurs. Mais une mauvaise nouvelle empira les choses quand Lina dit à sa mère : « Maman, où est Juliana, elle n'est plus là ! » Eliana sentit son cœur s'arrêter et elle a pensé qu'elle allait s'effondrer. « Où est ma fille ? », demanda-t-elle aux ravisseurs. L'un d'eux répondit : « Elle est loin d'ici, elle est notre garantie pour que tu nous donnes l'argent. Tu as 24 heures pour nous le remettre, sinon ta fille en subira les conséquences. » Ils ont averti de ne pas appeler la police et ensuite ils ont pris la fuite.

Elle a couru à la voiture et elle est retournée à Cucuta au poste de police. Ils ont pris connaissance de ce qui s'était passé et ont commencé les recherches tout de suite. Une longue journée commença le 29 décembre... Très longue... Elle n'a pas de nouvelles de sa fille et l'attente devient de plus en plus longue. L'incertitude croît avec le temps. Elle pria Dieu pour sa fille. Elle était convaincue que seule la foi en Dieu pourrait faire un miracle. Le 30 décembre, vers 15 heures, les kidnappeurs ont communiqué avec elle pour la première fois. Ils ont dit que le temps était bientôt écoulé et que la vie de Juliana était entre ses mains. Elle leur a demandé une preuve comme quoi sa fille était bien vivante, mais ils n'ont rien donné.

Le 31 décembre est normalement un jour de fête, une journée fébrile où tout le monde prépare la nouvelle année qui s'en vient, mais Eliana ne savait pas si sa fille serait avec elle pour cette nouvelle année. Les agents de police n'avaient aucun indice pour trouver la petite Juliana. Ils ont publié sa photo dans le journal, mais sans résultat.

Il fallait attendre que les ravisseurs appellent et essayer de trouver des traces. Vers 10 h, ils ont appelé. Ils étaient impatients. Ils voulaient déjà de l'argent avant Noël, pour faire la fête... Ils ont fait cinq appels dans la journée pour faire pression.

Eliana avait suivi les directives des policiers et vers 19 h 30, un appel change les choses : les kidnappeurs ont décidé de libérer sa fille. Ils l'ont abandonnée dans une église. Les policiers se sont précipités sur place et l'ont trouvée en larmes. Elle avait peur, elle voulait seulement voir sa maman tandis que celle-ci attendait avec impatience sans savoir si elle avait été retrouvée et s'ils lui avaient fait du mal. Elle ne cessa de prier Dieu.

Après environ 45 minutes d'attente, le moment tant attendu est arrivé, son cœur était au comble de la joie et, comme dans un rêve, elle aperçut sa fille dans les bras d'une policière. Elle la prit dans ses bras comme la première fois quand elle a vu son petit visage d'ange le jour de sa naissance. Elle était aussi belle que cette journée-là ! Elle la caressa. Mère et fille pleurèrent de joie. Le cauchemar était terminé !

À ce moment, elle voulait seulement prendre l'avion et retourner au Canada ; seulement là, elle se sentirait en sécurité avec ses filles.

Malgré toutes les mauvaises choses qui se sont passées, elle a eu le plus beau cadeau du monde : sa fille était avec elle et personne ne pouvait plus lui faire de mal. La nouvelle année commençait et aussi, pour elles, une nouvelle vie !

Quelques jours plus tard, elles ont pris l'avion. Son fils et ses parents les attendaient à l'aéroport de Montréal au Canada, leur pays d'accueil. « Merci mon Dieu, nous sommes en sécurité maintenant ! »

Eliana a fini par se sentir plus calme, elle était à présent hors de danger et sa famille aussi. Mais son cœur était triste, car rien ne serait plus jamais pareil : les enfants avaient perdu leur père, et elle, l'amour de sa vie ! Maintenant, elle devait se débrouiller seule. Elle savait que ce ne serait pas facile, mais

si elle avait résisté à toutes ces choses, elle pouvait avancer avec confiance dans la vie. Ses enfants seraient sa raison de vivre et aussi sa force pour atteindre ses objectifs dans la vie.

Aujourd'hui, Eliana est à l'école aux adultes, car elle veut réaliser son rêve : être une excellente esthéticienne. Peu importe les obstacles dans la vie, nous pouvons toujours réussir si nous le voulons et surtout si nous avons une raison aussi grande que nos enfants d'y parvenir. Ce sont eux qui nous donnent la force et le courage de continuer malgré tout.

*Eliana Marcela Bravo Mendez, Présecondaire  
CEA Monseigneur-Côté (Victoriaville), CS des Bois-Francis  
Enseignante : Nadia Bédard, Syndicat de l'enseignement des Bois-Francis*

---

## 39. La dame de fer

Courage, force et amour sont les trois valeurs qui t'ont aidée à survivre à cette épreuve. Pour toi, plus rien n'est impossible. Tu as su démontrer ta force, alors que le monde que tu connaissais s'est écroulé. En cette magnifique journée d'été où la mort devait venir te chercher, toi, tu n'as pas voulu, tu t'es dit que ton temps n'était pas venu. Tes deux anges avaient encore besoin de toi.

Ce jour-là, tu as réussi à te dégager de ce monstre métallique des eaux. Ton corps en a souffert, ton sang se mélangeait à l'eau. Tu ne comprenais pas. Les secours sont arrivés. Je me sentais faible et impuissante, mon cœur battait si fort. C'est au moment où tu m'as pris par la main en me disant que ce n'était rien, que tout allait bien aller, que j'ai compris que c'était un mensonge. En fait, c'était le début d'une longue épreuve. Tu as été consciente tout au long de l'événement, du début à la fin, sans perdre une seule minute. Les jours qui ont suivi ce carnage, je les ai passés seule, cachée sous la table de la cuisine à attendre de tes nouvelles. Quand j'ai enfin pu te voir, j'ai eu un choc, cela a été terriblement difficile pour moi de te voir allongée dans ce lit. Mais tout ceci n'était que le commencement d'une saga cauchemardesque.

Tu as su te montrer forte, lorsqu'on t'a dit que tu ne pourrais plus marcher. Têtue comme tu es, tu n'as pas voulu l'entendre. Huit mois plus tard, tu avais réussi. Avec ton courage, tu as pu enfin remarcher. Tu ne peux peut-être plus

courir, mais au moins, tu as gravi un échelon. Tu as aussi dû apprendre à vivre avec les petites lignes rosées qui recouvrent maintenant tes jambes et ton ventre. Je sais que ce n'est toujours pas facile de les voir chaque jour. Tu t'es souvent regardée dans le miroir en te disant que tu étais si belle avant. Ce n'est qu'un mensonge, ce ne sont que des marques qui démontrent ton vécu, ton histoire. Tu n'as pas à avoir honte de les porter. Les gens te regardent peut-être étrangement, mais ils ne savent pas à quel point tu en as bavé dans ta vie. Moi je sais.

Aujourd'hui, malgré les années qui ont avancé, tu continues toujours de te battre contre la douleur que t'a apporté cet accident. Chaque jour, tu te réveilles en souhaitant de ne pas avoir de douleur, mais rares sont ces jours. Des fois, mon cœur cesse de battre quand je te vois te tordre de douleur. J'aimerais tellement pouvoir te libérer de ce mal, mais je n'y peux rien. Tu es incroyable, après toutes les mauvaises nouvelles que la vie t'apporte, tu continues de garder la tête haute.

Déjà sept ans se sont écoulés depuis ce jour. Cela m'a permis de réaliser à quel point la vie est fragile et qu'il faut profiter des moindres moments que nous passons avec les gens que nous aimons. Merci d'être encore là pour moi, ma mère, ma douceur, ma dame de fer.

*Johannie Légaré, 2<sup>e</sup> cycle  
Centre L'Impact (Rivière-Rouge), CS Pierre-Neveu  
Enseignante : Louise Ethier, Syndicat du personnel de l'enseignement  
des Hautes-Rivières*

---

## 40. Essai biographique d'une expérience extraordinaire

### Une offre spéciale

J'ai commencé à travailler à temps plein trop tôt, à l'âge de 15 ans. Une bonne dizaine d'années plus tard, j'ai eu les moyens financiers et l'occasion de démarrer une étude. À l'âge de 40 ans, j'étais actuaire. J'ai toujours considéré mon diplôme comme un bagage, un instrument avec lequel on fait son travail. Dans mon cas, j'étais dans la gestion des finances des petites entreprises.

C'est vrai, j'avais une expertise reconnue et je ne m'en cachais pas. Mais un jour, en 2002, j'ai reçu un appel totalement inattendu :

– On a une position vacante pour la gestion d'une compagnie d'assurance vie en Égypte. Tu es notre candidat préféré pour cette position parce que tu as une excellente réputation. Serais-tu intéressé ?

Après une conversation assez courte, j'ai promis de leur donner une réponse dans 2 jours.

Cet après-midi-là, je me suis rendu à la maison à vélo, comme c'est l'habitude en Hollande. J'avais un sentiment ambivalent : oui, j'avais déjà changé de boulot avant et oui, j'avais déjà voyagé pour mon travail dans des pays différents. Mais je n'avais jamais vécu plus longtemps que quelques semaines à l'étranger et je ne connaissais pas du tout le monde arabe. La vie là-bas pourrait être dangereuse pour mes deux enfants adolescents. Ils avaient leur école et leurs amis ici. Ma femme québécoise aimait aussi sa vie en Hollande. De plus, nous venions d'acheter notre nouvelle maison et nous étions très contents.

Pendant la demi-heure que j'ai roulé à vélo, j'ai réalisé que l'offre n'était pas pour moi. Je n'étais pas assez doué pour gérer une compagnie d'assurances et ma famille ne serait certainement pas contente. Alors *basta* !

### La surprise !

– Écoute Chou ce qui m'est arrivé cet après-midi.

J'ai raconté à ma femme l'histoire de l'appel. Denise était ravie !

– Wow, fantastique ! Penses-tu que tu peux faire le job ?

– Ben, il faut d'abord que je me renseigne sur la compagnie, lui ai-je répondu, surpris.

– Veux-tu le faire ?

– Ben, j'ai toujours voulu plus que la finance.

– Alors, si tu le veux et tu es capable, c'est une bonne idée !

J'étais bouleversé. Je n'avais jamais pensé avoir marié une femme si opportuniste et décidée.

Le lendemain, mon fils de 15 ans me disait lui aussi que c'était une bonne idée pour nous.

Deux semaines plus tard, j'avais atterri en Égypte et j'étais dans une voiture en route pour le centre du Caire. Les mosquées, les chariots tirés par les ânes, la chaleur, des femmes en niqab, les petits autobus bruyants remplis de monde papotant fortement; ça faisait différent.

Après une réception chaleureuse, j'ai commencé mes entrevues au bureau. Le soir, j'apportais des rapports financiers à l'hôtel où je sortais avec des gestionnaires pour discuter de leur département et connaître leurs opinions sur le marché de l'assurance vie.

C'était d'une importance capitale que la compagnie ait un bon potentiel pour les actionnaires, ses clients et son personnel. Peu à peu, j'ai commencé à voir ce potentiel.

Un mois plus tard, je suis revenu en Égypte avec ma famille. C'était le mois d'août et la chaleur était torride.

Pendant que je rencontrais encore des collègues, Denise visitait les différentes régions du Caire, les écoles, les maisons, les communautés internationales ou hollandaises.

Après deux autres visites, à la fin de 2002, j'ai signé le contrat. Avec un peu de remords, nous avons vendu notre maison aux Pays-Bas et nous avons participé à de belles fêtes d'adieu. Finalement, nous avons déménagé.

## **Vivre en Égypte**

Vivre en Égypte s'est avéré un grand changement pour nous. Mais nous avons été chanceux: nous avons bien choisi l'école et la maison avec l'aide des Égyptiens. Rapidement, nous nous sommes fait des amis avec qui nous pouvions bavarder et faire de belles activités.

Le travail était dur et long. J'ai eu un début difficile: durant le premier mois, nous avons eu une grande quantité d'employés qui donnaient leur démission. Il y avait des tensions, des mises à la porte et même une vraie grève, un matin! Quelquefois, je n'étais pas capable de comprendre la culture ou la langue arabe. Je faisais des fautes. Les Égyptiens sont tellement émotionnels: le changement de directeur n'avait pas été apprécié par une partie du personnel.

Heureusement, chaque semaine a une fin de semaine qui commence le vendredi en Égypte. La plupart des fins de semaine étaient sans obligation d'affaires et cela signifiait la détente pour moi ; nous pouvions lire ou nager, mais aussi conduire à travers le désert avec d'autres familles ou chanter les « Beach Boys » dans une chorale. Mon fils était guitariste dans un groupe et ma fille avait toujours des amies pour s'amuser.

Toutefois, dans mes temps libres, je n'arrêtais pas de réfléchir : « Comment notre compagnie ici peut réussir? », « Qu'est-ce que je peux faire de mieux? », de grandes questions que je ne pouvais pas résoudre avec mon expertise technique et financière ; c'est à ce moment de ma vie que j'ai réalisé que j'étais probablement plus un technicien qu'un gestionnaire...

Une autre difficulté capitale était qu'en Égypte, à cette époque, il existait une croyance populaire qui disait que Dieu prend soin de ta famille quand tu meurs. Par conséquent, l'achat d'une assurance vie qui paye un montant après un décès était plus ou moins un manque de confiance en Dieu.

Heureusement, j'ai toujours été un homme optimiste qui croit au soleil après la pluie ! J'avais beaucoup de collègues loyaux et intelligents et ils travaillaient fort.

J'ai commencé à visiter tous les bureaux des ventes dans le pays. De Charm el-Cheikh dans l'est à Alexandrie sur le bord de la Méditerranée, de Damiette à Assouan dans le sud. J'écoutais mes collègues pour découvrir nos forces et nos points faibles. Le soir, au souper, dans les journaux, ou n'importe où, du moment que j'en avais l'occasion, j'argumentais inlassablement que c'était une responsabilité pour chaque famille égyptienne d'avoir une assurance vie. J'ai répété ce discours à un point tel que quand mes collègues m'entendaient, ils disaient : « *here he goes again...* »

Après quelques mois, notre compagnie a commencé à fêter de petits succès avec de nouveaux produits. Il y avait une croissance très visible chaque mois. Puis, après deux ans de grands efforts, la compagnie est passée de la 11<sup>e</sup> à la 3<sup>e</sup> position sur le palmarès des compagnies d'assurance vie en Égypte. Finalement, en 2005, notre compagnie a été élue « la meilleure compagnie d'assurance vie du Proche-Orient ».

Quel succès !

Pourtant, tout n'allait pas si bien. Le dynamisme de la vie en affaires commençait à m'empêcher de dormir. Les actionnaires me forçaient à faire des changements de gestion qui ne me représentaient plus. Mes propositions pour des changements étaient rejetées.

C'était à ce moment-là qu'un nouveau changement s'est présenté.

### **Conclusion**

Mon fils Tijmen a toujours su ce qu'il voulait faire dans la vie, et ce, depuis qu'il est né. Un matin, il m'a dit: « Papa, dans quelques mois je vais finir le collège et j'aimerais continuer mes études à l'Université McGill, au Canada ». J'avais un changement de paradigme et après des semaines de débat dans la famille, nous avons décidé de déménager au Canada.

Nous avons vécu des années inoubliables en Égypte. Nous y avons trouvé des amis pour la vie. J'y ai appris qui je suis et qui je ne suis pas. J'ai aussi découvert que l'émigration rapproche les deux partenaires d'un mariage. L'adaptation des enfants à un nouveau pays et à une nouvelle langue se fait extraordinairement vite et s'avère très bien pour leur développement.

J'ai travaillé encore 5 ans au Canada (comme technicien!) et à 62 ans, j'ai pris ma retraite.

Rien de mieux que de faire du vélo dans la nature, du ski, de la marche, du patin avec des amis dans un nouveau pays et d'avoir de bons souvenirs de ce qu'on a fait dans la vie.

*Arthur de Haan, Francisation  
Centre de formation du Richelieu (McMasterville), CS des Patriotes  
Enseignante: Isabelle Lépine, Syndicat de Champlain*

---

## 41. Un besoin maladif

L'automutilation est très répandue chez les adolescents, mais elle existe aussi chez les enfants et chez les adultes. Elle est pratiquée de différentes manières et à différents degrés.

Chez moi, ça a commencé avec des griffures très superficielles, à l'aide d'objets peu pointus. J'ai ensuite pris le compas et appuyé de plus en plus fort, sans aller jusqu'au sang. Je ne le faisais pas régulièrement et pas énormément, juste quelques traces rouges, rien de plus, simplement quand ça va mal, en rentrant de l'école après une journée difficile ou le soir, après une engueulade avec maman. C'était une manière de me soulager. Avoir mal physiquement effaçait la douleur morale. Ça a duré comme ça jusqu'en 6<sup>e</sup> année du primaire.

Arrivée au secondaire, je suis entrée dans une tout autre phase où l'intimidation était très présente, mais pas encore reconnue. Chacun de nos actes était surveillé de près, toute raison était bonne pour se faire crier « salope » par la tête. On me frappait, m'insultait, me menaçait. J'ai donc continué à m'enfoncer, seule. J'ai touché à la drogue, j'ai arrêté au bout de quelques mois. C'est là que ça a vraiment commencé. C'est là que j'ai pris ma première lame. C'est là que j'ai tracé mes premières lignes de sang. C'est là que j'y ai pris goût.

Ça a commencé avec quelques traits, cinq ou six, pas plus, histoire de saigner un peu et d'avoir les plaies sur la peau, symbolisant les plaies dans ma tête. J'ai commencé à tracer de plus en plus de lignes. Ça correspondait à un besoin de me vider, me vider de ce mal, de cette douleur. Puis, ça a encore évolué, j'y suis devenue accro et je me coupais comme un fumeur fumerait une cigarette. La douleur physique était un réel soulagement, un besoin.

En fait, pour que vous compreniez mieux ce « besoin », on pourrait le comparer à une idée. Oui, vous savez, le soir, quand vous avez une phrase, un texte, un message en tête et qu'il faut absolument que vous l'écriviez, car il vous ronge trop à en devenir insupportable, vraiment insupportable, vous avez besoin de l'écrire, besoin de le poser sur papier, besoin de le concrétiser, de le passer de l'abstrait au concret. Eh bien, l'automutilation, c'est la même chose. Vous avez cette douleur à l'intérieur de vous, elle vous ronge, elle vous ronge tellement fort, qu'il faut la faire sortir, « l'écrire », la rendre visible, l'extérioriser. Alors, vous prenez votre lame et vous le faites. Vous « dessinez », vous « inscrivez » votre souffrance. La douleur morale devient

ainsi douleur physique. Exactement comme les idées que l'on pose sur papier pour y voir plus clair. Et comme les idées, ça ne s'arrête pas. Vous avez soulagé votre esprit en traçant ces lignes, mais il suffit d'attendre pour que ça recommence. La douleur redevient intense et vous avez à nouveau besoin de la faire ressortir. Un peu comme si votre corps était un seau, la douleur de l'eau, et que ce seau se remplissait continuellement. Vous le videz dès qu'il devient trop lourd, avant qu'il ne déborde, vous vous sentez légère quelque temps et il se remplit à nouveau.

Chaque jour, j'enfonçais la lame de plus en plus profondément, jusqu'au jour où une de mes plaies s'est infectée et que ma famille a découvert que je m'automutilais. Les entailles étaient devenues violettes, voire noirâtres... Je me souviens encore du visage de ma mère noyé de larmes et de ses mains tremblantes. Elle ne cessait de répéter: « Mais pourquoi as-tu fait ça? Pourquoi toi, Naomie? » J'étais incapable de répondre. Elle était complètement anéantie. Ça ne m'a pourtant pas arrêtée.

Quelques mois après, j'ai connu l'amour, le vrai. Bien évidemment, j'ai tout ruiné et perdu un homme merveilleux qui m'aimait sincèrement. Comment peut-on aimer pleinement une autre personne, alors que l'on ne s'aime pas soi-même?

C'est lorsqu'on perd quelque chose que l'on se rend compte de son importance. Ma vie, déjà dans la noirceur, avait maintenant pris un goût amer. Ma première peine d'amour s'ajoutait à tout ça. J'avais perdu tout espoir, je m'enfonçais dans une souffrance inexplicable, me sentant si seule et incomprise.

Chaque jour, je continuais de m'entailler la peau violemment, partout sur mon corps, sur ma vie, sur mon âme. Drogée à mon sang, aussitôt que l'envie me prenait, je soulageais mon désir, peu importe où j'étais: en classe, chez moi, au restaurant, chez des amis. J'avais mal à ma vie.

Après quatre ans, comptant trois tentatives de suicide et un séjour de deux semaines à l'hôpital, je commençais à accepter l'idée de me défaire de cette habitude de vie qui était un problème. Avec l'aide qu'on m'a apportée, le soutien et le réconfort de mes proches et des spécialistes, je me suis libérée de cette obsession, de ce besoin maladif.

Je suis fière, j'ai réussi à remonter la pente et vaincre le mal. J'ai tiré une grande leçon de l'automutilation, avant de passer à l'acte, il faut mettre des

mots sur nos maux... L'automutilation n'est pas une solution, bien au contraire. Désormais, j'essaie d'exprimer ce que je ressens autrement, très souvent par l'écriture. J'ai aussi réalisé qu'il ne fallait pas gâcher son adolescence, sa vie. La vie est trop courte et si précieuse. Tout le monde n'a pas la chance de vivre et d'être en bonne santé. La mutilation a certes changé ma vie, mais m'a rendue beaucoup plus forte. Aujourd'hui, toutes mes plaies ont pratiquement cicatrisé, pas seulement celles sur mon corps, mais aussi la plaie du cœur.

*Naomie Quinelot-Otis, 2<sup>e</sup> cycle  
CEA du Saint-Maurice (Shawinigan), CS de l'Énergie  
Enseignante : Rose-Marie Gagnon, Syndicat de l'enseignement de la Mauricie*

---

## 42. Un cadeau du ciel pour grand-maman

Par un bel après-midi d'hiver, alors que le soleil brille de tous ses feux sur la neige, une Mamie Réjeanne se berce et caresse du bout des doigts un collier reçu de sa grand-maman, partie pour le grand voyage. Ce bijou est précieux. Il possède un diamant et beaucoup de souvenirs. Ses pensées s'envolent vers un anniversaire spécial, il y a bien des hivers passés. Celui de sa grand-maman. Comme il était grand et rempli d'amour.

Voici l'histoire d'une charmante petite fille qui a pour prénom Réjeanne. Tous les gens qu'elle aime l'appellent affectueusement « Douceline » tellement elle est douce et appréciée de son entourage. Ses parents n'auraient pu avoir une petite fille plus brillante qu'elle. Douceline est une aventurière. Elle part souvent en mission. Pour tout dire, rien ne lui fait peur, sauf le vent glacial...

Du haut de ses six ans, Douceline sait déjà rendre les gens heureux. Une fois par jour, elle pose un geste d'amour. C'est sa grand-maman qui lui a enseigné. L'été dernier, elle a offert des marguerites à sa maman qu'elle a cueillies de ses mains. Sans aucune peur et avec beaucoup de détermination, elle s'est éloignée de la maison pour aller dans les champs cueillir les fleurs préférées de sa maman. Pour ne pas perdre son chemin, une remise à outils que son papa appelle sa « cache aux trésors » lui sert de point de repère.

« Il faut du courage pour rendre les gens heureux », lui dit souvent sa grand-maman. Alors, lorsqu'elle est en mission, elle répète sans cesse: « Du courage, Réjeanne, du courage! » Pour la fête des Pères, elle a lavé la voiture de son papa. C'était un pur bonheur pour lui de voir sa petite fille avec autant de mousse sur le bout du nez et dans ses cheveux couleur soleil. Oui! Cette petite sait bien rendre les gens heureux...

Un matin de janvier, Douceline est bien au chaud dans son lit douillet. À qui va-t-elle donner de l'amour aujourd'hui? En ouvrant les yeux, tout est clair. L'amour ira à sa grand-maman. Hier, elle a entendu ses parents faire des invitations pour le souper de ce soir afin de célébrer l'anniversaire de cette dernière.

Après un bon déjeuner, Douceline s'installe près de la fenêtre le cœur bien gros. Elle n'a rien à offrir en cadeau. Sa grand-maman est précieuse et Douceline astucieuse... Alors elle trouvera. La température à l'extérieur est très belle. Le soleil est au rendez-vous. Douceline décide d'aller jouer dans la neige. Aidée de sa maman, elle réussit fièrement à enfiler l'habit de neige bleu ciel que sa maman lui a offert au dernier Noël. Ses cheveux sont recouverts d'une tuque bleue à pompon rose comme ses joues. Voilà les mitaines et puis les bottes. Un, deux tours de foulard et le tour est joué! Elle ressemble à un petit arc-en-ciel.

« Ne t'éloigne pas trop de la maison », dit sa mère en ouvrant la porte. De la neige est prévue en milieu d'avant-midi. Le vent soufflera très fort. Douceline surmontera sa peur du vent glacial. « Il me faut un cadeau pour grand-maman », répète sans cesse Douceline. La voilà à l'extérieur. Un soleil splendide réchauffe ses joues. Une idée vient lui donner de l'espoir. Elle se dirige non sans difficulté près de la cache aux trésors de son père. « On y trouve de tout », lui avait dit un jour son papa. Douceline a de la neige tout près des mollets. C'est difficile pour elle d'avancer. Après plusieurs minutes de marche, la surprise est là. Elle n'en croit pas ses yeux. Des trésors, tout plein de trésors! Sans hésiter, elle remplit une poche de son habit de neige. Au même instant, le soleil disparaît et les trésors aussi. Le vent se lève et la neige tombe. « Du courage, Réjeanne, du courage! » Elle rebrousse chemin et se dirige vers la maison. Sa main gauche bien placée sur sa poche protège son trésor. Grand-maman sera très heureuse. Elle pourra se fabriquer des colliers, des bracelets et des boucles d'oreilles. Elle sera belle avec son cadeau.

De la fenêtre, sa mère et sa grand-maman la guettent. Elle se doute bien que la petite est en mission. Douceline trébuche et se relève sans dire un mot. La neige tombe de plus en plus et le vent glacial qui la terrifie se lève. Sa petite main droite est précieuse pour enlever la neige et les larmes qui tombent de ses yeux. Il n'est pas question de bouger sa main gauche. Ça non !

« Du courage, Réjeanne, du courage ! » C'est la première fois que Douceline prend conscience que parfois, c'est difficile l'amour. Lorsqu'elle fut entrée dans la maison, elle enleva son habit de neige dans un temps record. Elle alla emballer son cadeau et prit soin de le placer en sécurité. La maison est pleine de monde. Il n'y a aucun doute, le bonheur est là. Enfin, l'heure est arrivée. Douceline s'approche doucement près de sa grand-maman et lui offre une jolie boîte que sa grand-maman s'empresse d'ouvrir. Quelle surprise ! Elle est vide. On n'y voit qu'une toute petite trace d'eau. Mais où est passé le cadeau que Douceline avait si bien emballé ?

La grand-maman de Douceline a le cœur gros. Elle s'est vite rendu compte que sa petite fille a fait la même erreur qu'elle il y a presque soixante ans. Une larme d'amour tombe au fond de la boîte. On l'appela affectueusement le diamant. Sa grand-maman gardera bien précieusement ce cadeau. Le cœur de Douceline y est pour toujours. Cette boîte ne vaut-elle pas tous les diamants du monde ?

*Véronique Cyr, Intégration socioprofessionnelle  
Centre Laure-Conan/Durocher (La Baie), CS des Rives-du-Saguenay  
Enseignante : Hélène Maziade, Syndicat de l'enseignement du Saguenay*

---

## 43. Une situation inoubliable

L'homme propose et Dieu dispose... Dès mon jeune âge, j'étais une fille calme, courageuse et responsable. Je songeais à plusieurs idées pour planifier mon avenir, mais il y en avait une à laquelle j'accordais davantage d'importance : finir mes études, avoir mon diplôme d'études secondaires en main et, pourquoi pas pousser plus loin, aller à l'université et peut-être même faire une maîtrise ?

Puis, en octobre 1993, la noirceur est tombée... Notre pays, le Burundi en Afrique de l'Est, est entré en guerre civile après que le président élu par le peuple ait été assassiné. Cette guerre sévissait dans tout le pays. À cette

époque, j'étais à l'école secondaire dans une autre ville, loin de ma famille. Il n'y avait aucun moyen de retourner chez moi, j'étais prisonnière de l'établissement où je me trouvais à cet instant même. Certaines routes étaient bloquées et les ponts étaient démolis. C'était quasi impossible de se déplacer. J'étais terrifiée de voir et d'entendre ce qui se passait autour : des coups de fusil, des personnes courant pour chercher un refuge, des maisons détruites, des montagnes et des forêts brûlées. Le ciel était couvert de fumée jour et nuit. J'étais dans une situation épouvantable ! Angoissée par les événements, je ne mangeais plus, ne dormais plus. J'attendais seulement que mon temps soit venu et que l'on mette fin à ma vie...

C'est ainsi qu'avec certains étudiants de mon école nous nous sommes regroupés pour prier et chanter, espérant que Dieu tout-puissant vienne nous aider à sortir de cette situation. En cette période de crise, c'était notre seul réconfort. Pendant un mois, nous sommes restés enfermés dans notre école avec le personnel à espérer que la paix revienne dans le pays.

Par la suite, le ministère de l'Éducation a transmis un communiqué à la radio à l'effet que les cours étaient suspendus dans toutes les écoles secondaires pour une durée indéterminée. Cela représentait pour moi un autre problème : comment pourrais-je me rendre à la maison sans moyen de déplacement ? Pour ma sécurité, j'ai décidé de ne pas aller chez nous et je suis partie avec d'autres élèves résidant près de la frontière du pays voisin, la Tanzanie. J'étais dans un état pitoyable à cause du manque de nourriture, d'eau et de sommeil. Quelqu'un m'a alors donné de l'argent pour aller me faire soigner.

Après avoir repris des forces, je pensais régulièrement à ma famille, je ne savais pas si ma mère était encore vivante... Une nuit, vers trois heures du matin, j'ai quitté l'endroit où je m'étais réfugiée et j'ai marché toute la journée. Je suis arrivée chez ma tante vers six heures du soir. J'étais épuisée à un point tel que j'ai dû passer quelques jours couchée.

Deux semaines s'étaient écoulées, je me sentais mieux et, en plus, les autobus avaient recommencé à circuler dans certains endroits du pays. Ma tante m'a donné de l'argent pour prendre l'autobus. J'ai dû descendre à quelques heures de marche de chez moi. J'ai traversé des villages où très peu de maisons étaient en bon état, la plupart étaient détruites et personne ne circulait dans les rues. J'ai eu très peur pendant mon trajet. Quand je suis enfin arrivée à la maison, ma mère a éclaté en sanglots en me voyant, puisqu'elle était convaincue que j'étais morte. Même chez moi, on dormait très peu, car partout autour des gens continuaient de mourir chaque jour. Je continuais à

prier pour que la paix revienne dans le pays afin que je puisse retourner étudier. Je ne voyais pas d'autre avenir pour moi que celui de finir mes études pour obtenir un bon travail.

Quelques mois plus tard, une école secondaire près de chez moi ouvrait ses portes. Je m'y suis inscrite et j'ai pu reprendre mes cours. Cependant, des groupes de rebelles circulaient dans le pays et attaquaient nos soldats. Lors du deuxième semestre, un soir, le directeur de l'école a fait une tournée de classes nous prévenant qu'un groupe de rebelles était dans la région. Il demandait aux élèves de rester calmes et de ne pas aller dehors pendant la nuit. Les autorités et les soldats qui surveillaient l'école assuraient la sécurité.

Vers cinq heures du matin, certains élèves ont commencé à se lever pour aller faire leur toilette, pendant que d'autres révisaient leurs notes de cours en attendant d'aller au petit-déjeuner. Après avoir pris une douche, je suis retournée dans ma chambre pour m'habiller. C'est à cet instant que j'ai entendu beaucoup de coups de fusil qui surgissaient près de l'établissement. Je me suis précipitée à l'extérieur par une porte secondaire. Je me suis faufilee sous une clôture. Les coups de fusil continuaient à se propager en direction des élèves qui tentaient de fuir. C'était le chaos total ! J'ai couru sans savoir où j'allais. Depuis le début de la guerre, je détestais les centres de réfugiés qui se trouvaient dans notre pays parce que beaucoup de femmes et de jeunes filles y étaient agressées sexuellement par les autorités en place. J'ai préféré aller plus loin. J'ai marché toute la journée sans souliers dans le gravier qui blessait mes pieds. Puis, le soir, exténuée, j'ai frappé à la porte d'une famille que je ne connaissais pas. Par chance, on m'a accueillie et on m'a offert l'hospitalité. J'y suis demeurée une semaine avant de pouvoir rentrer d'abord chez ma tante puis ensuite à la maison.

Enfin, jusqu'à présent, je remercie le Bon Dieu qui a veillé sur moi tout au long de cette guerre. Beaucoup de personnes innocentes sont mortes pendant cette tragédie et d'autres en ont conservé de graves séquelles. Maintenant, j'apprécie ce que la vie m'offre. Je suis aujourd'hui mère de trois merveilleux enfants. J'essaie de les encourager à poursuivre leurs études afin qu'ils aient un bon avenir. C'est pourquoi je travaillerai très fort pour leur offrir la meilleure vie possible et tenter d'oublier le passé.

*Chantal Niyibigira, 2<sup>e</sup> cycle*

*Centre Notre-Dame-du-Désert (Maniwaki), CS Hauts-Bois-de-l'Outaouais*

*Enseignante : Sonya Carle, Syndicat du personnel de l'enseignement des Hautes-Rivières*

## 44. Le petit miracle

Tout a commencé le 13 janvier 2012 à l'hôpital de Maniwaki. Un accouchement imprévu et laborieux à seulement 29 semaines de grossesse. Le bébé se présentait par les pieds. À sa naissance, l'enfant ne respirait pas. Le médecin a nettoyé le nez du bébé et, tout à coup, il a poussé un cri, un tout petit cri. Samuel était né. Le garçon ne pesait que deux livres et neuf onces et ses poumons ne fonctionnaient pas très bien. Difficilement, les médecins ont dû l'intuber. Ils s'y sont pris au moins huit fois de suite. Le père de Samuel s'est alors écrié : « Arrêtez ! Vous allez le tuer ! »

Alors, les médecins ont pris la décision de transférer le bébé à Ottawa dans un hôpital spécialisé pour les enfants, le CHEO. En attendant son départ, un infirmier lui donnait de l'oxygène manuellement et on a inséré une aiguille dans son petit cerveau pour lui injecter un médicament. Puis, on l'a installé dans un incubateur pour le mener à sa mère qui ne l'avait pas encore vu. Émue, elle a flatté son minuscule bras. Le père du petit avait dans ses mains un briquet qu'il a placé près de la jambe de son fils : la mesure était identique !

Quelle torture de devoir laisser partir son nouveau-né ! Francine, la maman, était dévastée. Elle qui avait déjà eu cinq enfants ne comprenait rien à cette situation. Malheureusement, le temps était venu pour Samuel de quitter en ambulance. Son père suivrait le véhicule d'urgence de très près. Avant de partir, un infirmier a remis à Francine une mystérieuse enveloppe... Elle y a découvert trois jolies photos de son nouveau-né. C'est remplie d'émotions qu'elle les a placées sur son cœur et s'est mise à prier pour que Samuel survive.

Alors, le 14 janvier, le vrai combat a commencé. Les médecins ont posé un premier diagnostic : une hémorragie dans les ventricules gauche et droit. Selon le diagnostic, Samuel ne pourrait ni marcher, ni voir, ni même entendre.

Dans les deux jours qui ont suivi, Samuel a fait trois arrêts cardiaques. Les médecins ont pu le réanimer. Les parents de Samuel étaient démolis. La huitième journée, Samuel a passé des rayons X et il semblait que son cerveau travaillait très bien. Un jour à la fois... Puis, la douzième journée, le petit a fait un autre arrêt cardiaque, mais prolongé, son cœur a cessé de battre pendant deux minutes. Son père lui a dit : « Mon petit garçon, tu peux partir, c'est le temps. » Tout à coup, comme par miracle, le cœur du bébé s'est remis à battre, mais sa respiration était instable. Pendant les prochains jours, jusqu'au 22<sup>e</sup>, il respirait à l'aide d'un appareil respiratoire.

Cet épisode passé, on croyait que Samuel allait mieux... Malheur! Problème avec ses globules blancs et rouges. Les médecins n'en connaissaient pas la cause. Au 36<sup>e</sup> jour, on a dû rebrancher Samuel. Après de longs examens, le docteur a découvert que Samuel avait une veine éclatée dans le cervelet. Un autre combat... Il a aussi subi une greffe de moelle osseuse. Dix jours après, Samuel avait repris des forces et de l'énergie. Il faut ainsi croire aux miracles...

À deux mois et demi, Samuel rentrait à la maison avec sa famille. Il s'est battu très fort pour y arriver. C'est à ce moment que Marie-Pierre, sa sœur, a caressé le bébé qui lui a pris la main et l'a passée derrière son oreille. Enfin, Samuel était là pour rester!

Un an plus tard, Samuel voit, entend, marche et commence même à parler. Il se porte très bien! Ce petit miracle, c'est mon frère, Samuel.

*Stéphanie Gagnon-Charlebois, 1<sup>er</sup> cycle  
Centre Notre-Dame-du-Désert (Maniwaki), CS des Hauts-Bois-de-l'Outaouais  
Enseignante: Hélène Picard, Syndicat du personnel de l'enseignement  
des Hautes-Rivières*

---

## 45. Elle

Une odeur d'algues me caresse les narines. Un long vent froid flatte mes bras, repousse doucement mes cheveux de mon cou provoquant de doux frissons qui remontent et descendent le long de ma colonne vertébrale.

L'eau, hésitante, enroule mes pieds comme les souliers de verre de Cendrillon. Mes mains qui, depuis longtemps, sont retombées le long de mes flancs cherchent et attendent sa disparition.

Le silence sévit sur la berge, me donnant l'impression d'être dans un cocon qui ne renferme que moi et Elle.

Je fronce les sourcils, je refuse d'ouvrir mes yeux. Je la sais toute proche, à ahaner de douleur. Je pince mes lèvres.

Elle m'encercler la tête de ses longues griffes. Derrière le rideau étanche de mes paupières, je revois sa douleur...

Je revois son père, ce géant qui la soulevait sans problème, la faisant virevolter et tourbillonner dans sa petite chambre bleue, en éprouvant une joie saisissante qui lui comprimait le cœur, crépitant dans son ventre distendu.

Je revois sa mère, bonne cuisinière, sortir du four un gâteau au chocolat, lui donnant une cuillère de glaçage avec un doigt sur les lèvres pour conclure leurs secrets espiègles.

Je sens sa sœur la border, les larmes qui mouillaient les cils de son idole en se posant mille questions à la même variante : que se passe-t-il ?

Je la revois à l'école, portant un chandail trop grand, un pantalon trop petit, prendre son Ritalin et écoutant vaguement son prof en dessinant sur le coin de son cahier...

Je la revois pleine de hargne, devant son bulletin, son père le géant, qui brandissait un doigt accusateur vers elle, craquelant son cœur.

Je la revois assister aux larmes de ses parents. Les considérant, elle les serre dans ses bras, sûre de chasser les monstres qui détruisaient la joie de ces êtres aimés.

Je la revois courir dehors en riant. Son père qui sort élève sa main, l'abat sur sa petite joue, la faisant vaciller et s'écrouler sur le sol, dans les vapes.

Encore, je la revois perdre pied dans une rivière, boire des tasses et des tasses d'eau en suppliant et criant à plein poumon l'aide de son oncle qui la regarde, sans bouger, se noyer avec un petit sourire. Puis son père qui la sort de là...

Je revois son paternel saoul, la forçant à boire avec lui son alcool, la forçant à rester debout avec lui jusqu'à quatre heures du matin, tout en sachant que, dans à peine trois heures, elle partira pour l'école...

Je vois son père hurler toujours plus fort. Au fil des images, il vieillit.

Je la vois, adolescente apeurée, fuir les gens de son âge, un livre sous le bras, préférant les mots, les lettres et l'absence de bruit qui lui engourdit l'esprit, lui faisant oublier...

Je la revois assister en pyjama à la bagarre de mots entre son salaud de père et sa sœur. Je ressens sa peine, sa peur, son refus d'être de ce monde pour voir cela...

Je l'entends supplier sa mère d'aider ses enfants qu'elle laisse mourir... Puis la voix tant haïe du démon de père qui claque, sèche sur sa confiance, la refermant toujours un peu plus dans sa coquille.

Je la vois crier de rage, frapper les murs, s'écorchant les mains sur la brique...

Je la vois se mutiler, pleurer l'injustice qu'elle vit, se consolant en se disant qu'elle peut choisir de continuer ou non...

Je vois son père rire d'elle, lui faisant clairement savoir qu'elle devrait mourir...

Je sens ses larmes cuisantes sur son visage quand elle se rappelle la pluie de poings et de pieds qui s'est abattue sur elle...

Je la vois en salle de cours, avec les autres élèves qui lui lancent des choses et lui hurlent une laideur fictive qu'elle croit...

Je l'entends se couper encore et encore....

Je ne la vois plus...

Je ne l'entends plus...

Elle a disparu.

Comme moi.

Je m'effondre sur la plage pleine de peine et de rage. Jamais cela ne sera réglé. Elle et moi...

Elle, ma vie passée et moi, l'épave que je suis.

*Lydia Léger, 2<sup>e</sup> cycle  
Centre L'Impact (Rivière-Rouge), CS Pierre-Neveu  
Enseignante : Louise Ethier, Syndicat de l'enseignement des Hautes-Rivières*

---

## 46. Une porte qui s'ouvre

Elle avait son visage triste et elle avait l'air d'être très émotive. Ce n'était pas normal. On la connaissait comme une fille souriante, toujours amicale. Qu'est-ce qui s'est passé? La question que tous les élèves de la classe se posaient. Nous étions tous des immigrants : Asiatiques, Africains, Européens, Latinos, etc. Mais, elle était Canadienne. C'était notre professeure de français: mère de famille, mariée, elle habitait à Chambly sur la Rive-Sud avec son mari et leurs deux enfants.

Le cours de français commençait à 18 h 30. On faisait différentes activités dans la classe. Mais ce soir-là, Mélanie (notre professeure) avait de la difficulté à parler. Elle nous regardait et essayait de nous dire quelque chose, quelque chose de difficile à expliquer. Finalement, Mélanie a brisé le silence, avec les yeux pleins de larmes, de larmes qui coulaient sur son visage triste. Elle a dit: « Désolée mes amis, j'ai quelque chose à vous dire. Je ne serai plus votre professeure. » Le silence est resté pour quelques secondes, puis les filles se mirent à pleurer.

On aimait bien Mélanie. Elle était passionnée par son travail; comme tous les professeurs qui travaillent, non pas parce qu'ils aiment leur salaire, mais parce qu'ils ont la vocation, un don spécial, une qualité naturelle. Je dirais un appel divin. Les professeurs sont de vrais héros.

Je reviens à ma plus belle histoire. Mélanie nous a conté pourquoi elle se sentait comme ça. Elle a dit: « Hier, j'ai parlé avec mon mari, et nous avons décidé de quitter le Québec. »

Mélanie était mariée à un Australien. Ça faisait dix ans. Depuis son mariage, ils habitaient ensemble au Québec. Comme fruits de cette relation sont venus au monde Sophie qui avait 6 ans et Ben, 3 ans. Comme son mari avait quitté son pays depuis dix ans par amour pour sa princesse, maintenant, c'était à son tour de faire preuve de son amour.

Mélanie avait 30 ans. Elle savait ce qu'elle était en train de faire. Ce n'est pas facile de prendre une telle décision.

Ce soir-là, Mélanie nous a dit: « Je comprends maintenant comment vous vous sentez. Vous avez laissé votre famille, votre pays, vos amis, votre maison, votre langue, votre culture. »

Mélanie n'était pas prête, mais nous l'avons encouragée. Quand j'ai eu la chance de lui parler, je l'ai félicitée pour son courage et je lui ai dit que c'était normal si pour le moment elle se posait des questions, mais quand elle sera là-bas, elle verra comment les portes s'ouvriront pour elle. Et la vie lui offrirait son meilleur visage. À ce moment, elle se dirait que j'avais raison.

Nous avons organisé une fête spéciale en l'honneur de notre bien-aimée professeure. C'était une façon de lui dire merci pour son travail et sa patience envers nous.

Ils sont partis quelques jours après la fête.

À l'école, la nouvelle enseignante était gentille avec nous, elle savait que, pour nous, c'était aussi difficile parce qu'on ne pouvait pas appeler Mélanie. On n'avait pas de nouvelles.

Mais un jour, quelques semaines après son départ, peut-être 4 ou 5, je me suis connecté à Messenger, et quelle ne fut pas ma surprise de voir que Mélanie venait de se connecter. J'ai appelé ma femme parce qu'elle savait que Mélanie est une personne spéciale pour nous. On a parlé tous les trois, et ce jour-là, Mélanie nous a parlé de beaucoup de choses. Elle parlait de la belle température en Australie, de sa nouvelle vie à Sydney. En riant, elle disait avoir oublié l'hiver au Québec. Elle profitait d'un climat impressionnant!

Après, elle m'a dit: «Tu avais raison, mon ami. Trois semaines après notre arrivée, mon mari a trouvé un emploi à l'aéroport. Moi, j'ai été un peu déprimée, je ne savais pas quoi faire. Je voulais travailler, mais où? Un jour, je suis allée au gym et une dame est venue me voir. On a parlé quelques minutes. Elle m'a posé la question: "Pourquoi ne donnez-vous pas des cours de français à l'université?" Moi, je ne savais pas quoi dire... Je ne m'attendais pas à ça, et une lumière s'est allumée dans ma tête! Alors, j'ai pensé à ce que tu m'avais dit: que les portes s'ouvriraient pour moi. Je me suis dit: Enfin! J'ai commencé à travailler. Je suis contente maintenant. Nous avons acheté une très belle maison. Mes enfants, pour la première fois dans leur vie, vont avoir leur propre chambre. Je ne veux pas retourner au Québec, pas pour l'instant. Je ne regrette pas d'avoir quitté le Canada. L'Australie, c'est mon pays maintenant. C'est vrai que je suis une immigrante, mais rien n'arrive pour rien. Au début, ça a été difficile, mais pour le moment, ça va bien! Et non seulement une porte

s'est ouverte pour moi, mais je vois plusieurs portes qui s'ouvrent devant moi. Parfois, je ferme mes yeux et je me vois devant tous mes anciens élèves à Longueuil. Je me souviens de tous les conseils que vous m'avez donnés. Je vous aime. »

Vous avez raison de dire qu'il faut garder l'espoir. Il faut toujours regarder en avant et faire confiance à la vie parce que, quand une porte se ferme, c'est parce qu'il y en a d'autres qui s'ouvrent.

*Rony Albanez, Alphabétisation  
Centre l'Escale (Thetford Mines), CS des Appalaches  
Enseignante : Linda Roberge, Syndicat de l'enseignement de l'Amiante*

---

## 47. L'histoire de mon cœur

Mon amour, mon amour.  
Toi que j'aime depuis le premier jour.  
Je souhaite que notre union dure pour toujours.  
Que nous vivrons le même parcours.  
Toi qui m'as acceptée,  
toi qui m'as encouragée,  
toi que je veux aimer.

L'été est déjà terminé,  
mais c'est là que notre histoire a commencé.  
L'automne s'ensuivit,  
comme cette liberté si longtemps inassouvie.

Tu verras un jour,  
comme les inséparables,  
ce sera à notre tour,  
notre vie sera remplie de moments incroyables.

Cela m'attriste de te voir tant accablé,  
cela me rappelle mon ancienne vie, lorsque j'étais déprimée.

Mes frêles épaules déjà mortifiées,  
de la vie qui ne m'avait pas choyée.  
Quand je suis arrivée dans cette ville,

jamais je n'aurais cru être aussi fragile.  
En si peu de temps j'avais tellement à changer,  
pour garder ce qui est maintenant mon doux foyer.  
Les obstacles pour moi qui étaient autrefois futiles,  
sont maintenant des enseignements subtils.

Alors que le bonheur m'avait abandonnée,  
dans ces temps nous ne faisons que parler,  
mes sentiments à l'époque enterrés,  
ont soudainement commencé à crier,  
tellement fort que je ne pus les ignorer.  
Ton sourire que j'aime tant m'a fait oublier,  
tous mes malheurs que le temps ne pouvait effacer.  
Alors une larme a coulé,  
« Enfin, quelqu'un m'aime. »

Je me suis racontée.

Tes yeux aux couleurs multiples m'ensorcèlent.  
Toi, mon amour, tu n'es pas comme ces infidèles.  
Je n'y vois pas du tout quelqu'un d'infâme.  
Au contraire, j'y vois la plus grande des âmes.

Comme la neige qui tombe sans bruit,  
comme le doux silence qui règne lorsque nous sommes épris,  
surmontons ensemble le mot « interdit ».

Un jour, tu as fait fondre mon cœur.  
Quand je t'ai vu pour la première fois,  
tenir ton jeune neveu contre toi.  
De tout mon corps je retenais mes pleurs,  
à mon plus grand désarroi,  
mon amour, j'étais jalouse de toi.

Ta famille à cette table était rassemblée.  
Tu as de la chance,  
moi, on m'a rejetée.

C'est vrai, j'ai peur de tes parents.  
Ils pourraient fermer ta porte sur mon nez.  
Ma mère est une enfant,  
sans même te connaître, elle t'aurait jugé.

C'est pour ça que je ne lui ai rien dit.  
En un geste, elle nous aurait démolis.  
Mais n'oublie pas mon chéri,  
maintenant, elle est hors de ma vie.

Je me surprends à regarder ma montre,  
car notre temps est précieux.

La plus belle de toutes mes rencontres,  
Mon p'tit loup, le meilleur des amoureux.

En attendant mon rêve de robe blanche,

J'espère que tu comprendras.

En ce moment avec toi je suis franche,

Ma plus belle histoire, c'est d'être avec toi.

*Véronique Raymond, 2<sup>e</sup> cycle  
CEA Monseigneur-Côté (Victoriaville), CS des Bois-Francs  
Enseignante : Danielle Côté, Syndicat de l'enseignement des Bois-Francs*

---

## 48. Un temps mort vers la morgue

Allô, c'est moi Arthur. Hier, je me rendais, incontestablement, à mon travail du soir, à la morgue. Il était trois heures et demie de l'après-midi. Je voulais prendre le métro coin Berri-UQAM, direction l'hôpital.

Trois heures cinquante, rendu à la station de départ, juste avant mon entrée dans le cheval de fer, tous les wagons ont arrêté comme si le cheval avait manqué une haie. Le wagon s'est immobilisé brusquement, sans ouvrir les portes.

Bousculés par le temps, même si c'est connu, les cadavres savent bien attendre. J'ai quand même voulu rencontrer un gardien, un responsable, quelqu'un... pour me rassurer à savoir pourquoi le métro avait stoppé.

J'ai alors parlé à un monsieur, grand, grassouillet, fessu, dans la cinquantaine et agent de sécurité. Il m'a dès lors raconté, rieur, qu'il n'en savait rien, mais que s'il n'en savait rien, c'est que cela allait se régler très bientôt.

Instant de stoïcisme, j'ai eu le courage de Zénon. Il n'en a pas fallu plus pour ne plus m'en faire. Cela a duré quarante-neuf secondes. « Eh merde, mon patron! Eh merde, mes revenus! Eh merde, un licenciement! » Mon patron allait-il comprendre, sans raison valable, le métro qui me mettait en retard à la morgue. « Zut flûte et flûte encore! N'y a-t-il aucun remède contre les horloges? M<sup>me</sup> horloge serait-elle maniaco-dépressive? »

La peur de la mort a fait place à la peur des retards quand une annonce a été annoncée du haut des haut-parleurs. Elle nous a annoncé à tous de faire attention à un humanoïde, bizarroïde, armé d'un fusil. Ironisme, n'est-ce pas? Le retard à la morgue pour mon travail aurait pu être une avance à la morgue pour mon âge... Je suis âgé de 35 ans, pas d'enfant, une femme à la maison, bref, je suis une jeune fleur de l'âge pas prêt pour les fleurs du cimetière...

Finalement, tout s'est bien déroulé. Je commençais à travailler vers six heures et suis arrivé aux alentours de cinq heures et demie au travail. Aucun de mes patients n'a rouspété. Au métro, les policiers ont arrêté ce monsieur, de seulement trois balles dans la tête. Ce sera mon nouveau patient de ce soir, à croire que je suis arrivé, plus vite que lui, à destination. J'ai aussi appris de l'agent de sécurité que le contrefait était un homme de 40 ans, qui venait de perdre la garde partagée de ses trois enfants, enfants qu'il avait, d'après les autorités, une peur morbide de ne plus revoir. Il aurait mieux fait de protester sur un pont! Mais bon, la vie est bien drôle parfois. On peut désormais dire que tout ça n'est qu'un temps mort vers la morgue!

*Michel Léveillé, 2<sup>e</sup> cycle  
CEA Saint-Michel (Sherbrooke), CS de la Région-de-Sherbrooke  
Enseignante : Sara Richard, Syndicat de l'enseignement de l'Estrie*

---

## 49. L'écho de mon arbre

Il est géant cet arbre qui a écouté les secrets de la vie des hommes. Il en a versé des larmes. Il a aussi pleuré sur son destin malgré sa force. Il me fait toujours frémir par sa grandeur et sa beauté. Il ne cesse de me dire que son cœur est aussi fragile que son écorce.

Tel un homme, il se tient debout. Il connaît le fardeau de l'innocence, de la vie de ses racines jusqu'au bout de ses feuilles, il grandit dans une fierté immense. Tous les secrets de la nature sont dans le creux de cet arbre majestueux qui crie liberté jusqu'aux cieux. La noblesse d'un arbre égale la sagesse de l'homme, lorsqu'il vieillit et s'effrite comme les souvenirs qui l'abandonnent. Son souffle devient un baume sur le poids des jours plus lourd.

Il écoute les mystères du vent dans les frissons de l'hiver. Il pleure les peines des gens de la terre. Il se repose des frimas de l'hiver. La brise du vent se fait confiance. À son âme, il confie les secrets de plusieurs hommes jusqu'à ce qu'ils meurent. Jamais il ne trahit la dépendance de leurs bienfaits.

Son feuillage palpe les nuages. Il continue de grandir avec grâce jusqu'au jour où il se lasse de vieillir bien avant l'âge. Il suspend son feuillage avec lequel il se pavanait au temps des beaux jours. Il piétine ses racines. Il salue les gens, il ouvre ses bras. Il incline ses feuilles pour entendre la mélancolie des jours de pluie, et il endosse tout. Son pied se fait roue de secours lorsque le vent en a marre d'entendre la musique nostalgique d'un carrousel endormi dans le parc. Dans le sillon de ses racines, j'y ai trouvé mes origines.

Quand son écorce se fait parchemin, que mon crayon se fait destin, je sais que mes mots sont déchirés à son oreille. C'est dans le livre de mon enfance que je deviens ivre de son absence. Les mots défilent telle son expression et, lorsque trop vieux, il se casse pour finir ses jours, il devient ange gardien du parc avec tous ceux qui l'ont aimé. Par l'écho de son silence, je me laisse bercer dans son havre de paix.

*Suzanne Gillis, Intégration sociale  
CEA Montmagny-L'Islet-Nord (Montmagny), CS de la Côte-du-Sud  
Enseignante : Brigitte Lemieux, Syndicat de l'enseignement de la Côte-du-Sud*

## 50. Dans le feu de l'action

Nous sommes en 2005, il est 6 h 30 et je viens de terminer mon petit-déjeuner. Je suis assis et j'attends de savoir quelle sera mon affectation pour aujourd'hui. Cette année, les feux de forêt sont particulièrement violents dans le secteur de Chibougamau. « Pour le moment, je ne suis qu'un combattant qualifié, mais un jour, je serai pompier forestier », me dis-je tout bas. À cet instant précis, nos chefs d'équipe, les pompiers, sortent des bureaux, cartes et plans de combat à la main. Paul, un pompier d'expérience, se dirige vers moi et me jette des clés en disant : « Tu conduis, je vous expliquerai le plan de combat en route. » Ainsi, Paul, Guillaume et Claude, les deux autres combattants de l'équipe, et moi partons à destination de notre lieu d'affectation. À cet instant, nous sommes loin de nous douter de l'expérience incroyable que nous allons vivre...

Partis de la base du Lac Caché, sur la route 167 direction sud, notre chef d'équipe nous explique notre mission de la journée : « Aujourd'hui les gars, nous sommes sur le flanc gauche du feu 201 », nous dit-il, l'air un peu déçu. « Cette portion de l'incendie est assez calme, mais nous avons à y monter une ligne de boyaux sur environ 500 mètres », nous informe-t-il en souriant, sachant très bien que ce sera une tâche ardue. Arrivés au site de transition, un petit hélicoptère, un « Notar » bleu foncé, nous attend. Steeve, un pilote de plus de 20 années d'expérience, est assis aux commandes de celui-ci. Sans perdre notre temps, Guillaume, Claude et moi prenons place à l'arrière, dans le minuscule habitacle. Paul et notre pilote, tous deux à l'avant, discutent de notre endroit de travail. Après un bref vol d'une dizaine de minutes, Steeve demande : « Paul, si je vous dépose là, sur la pointe à gauche de ce petit lac, ça fait ton affaire ? ». Paul répond alors que cet endroit est parfait.

Une fois au sol, la machine posée sur la mousse humide et un peu molle, l'équipe procède au déchargement du matériel de suppression. L'hélicoptère s'en retourne et nous mangeons une petite bouchée avant de commencer à monter notre ligne de boyaux dans un flanc de montagne abrupt et chargé d'arbres renversés. La progression va bien, malgré le terrain difficile et la chaleur torride. Il est 11 heures, le soleil est presque à son zénith quand Paul nous dit : « Les gars, il fait très chaud, buvez de l'eau en masse et prenez ça " cool ". Je ne voudrais pas que quelqu'un fasse un coup de chaleur. » À ce moment-là, on se tape dans les mains : « Wow, ça a bien été hein ! », s'exclame Guillaume avant d'avaler presque entièrement sa bouteille d'eau.

Paul, les yeux tournés vers le ciel, semble distrait, mais nous ne portons pas vraiment attention à ce qu'il regarde. En fait, il examine la cime des arbres et nous dit d'un air inquiet que le vent a tourné. Claude, qui n'en est qu'à sa première année de combat des incendies de forêt, sourit et lui demande: « Ça fait quoi ça? ». Notre chef d'équipe lui explique alors que le vent a changé de côté et que c'est maintenant notre équipe qui travaille à la tête du feu, ce qui signifie qu'à tout moment, ça peut devenir assez « rock and roll ». Un lourd silence s'installe alors au sein de l'équipe.

Paul est toujours en train de regarder vers le ciel, mais cette fois, son attention est tournée vers autre chose. « Regardez ça les gars », nous dit-il, l'air satisfait, en pointant vers l'ouest. Un beau panache de fumée grisâtre commence à se former juste devant nous. Notre chef d'équipe, fidèle à son habitude, nous sort alors sa réplique habituelle: « Vous sentez-vous à l'aise avec ça? », voulant savoir si nous sommes prêts à faire une attaque initiale. On se regarde tous les trois, les yeux remplis d'étincelles. Je prends alors la parole et dis: « C'est clair qu'on attaque ça, Paul. » À cet instant précis, une voix se fait entendre émergeant de la radio de Paul: « Paul pour Gilles, es-tu à l'écoute? » C'est notre chef de section, chargé de notre sécurité, qui au même moment passe au-dessus de nos têtes.

– Oui, vas-y Gilles, je t'écoute.

– As-tu vu ça?

– Oui, bien sûr, on s'apprête à le « pogner »! dit Paul.

– Non, je ne te parle pas de cette petite crotte de nez à l'ouest, je te parle de ce qui s'en vient derrière vous.

– OH MERDE! On évacue au « pad », vite... hurle Paul, les yeux remplis de terreur.

C'est là que je le vois, l'immense panache de fumée noire. La combustion est telle qu'on peut apercevoir la couleur orange des flammes qui s'affolent à travers la fumée bronze et noire. En temps normal, on nous demande de ne jamais courir en forêt, mais cette fois-ci, c'est différent; il faut que l'on se fasse sortir de là sans perdre un instant. En arrivant à l'endroit où nous sommes débarqués plus tôt, un frisson de déception me parcourt le corps. L'hélicoptère qui doit nous sortir de cet enfer n'est toujours pas arrivé. Je me ressaisis et me dis que ce n'est pas trop grave, qu'on est tout de même en sécurité sur le bord du lac...

En quelques secondes, de l'autre côté du plan d'eau, tout s'embrase, les flammes sont si intenses que l'on peut même sentir la chaleur d'où nous sommes. L'une d'elles monte, monte très haut et est soufflée par le vent. Aussi incroyable que cela puisse paraître, celle-ci se détache et vient enflammer notre côté du lac, juste au moment où le pilote arrive à notre rescousse. L'hélicoptère ne touche même pas encore le sol quand Paul ouvre la porte et crie, dans le but de bien se faire entendre dans le bruit du rotor principal qui fend l'air et du grondement assourdissant du feu : « Ramassez vos sacs et montez. Vite! ». Sans faire ni une ni deux, nous sautons à bord. Nous ne sommes même pas encore attachés lorsqu'on décolle, le feu se rapprochant de nous à une vitesse fulgurante.

Heureusement, nous sommes tous sortis sains et saufs de ce brasier infernal. Tremblants, non pas de peur, mais fouettés par l'adrénaline, nous regardons notre lieu d'évacuation qui se fait inexorablement engloutir par les flammes. L'incendie avait maintenant pris littéralement vie, tel un monstre dévorant tout, ne laissant sur son passage que cendres et désolation. Ce jour-là, j'ai compris qu'aussi calme qu'un incendie de forêt puisse paraître, il y a toujours un énorme risque de se retrouver... **dans le feu de l'action!**

*Dany Kenty, 2<sup>e</sup> cycle  
CEA Le Parcours (Dolbeau-Mistassini), CS du Pays-des-Bleuets  
Enseignant : Martin Lamontagne, Syndicat de l'enseignement de Louis-Hémon*

---

## 51. L'enfant aux papillons

Je m'appelle Hope, ce qui veut dire espoir en français, et j'ai 9 ans. C'est mon grand-père qui a choisi de m'appeler ainsi, car il dit que « où il y a de la vie, il y a de l'espoir ». Je dois avouer que je n'ai pas eu une naissance comme les autres. Je suis née à 32 semaines de grossesse. Mes parents ont eu un accident d'auto et ils sont morts subitement. Les médecins ont réussi à me sauver en me branchant sur une multitude de machines. Ce sont mes grands-parents qui m'ont adoptée. Ils avaient peur que je ne survive pas ou que je reste avec de graves malformations. Mais non, j'étais un bébé en parfaite santé. Les médecins disaient que c'était presque un miracle et je le crois aussi.

Je suis donc née en juillet. Une chance, car c'est mon mois préféré, parce que j'adore les papillons. J'ai toujours dit qu'il n'y avait pas de hasard dans la vie, ce n'est que le destin. Pourquoi je sais tout ça à mon âge? Je ne sais pas, mais je sais que je le sais. C'est à l'intérieur de moi, c'est tout. J'adore les papillons, surtout les monarques. Selon moi, c'est avec eux que je peux parler à mes parents. Les papillons sont magiques, car tous les messages que je leur confie se rendent à mes parents et parfois même à Dieu. C'est eux qui vont leur porter, j'en suis certaine.

Mes grands-parents vivent à la campagne. Une chance aussi, car j'adore marcher dans le champ derrière la maison. Tous les papillons viennent à moi, ils me suivent partout dans le champ et lorsque je sors du champ, ils ne me suivent plus, à part un. Lui, il est comme mon ange gardien. Il se colle même à la fenêtre de ma chambre, le soir. Je crois qu'il veille sur moi et je le remercie tous les jours d'être là. Les murs de ma chambre sont tapissés de dessins de papillons que je dessine pendant l'hiver et la literie de mon lit est aussi en papillons. Mon grand-père me dit souvent que je ne suis pas une petite fille ordinaire. J'ai quelque chose, il ne sait pas c'est quoi, mais il y a en moi une force, une sagesse qui me rendent ainsi. Et bien coudonc, c'est ainsi que Dieu m'a créée.

Cet été-là, j'ai passé mes vacances avec Jacob, le nouveau voisin. J'étais contente de profiter de mes vacances avec un ami, car je souffre souvent de la solitude. Il était comme mon frère, un vrai complice. On s'amusait pendant de longues journées et on se racontait toutes sortes d'histoires. Jacob était important pour moi et il l'est devenu encore plus le jour où j'ai découvert qu'il était victime de violence par son père. Mon instinct d'enfant me disait que ce n'était pas normal et que je devais faire quelque chose. Mais quoi? Lorsque Jacob s'est enfin décidé à m'en parler, il voulait venir vivre chez moi, mais il voulait aussi que cela reste un secret. Je voulais en parler à mes grands-parents, mais je ne voulais pas perdre la confiance de mon ami, je ne trouvais pas que son secret devait rester secret. Je devais faire quelque chose.

Un soir de pleine lune, j'ai décidé d'aller espionner par la fenêtre du salon chez Jacob et j'ai bien vu que toutes les ecchymoses qu'avait Jacob n'étaient pas toutes causées par le fait qu'on jouait à grimper aux arbres. Malheureusement, je n'ai rien pu faire, car mon grand-père m'a surprise. Alors, je lui ai tout expliqué et il m'a dit qu'il le savait et qu'il ne pouvait rien faire pour ça. Il m'a donc envoyée en punition dans ma chambre. Je pleurais. Je savais que mon ami vivait un dur moment et je voulais l'aider,

mais je ne pouvais pas. Alors, j'ai prié pour lui. J'ai demandé aux papillons et à mes parents de l'aider et de le libérer de cette violence. Fatiguée, je me suis endormie ainsi.

Aux petites heures du matin, je fus réveillée par la sirène des policiers et des ambulanciers. J'ai aussitôt regardé par ma fenêtre et j'ai compris que ce bruit résonnait de chez Jacob. Bien sûr, comme je m'apprêtais à sortir, mon grand-père m'en a empêchée. Il s'est agenouillé et m'a prise dans ses bras. Il m'a dit que Jacob était tombé du toit durant la nuit, car il voulait échapper à son père. Mais malheureusement, sa chute fut mortelle. Jacob était mort.

Après la mort de Jacob, j'ai compris que la vie pouvait parfois être très douloureuse et cruelle. Je me suis rendue compte aussi que les problèmes arrivent lorsqu'on grandit, c'est pourquoi je regrette déjà le futur. Tout ce que j'ai hâte de savoir, ce sont les mots que je vais apprendre pour expliquer aux gens comment je me sens. Je n'oublierai jamais Jacob. Le jour de ses funérailles, il y avait tout plein de papillons et je leur ai demandé de venir me dire comment Jacob allait dans l'autre monde et s'il était devenu un ange. Parfois, je me demande où se cache la vraie vie, entre celle de Jacob, de mes parents et de la mienne. Mon grand-père m'a encore demandé où j'allais chercher tout ça. Je lui ai simplement répondu : « Je ne sais pas d'où ça vient, grand-papa. Peut-être des papillons, mais je sais que je le sais, c'est là, à l'intérieur de moi, c'est tout. »

*Marie-Catherine Bolduc, 2<sup>e</sup> cycle  
CEA de Saint-Prospère (Saint-Prospère), CS de Beauce-Etchemin  
Enseignante : Maude Gilbert, Syndicat de l'enseignement de la Chaudière*

---

«Surtout, ne les regardez pas comme s'ils étaient à part des autres. Donnez-leur beaucoup d'affection, apprenez à dialoguer avec eux, essayez de ne pas les blesser en paroles ou en gestes. Comme cela, vous allez les aider et les encourager à travailler, c'est tellement important. Je sais moi que si mes parents ne m'avaient pas aidé comme cela, j'aurais pas passé à travers.» – Danny Fortin

«Il est géant cet arbre qui a écouté les secrets de la vie des hommes. Il en a versé des larmes. Il a aussi pleuré sur son destin malgré sa force. Il me fait toujours frémir par sa grandeur et sa beauté. Il ne cesse de me dire que son cœur est aussi fragile que son écorce.» – Suzanne Gillis

«Cela faisait maintenant plusieurs semaines que nuit après nuit ce cauchemar venait me tourmenter. Au moment où j'avais le malheur de fermer les yeux, ces abominables images oniriques venaient me rappeler le calvaire qui est le mien. Cette forêt sinistre qui est mon école, mon enfer, la bête, mon bourreau de tous les jours, et les arbres, mes camarades, ces complices muets dont le regard ne fait qu'encourager ces actes. Cependant, cette fois, pour la première fois, je me suis défendu.» – Kathleen Courtemanche

«Et ce jour que je redoutais est arrivé. Il avait compris. À force de railleries, de moqueries, des visions étroites de petites gens... il avait saisi qu'il y avait anguille sous roche. Mon fils avait compris qu'il était autiste. Je me rappelle ce moment, je peux presque sentir mon cœur battre aussi fort qu'à cet instant précis où il m'a demandé: «Pourquoi m'aimes-tu maman, si tu avais pu choisir maman, aurais-tu eu un enfant comme moi? Si différent...»

Envahie par une émotion innommable, je me devais de trouver *la bonne réponse*... Alors je lui ai répondu: «Disons que j'entre dans un magasin où l'on ne trouve que des garçons comme toi, seulement des " Bryan ", des grands, des beaux, des blonds, des ronds, avec des boutons, des broches, jolis ou moches, avec ou sans lunettes, autistes ou pas... mon cœur te rechercherait et mes yeux inévitablement croiseraient les tiens. Je te choisirais sans hésiter, comme tu es maintenant... car c'est toi que j'aime.» Les yeux brillants, le cœur léger, Bryan s'en est retourné tout sourire, faire son petit bonhomme de chemin de vie, me laissant seule, le cœur à la dérive sur un océan d'émotions.» – Nancy Thérien

«Aujourd'hui, assez honteux, je me souviens du moment où, quelques semaines plus tard, j'étais en train d'embrasser la plus belle fille au monde, quand derrière elle, mais devant moi, est passée lentement une belle Chevrolet Malibu rouge et quatre regards se sont cloués sur moi. Quant à la fille – la plus belle au monde, bien sûr – 15 ans plus tard, elle continue à repeindre notre maison chaque Noël, avec les mêmes beauté et grâce, comme au premier jour où je l'ai vue.» – Lenyn de Jesus Rodriguez Pena

«Un an plus tard, c'est déjà le temps de décorer l'arbre de Noël, et Marie ne se décide pas à le faire. Elle sait qu'Hugo ne sera pas avec elle et plus le moment approchait, plus elle sentait qu'elle n'avait pas vécu le deuil de son petit-fils, occupée à consoler tous les autres. Elle est si troublée par cette injustice. Une grande révolte monte en elle. Elle avait cru que tout était accepté et voilà que tout est remis en question devant le sapin qui attend d'être décoré.

Son mari la trouve, assise devant l'arbre, le regard fixe. Elle serre les trois figurines sur son cœur. Il s'approche, la prend dans ses bras, lui enlève les figurines et les dépose près de lui. Il la berce comme un enfant et la laisse pleurer toutes les larmes qu'elle n'a pas encore versées. «Je trouvais que tu avais bien surmonté cette épreuve. J'aurais dû savoir que ce serait devant cet arbre que ton chagrin serait trop grand.» – Mariette Savard

Voici quelques extraits de textes que vous pourrez lire à l'intérieur de ce recueil lancé dans le cadre de la Semaine québécoise des adultes en formation, par la Fédération des syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ) de concert avec la Centrale des syndicats du Québec (CSQ). Il se veut une façon de saluer la détermination des adultes qui ont décidé d'y participer ainsi que de tous ceux et celles qui ont entrepris une démarche de formation. C'est également l'occasion de souligner le travail exceptionnel accompli par les enseignantes et enseignants qui œuvrent quotidiennement à l'éducation des adultes et y suscitent le goût d'apprendre.

